LA TABLE RONDE

FÉVRIER 1950

SOMMAIRE

LA RUBRIQUE DU MOIS





NOTE SUR LA SUPPRESSION GÉNÉRALE DES PARTIS POLITIQUES

La présente « Note » inédite n'était pas destinée à la publication, non plus que la plupart des écrits du même auteur imprimés depuis peu. Simone Weil, jeune professeur de lettres et de philosophie, connue d'abord des milieux d'extrême gauche auxquels elle a appartenu, puis de cercles de plus en plus larges par sa collaboration à la Critique sociale, *aux* Nouveaux Cahiers, *aux* Libres Propos, *aux* Feuilles libres *avant la guerre, est morte à trente-quatre ans en Angleterre où elle avait rallié la « France libre »* (1943). *Des extraits de ses Carnets parus sous le titre :* La Pesanteur et la Grâce *(Plon, éditeur) et une étude qu'elle appelait « Prélude à une Déclaration des Devoirs envers l'Être humain » récemment publiée sous le titre :* L'Enracinement *(Gallimard, éditeur), ont fait une impression profonde sur une élite croissante de lecteurs. Elle a laissé des manuscrits traitant des thèmes les plus importants de l'époque, comme le texte ci-après qui n'est pas des moins remarquables. On voudra bien se souvenir que l'auteur s'exprime ici à l'intention d'une collectivité qui se donnait pour tâche la rénovation française.*

Le mot parti est pris ici dans la signification qu'il a sur le continent européen. Le même mot dans les pays anglo-saxons désigne une réalité tout autre. Elle a sa racine dans la tradition anglaise et n'est pas transposable. Un siècle et demi d'expérience le montre assez. Il y a dans les partis anglo-saxons un élément de jeu, de sport, qui ne peut exister que dans une institution d'origine aristocratique ; tout est sérieux dans une institution qui, au départ, est plébéienne.

L'idée de parti n'entrait pas dans la conception politique française de 1789, sinon comme mal à éviter. Mais il y eut le club des Jacobins. C'était d'abord seulement un lieu de libre discussion. Ce ne fut aucune espèce de mécanisme fatal qui le transforma : c'est uniquement la pression de la guerre et de la guillotine qui en fit un parti totalitaire.

Les luttes des factions sous la Terreur furent gouvernées par la pensée si bien formulée par Tomski : « Un parti au pouvoir et tous les autres en prison. » Ainsi sur le continent d'Europe le totalitarisme est le péché originel des partis.

C'est d'une part l'héritage de la Terreur, d'autre part l'influence de l'exemple anglais, qui installa les partis dans la vie publique européenne. Le fait qu'ils existent n'est nullement un motif de les conserver. Seul le bien est un motif légitime de conservation. Le mal des partis politiques saute aux yeux. Le problème à examiner, c'est s'il y a en eux un bien qui l'emporte sur le mal et rende ainsi leur existence désirable.

Mais il est beaucoup plus à propos de demander : Y a-t-il en eux même une parcelle infinitésimale de bien? Ne sont-ils pas du mal à l'état pur ou presque?

S'ils sont du mal, il est certain qu'en fait et dans la pratique ils ne peuvent produire que du mal. C'est un article de foi. « Un bon arbre ne peut jamais porter de mauvais fruits, ni un arbre pourri de beaux fruits. »

Mais il faut d'abord reconnaître quel est le critère du bien.

Ce ne peut être que la vérité, la justice, et, en second lieu, l'utilité publique.

La démocratie, le pouvoir du plus grand nombre, ne sont pas des biens. Ce sont des moyens en vue du bien, estimés efficaces à tort ou à raison. Si la République de Weimar, au lieu de Hitler, avait décidé par les voies les plus rigoureusement parlementaires et légales de mettre les Juifs dans des camps de concentration et de les torturer avec raffinement jusqu'à la mort, les tortures n'auraient pas eu un atome de légitimité de plus qu'elles n'ont maintenant. Or pareille chose n'est nullement inconcevable.

Seul ce qui est juste est légitime. Le crime et le mensonge ne le sont en aucun cas.

Notre idéal républicain procède entièrement de la notion de volonté générale due à Rousseau. Mais le sens de la notion a été perdu presque tout de suite, parce qu'elle est complexe et demande un degré d'attention élevé.

Quelques chapitres mis à part, peu de livres sont beaux, forts, lucides et clairs comme *le Contrat Social*. On dit que

peu de livres ont eu autant d'influence, mais en fait tout s'est passé et se passe encore comme s'il n'avait jamais été lu.

Rousseau partait de deux évidences. L'une, que la raison discerne et choisit la justice et l'utilité innocente, et que tout crime a pour mobile la passion. L'autre, que la raison est identique chez tous les hommes, au lieu que les passions, le plus souvent, diffèrent. Par suite, si, sur un problème général, chacun réfléchit tout seul et exprime une opinion, et si ensuite les opinions sont comparées entre elles, probablement elles coïncideront par la partie juste et raisonnable de chacune et différeront par les injustices et les erreurs.

C'est uniquement en vertu d'un raisonnement de ce genre qu'on admet que le *consensus* universel indique la vérité.

La vérité est une. La justice est une. Les erreurs, les injustices sont indéfiniment variables. Ainsi les hommes convergent dans le juste et le vrai, au lieu que le mensonge et le crime les font indéfiniment diverger. L'union étant une force matérielle, on peut espérer trouver là une ressource pour rendre ici-bas la vérité et la justice matériellement plus fortes que le crime et l'erreur.

Il y faut un mécanisme convenable. Si la démocratie constitue un tel mécanisme, elle est bonne. Autrement non.

Un vouloir injuste commun à toute la nation n'était aucunement supérieur aux yeux de Rousseau — et il était dans le vrai — au vouloir injuste d'un homme.

Rousseau pensait seulement que, le plus souvent, un vouloir commun à tout un peuple est en fait conforme à la justice, par la neutralisation mutuelle et la compensation des passions particulières. C'était là pour lui l'unique motif de préférer le vouloir du peuple à un vouloir particulier.

C'est ainsi qu'une certaine masse d'eau, quoique composée de particules qui se meuvent et se heurtent sans cesse, est dans un équilibre et un repos parfaits. Elle renvoie aux objets leurs images avec une vérité irréprochable. Elle indique parfaitement le plan horizontal. Elle dit sans erreur la densité des objets qu'on y plonge.

Si des individus passionnés, enclins par la passion au crime et au mensonge, se composent de la même manière en un

peuple véridique et juste, alors il est bon que le peuple soit souverain. Une constitution démocratique est bonne si d'abord elle accomplit dans le peuple cet état d'équilibre, et si ensuite seulement elle fait en sorte que les vouloirs du peuple soient exécutés.

Le véritable esprit de 1789 consiste à penser, non pas qu'une chose est juste parce que le peuple la veut, mais qu'à certaines conditions le vouloir du peuple a plus de chances qu'aucun autre vouloir d'être conforme à la justice.

Il y a plusieurs conditions indispensables pour pouvoir appliquer la notion de volonté générale. Deux doivent particulièrement retenir l'attention.

L'une est qu'au moment où le peuple prend conscience d'un de ses vouloirs et l'exprime, il n'y ait aucune espèce de passion collective.

Il est tout à fait évident que le raisonnement de Rousseau tombe dès qu'il y a passion collective. Rousseau le savait bien. La passion collective est une impulsion de crime et de mensonge infiniment plus puissante qu'aucune passion individuelle. Les impulsions mauvaises, en ce cas, loin de se neutraliser, se portent mutuellement à la millième puissance. La pression est presque irrésistible, sinon pour les saints authentiques.

Une eau mise en mouvement par un courant violent, impétueux, ne reflète plus les objets, n'a plus une surface horizontale, n'indique plus les densités. Et il importe très peu qu'elle soit mue par un seul courant ou par cinq ou six courants qui se heurtent et font des remous. Elle est également troublée dans les deux cas.

Si une seule passion collective saisit tout un pays, le pays entier est unanime dans le crime. Si deux ou quatre ou cinq ou dix passions collectives le partagent, il est divisé en plusieurs bandes de criminels. Les passions divergentes ne se neutralisent pas, comme c'est le cas pour une poussière de passions individuelles fondues dans une masse ; le nombre est bien trop petit, la force de chacune est bien trop grande, pour qu'il puisse y avoir neutralisation. La lutte les exaspère. Elles se heurtent avec un bruit vraiment infernal, et qui rend impossible d'entendre même une seconde la voix de

la justice et de la vérité, toujours presque imperceptible.

Quand il y a passion collective dans un pays, il y a probabilité pour que n'importe quelle volonté particulière soit plus proche de la justice et de la raison que la volonté générale, ou plutôt ce qui en constitue la caricature.

La seconde condition est que le peuple ait à exprimer son vouloir à l'égard des problèmes de la vie publique, et non pas à faire seulement un choix de personnes. Encore moins un choix de collectivités irresponsables. Car la volonté générale est sans aucune relation avec un tel choix.

S'il y a eu en 1789 une certaine expression de la volonté générale, bien qu'on eût adopté le système représentatif faute de savoir en imaginer un autre, c'est qu'il y avait eu bien autre chose que des élections. Tout ce qu'il y avait de vivant à travers tout le pays — et le pays débordait alors de vie — avait cherché à exprimer une pensée par l'organe des cahiers de revendications. Les représentants s'étaient en grande partie fait connaître au cours de cette coopération dans la pensée ; ils en gardaient la chaleur ; ils sentaient le pays attentif à leurs paroles, jaloux de surveiller si elles traduisaient exactement ses aspirations. Pendant quelque temps — peu de temps — ils furent vraiment de simples organes d'expression pour la pensée publique.

Pareille chose ne se produisit jamais plus.

Le seul énoncé de ces deux conditions montre que nous n'avons jamais rien connu qui ressemble même de loin à une démocratie. Dans ce que nous nommons de ce nom, jamais le peuple n'a l'occasion ni le moyen d'exprimer un avis sur aucun problème de la vie publique ; et tout ce qui échappe aux intérêts particuliers est livré aux passions collectives, lesquelles sont systématiquement, officiellement encouragées.

L'usage même des mots de démocratie et de république oblige à examiner avec une attention extrême les deux problèmes que voici :

Comment donner en fait aux hommes qui composent le peuple de France la possibilité d'exprimer parfois un jugement sur les grands problèmes de la vie publique?

Comment empêcher, au moment où le peuple est inter-

rogé, qu'il circule à travers lui aucune espèce de passion collective?

Si on ne pense pas à ces deux points, il est inutile de parler de légitimité républicaine.

Des solutions ne sont pas faciles à concevoir. Mais il est évident, après examen attentif, que toute solution impliquerait d'abord la suppression des partis politiques.



Pour apprécier les partis politiques selon le critère de la vérité, de la justice, du bien public, il convient de commencer par en discerner les caractères essentiels.

On peut en énumérer trois :

Un parti politique est une machine à fabriquer de la passion collective.

Un parti politique est une organisation construite de manière à exercer une pression collective sur la pensée de chacun des êtres humains qui en sont membres.

La première fin, et, en dernière analyse, l'unique fin de tout parti politique est sa propre croissance, et cela sans aucune limite.

Par ce triple caractère, tout parti est totalitaire en germe et en aspiration. S'il ne l'est pas en fait, c'est seulement parce que ceux qui l'entourent ne le sont pas moins que lui.

Ces trois caractères sont des vérités de fait évidentes à quiconque s'est approché de la vie des partis.

Le troisième est un cas particulier d'un phénomène qui se produit partout où le collectif domine les êtres pensants. C'est le retournement de la relation entre fin et moyen. Partout, sans exception, toutes les choses généralement considérées comme des fins sont par nature, par définition, par essence et de la manière la plus évidente uniquement des moyens. On pourrait en citer autant d'exemples qu'on voudrait dans tous les domaines. Argent, pouvoir, État, grandeur nationale, production économique, diplômes universitaires ; et beaucoup d'autres.

Le bien seul est une fin. Tout ce qui appartient au domaine

des faits est de l'ordre des moyens. Mais la pensée collective est incapable de s'élever au-dessus du domaine des faits. C'est une pensée animale. Elle n'a la notion du bien que juste assez pour commettre l'erreur de prendre tel ou tel moyen pour un bien absolu.

Il en est ainsi des partis. Un parti est en principe un instrument pour servir une certaine conception du bien public.

Cela est vrai même de ceux qui sont liés aux intérêts d'une catégorie sociale, car il est toujours une certaine conception du bien public en vertu de laquelle il y aurait coïncidence entre le bien public et ces intérêts. Mais cette conception est extrêmement vague. Cela est vrai sans exception et presque sans différence de degrés. Les partis les plus inconsistants et les plus strictement organisés sont égaux par le vague de la doctrine. Aucun homme, si profondément qu'il ait étudié la politique, ne serait capable d'un exposé précis et clair relativement à la doctrine d'aucun parti, y compris, le cas échéant, le sien propre.

Les gens ne s'avouent guère cela à eux-mêmes. S'ils se l'avouaient, ils seraient naïvement tentés d'y voir une marque d'incapacité personnelle, faute d'avoir reconnu que l'expression : « Doctrine d'un parti politique » ne peut jamais, par la nature des choses, avoir aucune signification.

Un homme, passât-il sa vie à écrire et à examiner des problèmes d'idées, n'a que très rarement une doctrine. Une collectivité n'en a jamais. Ce n'est pas une marchandise collective.

On peut parler, il est vrai, de doctrine chrétienne, doctrine hindoue, doctrine pythagoricienne, et ainsi de suite. Ce qui est alors désigné par ce mot n'est ni individuel ni collectif ; c'est une chose située infiniment au-dessus de l'un et l'autre domaine. C'est, purement et simplement, la vérité.

La fin d'un parti politique est chose vague et irréelle. Si elle était réelle, elle exigerait un très grand effort d'attention, car une conception du bien public n'est pas chose facile à penser. L'existence du parti est palpable, évidente, et n'exige aucun effort pour être reconnue. Il est ainsi inévitable qu'en fait le parti soit à lui-même sa propre fin.

Il y a dès lors idolâtrie, car Dieu seul est légitimement une fin pour soi-même.

La transition est facile. On pose en axiome que la condition nécessaire et suffisante pour que le parti serve efficacement la conception du bien public en vue duquel il existe est qu'il possède une large quantité de pouvoir.

Mais aucune quantité finie de pouvoir ne peut jamais être en fait regardée comme suffisante, surtout une fois obtenue. Le parti se trouve en fait, par l'effet de l'absence de pensée, dans un état continuel d'impuissance qu'il attribue toujours à l'insuffisance du pouvoir dont il dispose. Serait-il maître absolu du pays, les nécessités internationales imposent des limites étroites.

Ainsi la tendance essentielle des partis est totalitaire, non seulement relativement à une nation, mais relativement au globe terrestre. C'est précisément parce que la conception du bien public propre à tel ou tel parti est une fiction, une chose vide, sans réalité, qu'elle impose la recherche de la puissance totale. Toute réalité implique par elle-même une limite. Ce qui n'existe pas du tout n'est jamais limitable.

C'est pour cela qu'il y a affinité, alliance entre le totalitarisme et le mensonge.

Beaucoup de gens, il est vrai, ne songent jamais à une puissance totale ; cette pensée leur ferait peur. Elle est vertigineuse, et il faut une espèce de grandeur pour la soutenir. Ces gens-là, quand ils s'intéressent à un parti, se contentent d'en désirer la croissance ; mais comme une chose qui ne comporte aucune limite. S'il y a trois membres de plus cette année que l'an dernier, ou si la collecte a rapporté cent francs de plus, ils sont contents. Mais ils désirent que cela continue indéfiniment dans la même direction. Jamais ils ne concevraient que leur parti puisse avoir en aucun cas trop de membres, trop d'électeurs, trop d'argent.

Le tempérament révolutionnaire mène à concevoir la totalité. Le tempérament petit-bourgeois mène à s'installer dans l'image d'un progrès lent, continu et sans limite. Mais dans les deux cas la croissance matérielle du parti devient l'unique critère par rapport auquel se définissent en toutes choses le bien et le mal. Exactement comme si le parti était un

animal à l'engrais, et que l'univers eût été créé pour le faire engraisser.

On ne peut servir Dieu et Mammon. Si on a un critère du bien autre que le bien, on perd la notion du bien.

Dès lors que la croissance du parti constitue un critère du bien, il s'ensuit inévitablement une pression collective du parti sur les pensées des hommes. Cette pression s'exerce en fait. Elle s'étale publiquement. Elle est avouée, proclamée. Cela nous ferait horreur si l'accoutumance ne nous avait pas tellement endurcis.

Les partis sont des organismes publiquement, officiellement constitués de manière à tuer dans les âmes le sens de la vérité et de la justice.

La pression collective est exercée sur le grand public par la propagande. Le but avoué de la propagande est de persuader et non pas de communiquer de la lumière. Hitler a très bien vu que la propagande est toujours une tentative d'asservissement des esprits. Tous les partis font de la propagande. Celui qui n'en ferait pas disparaîtrait du fait que les autres en font. Tous avouent qu'ils font de la propagande. Aucun n'est audacieux dans le mensonge au point d'affirmer qu'il entreprend l'éducation du public, qu'il forme le jugement du peuple.

Les partis parlent, il est vrai, d'éducation à l'égard de ceux qui sont venus à eux, sympathisants, jeunes, nouveaux adhérents. Ce mot est un mensonge. Il s'agit d'un dressage pour préparer l'emprise bien plus rigoureuse exercée par le parti sur la pensée de ses membres.

Supposons un membre d'un parti — député, candidat à la députation, ou simplement militant — qui prenne en public l'engagement que voici : « Toutes les fois que j'examinerai n'importe quel problème politique ou social, je m'engage à oublier absolument le fait que je suis membre de tel groupe, et à me préoccuper exclusivement de discerner le bien public et la justice. »

Ce langage serait très mal accueilli. Les siens et même beaucoup d'autres l'accuseraient de trahison. Les moins hostiles diraient : « Pourquoi alors a-t-il adhéré à un parti? » avouant ainsi naïvement qu'en entrant dans un parti on

renonce à chercher uniquement le bien public et la justice. Cet homme serait exclu de son parti, ou au moins en perdrait l'investiture ; il ne serait certainement pas élu.

Mais bien plus, il ne semble même pas possible qu'un tel langage soit tenu. En fait, sauf erreur, il ne l'a jamais été. Si des mots en apparence voisins de ceux-là ont été prononcés, c'était seulement par des hommes désireux de gouverner avec l'appui de partis autres que le leur. De telles paroles sonnaient alors comme une sorte de manquement à l'honneur.

En revanche on trouve tout à fait naturel, raisonnable et honorable que quelqu'un dise : « Comme conservateur, » ou : « Comme socialiste, je pense que... »

Cela, il est vrai, n'est pas propre aux partis. On ne rougit pas non plus de dire : « Comme Français, je pense que... » « Comme catholique, je pense que... »

Des petites filles, qui se disaient attachées au gaullisme comme à l'équivalent français de l'hitlérisme, ajoutaient : « La vérité est relative, même en géométrie. » Elles touchaient le point central.

S'il n'y a pas de vérité, il est légitime de penser de telle ou telle manière en tant qu'on se trouve être en fait telle ou telle chose. Comme on a des cheveux noirs, bruns, roux ou blonds, parce qu'on est comme cela, on émet aussi telles et telles pensées. La pensée, comme les cheveux, est alors le produit d'un processus physique d'élimination.

Si on reconnaît qu'il y a une vérité, il n'est permis de penser que ce qui est vrai. On pense alors telle chose, non parce qu'on se trouve être en fait Français, ou catholique, ou socialiste, mais parce que la lumière irrésistible de l'évidence oblige à penser ainsi et non autrement.

S'il n'y a pas évidence, s'il y a doute, il est alors évident que, dans l'état de connaissances dont on dispose, la question est douteuse. S'il y a une faible probabilité d'un côté, il est évident qu'il y a une faible probabilité ; et ainsi de suite. Dans tous les cas, la lumière intérieure accorde toujours à quiconque la consulte une réponse manifeste. Le contenu de la réponse est plus ou moins affirmatif ; peu importe. Il est toujours susceptible de révision ; mais aucune

correction ne peut être apportée, sinon par davantage de lumière intérieure.

Si un homme, membre d'un parti, est absolument résolu à n'être fidèle en toutes ses pensées qu'à la lumière intérieure exclusivement et à rien d'autre, il ne peut pas faire connaître cette résolution à son parti. Il est alors vis-à-vis de lui en état de mensonge.

C'est une situation qui ne peut être acceptée qu'à cause de la nécessité qui contraint à se trouver dans un parti pour prendre part efficacement aux affaires publiques. Mais alors cette nécessité est un mal, et il faut y mettre fin en supprimant les partis.

Un homme qui n'a pas pris la résolution de fidélité exclusive à la lumière intérieure installe le mensonge au centre même de l'âme. Les ténèbres intérieures en sont la punition.

On tenterait vainement de s'en tirer par la distinction entre la liberté intérieure et la discipline extérieure. Car il faut alors mentir au public, envers qui tout candidat, tout élu, a une obligation particulière de vérité.

Si je m'apprête à dire, au nom de mon parti, des choses que j'estime contraires à la vérité et à la justice, vais-je l'indiquer dans un avertissement préalable? Si je ne le fais pas, je mens.

De ces trois formes de mensonge — au parti, au public, à soi-même — la première est de loin la moins mauvaise. Mais si l'appartenance à un parti contraint toujours, en tout cas, au mensonge, l'existence des partis est absolument, inconditionnellement un mal.

Il était fréquent de voir dans des annonces de réunion : M. X... exposera le point de vue communiste (sur le problème qui est l'objet de la réunion). M. Y... exposera le point de vue socialiste. M. Z... exposera le point de vue radical.

Comment ces malheureux s'y prenaient-ils pour connaître le point de vue qu'ils devaient exposer? Qui pouvaient-ils consulter? Quel oracle? Une collectivité n'a pas de langue ni de plume. Les organes d'expression sont tous individuels. La collectivité socialiste ne réside en aucun individu. La collectivité radicale non plus. La collectivité communiste

réside en Staline, mais il est loin ; on ne peut pas lui téléphoner avant de parler dans une réunion.

Non, MM. X..., Y... et Z... se consultaient eux-mêmes. Mais comme ils étaient honnêtes, ils se mettaient d'abord dans un état mental spécial, un état semblable à celui où les avait mis si souvent l'atmosphère des milieux communiste, socialiste, radical.

Si, s'étant mis dans cet état, on se laisse aller à ses réactions, on produit naturellement un langage conforme aux « points de vue » communiste, socialiste, radical.

A condition, bien entendu, de s'interdire rigoureusement tout effort d'attention en vue de discerner la justice et la vérité. Si on accomplissait un tel effort, on risquerait — comble d'horreur — d'exprimer un « point de vue personnel ».

Car de nos jours la tension vers la justice et la vérité est regardée comme répondant à un point de vue personnel.

Quand Ponce Pilate a demandé au Christ : « Qu'est-ce que la vérité? » le Christ n'a pas répondu. Il avait répondu d'avance en disant : « Je suis venu porter témoignage pour la vérité. »

Il n'y a qu'une réponse. La vérité, ce sont les pensées qui surgissent dans l'esprit d'une créature pensante uniquement, totalement, exclusivement désireuse de la vérité.

Le mensonge, l'erreur — mots synonymes — ce sont les pensées de ceux qui ne désirent pas la vérité, et de ceux qui désirent la vérité et autre chose en plus. Par exemple qui désirent la vérité et en plus la conformité avec telle ou telle pensée établie.

Mais comment désirer la vérité sans rien savoir d'elle? C'est là le mystère des mystères. Les mots qui expriment une perfection inconcevable à l'homme — Dieu, vérité, justice — prononcés intérieurement avec désir, sans être joints à aucune conception, ont le pouvoir d'élever l'âme et de l'inonder de lumière.

C'est en désirant la vérité à vide et sans tenter d'en deviner d'avance le contenu qu'on reçoit la lumière. C'est là tout le mécanisme de l'attention.

Il est impossible d'examiner les problèmes effroyablement

complexes de la vie publique en étant attentif à la fois, d'une part à discerner la vérité, la justice, le bien public, d'autre part à conserver l'attitude qui convient à un membre de tel groupement. La faculté humaine d'attention n'est pas capable simultanément des deux soucis. En fait quiconque s'attache à l'un abandonne l'autre.

Mais aucune souffrance n'attend celui qui abandonne la justice et la vérité. Au lieu que le système des partis comporte les pénalités les plus douloureuses pour l'indocilité. Des pénalités qui atteignent presque tout — la carrière, les sentiments, l'amitié, la réputation, la partie extérieure de l'honneur, parfois même la vie de famille. Le parti communiste a porté le système à sa perfection.

Même chez celui qui intérieurement ne cède pas, l'existence de pénalités fausse inévitablement le discernement. Car s'il veut réagir contre l'emprise du parti, cette volonté de réaction est elle-même un mobile étranger à la vérité et dont il faut se méfier. Mais cette méfiance aussi; et ainsi de suite. L'attention véritable est un état tellement difficile à l'homme, tellement violent, que tout trouble personnel de la sensibilité suffit à y faire obstacle. Il en résulte l'obligation impérieuse de protéger autant qu'on peut la faculté de discernement qu'on porte en soi-même contre le tumulte des espérances et des craintes personnelles.

Si un homme fait des calculs numériques très complexes en sachant qu'il sera fouetté toutes les fois qu'il obtiendra comme résultat un nombre pair, sa situation est très difficile. Quelque chose dans la partie charnelle de l'âme le poussera à donner un petit coup de pouce aux calculs pour obtenir toujours un nombre impair. En voulant réagir il risquera de trouver un nombre pair même là où il n'en faut pas. Prise dans cette oscillation, son attention n'est plus intacte. Si les calculs sont complexes au point d'exiger de sa part la plénitude de l'attention, il est inévitable qu'il se trompe très souvent. Il ne servira à rien qu'il soit très intelligent, très courageux, très soucieux de vérité.

Que doit-il faire? C'est très simple. S'il peut échapper des mains de ces gens qui le menacent du fouet, il doit fuir. S'il a pu éviter de tomber entre leurs mains, il devait l'éviter.

Il en est exactement ainsi des partis politiques.

Quand il y a des partis dans un pays, il en résulte tôt ou tard un état de fait tel qu'il est impossible d'intervenir efficacement dans les affaires publiques sans entrer dans un parti et jouer le jeu. Quiconque s'intéresse à la chose publique désire s'y intéresser efficacement. Ainsi ceux qui inclinent au souci du bien public ou renoncent à y penser et se tournent vers autre chose ou passent par le laminoir des partis. En ce cas aussi il leur vient des soucis qui excluent celui du bien public.

Les partis sont un merveilleux mécanisme, par la vertu duquel, dans toute l'étendue d'un pays, pas un esprit ne donne son attention à l'effort de discerner, dans les affaires publiques, le bien, la justice, la vérité.

Il en résulte que — sauf un très petit nombre de coïncidences fortuites — il n'est décidé et exécuté que des mesures contraires au bien public, à la justice et à la vérité.

Si on confiait au diable l'organisation de la vie publique, il ne pourrait rien imaginer de plus ingénieux.

Si la réalité a été un peu moins sombre, c'est que les partis n'avaient pas encore tout dévoré. Mais en fait, a-t-elle été un peu moins sombre? N'était-elle pas exactement aussi sombre que le tableau esquissé ici? L'événement ne l'a-t-il pas montré?

Il faut avouer que le mécanisme d'oppression spirituelle et mentale propre aux partis a été introduit dans l'histoire par l'Église catholique dans sa lutte contre l'hérésie.

Un converti qui entre dans l'Église — ou un fidèle qui délibère avec lui-même et résout d'y demeurer — a aperçu dans le dogme du vrai et du bien. Mais en franchissant le seuil il professe du même coup n'être pas frappé par les *anathema sit*, c'est-à-dire accepter en bloc tous les articles dits « de foi stricte ». Ces articles, il ne les a pas étudiés. Même avec un haut degré d'intelligence et de culture, une vie entière ne suffirait pas à cette étude, vu qu'elle implique celle des circonstances historiques de chaque condamnation.

Comment adhérer à des affirmations qu'on ne connaît pas? Il suffit de se soumettre inconditionnellement à l'autorité d'où elles émanent.

C'est pourquoi saint Thomas ne veut soutenir ses affirmations que par l'autorité de l'Église, à l'exclusion de tout autre argument. Car, dit-il, il n'en faut pas davantage pour ceux qui l'acceptent ; et aucun argument ne persuaderait ceux qui la refusent.

Ainsi la lumière intérieure de l'évidence, cette faculté de discernement accordée d'en haut à l'âme humaine comme réponse au désir de vérité, est mise au rebut, condamnée aux tâches serviles, comme de faire des additions, exclue de toutes les recherches relatives à la destinée spirituelle de l'homme. Le mobile de la pensée n'est plus le désir inconditionné, non défini, de la vérité, mais le désir de la conformité avec un enseignement établi d'avance.

Que l'Église fondée par le Christ ait ainsi dans une si large mesure étouffé l'esprit de vérité — et si, malgré l'Inquisition, elle ne l'a pas fait totalement, c'est que la mystique offrait un refuge sûr — c'est une ironie tragique. On l'a souvent remarqué. Mais on a moins remarqué une autre ironie tragique. C'est que le mouvement de révolte contre l'étouffement des esprits sous le régime inquisitorial a pris une orientation telle qu'il a poursuivi l'œuvre d'étouffement des esprits.

La Réforme et l'humanisme de la Renaissance, double produit de cette révolte, ont largement contribué à susciter, après trois siècles de maturation, l'esprit de 1789. Il en est résulté après un certain délai notre démocratie fondée sur le jeu des partis, dont chacun est une petite Église profane armée de la menace d'excommunication. L'influence des partis a contaminé toute la vie mentale de notre époque.

Un homme qui adhère à un parti a vraisemblablement aperçu dans l'action et la propagande de ce parti des choses qui lui ont paru justes et bonnes. Mais il n'a jamais étudié la position du parti relativement à tous les problèmes de la vie publique. En entrant dans le parti, il accepte des positions qu'il ignore. Ainsi il soumet sa pensée à l'autorité du parti. Quand, peu à peu, il connaîtra ces positions, il les admettra sans examen.

C'est exactement la situation de celui qui adhère à l'orthodoxie catholique conçue comme fait saint Thomas.

Si un homme disait, en demandant sa carte de membre : « Je suis d'accord avec le parti sur tel, tel, tel point ; je n'ai pas étudié ses autres positions et je réserve entièrement mon opinion tant que je n'en aurai pas fait l'étude, » on le prierait sans doute de repasser plus tard.

Mais en fait, sauf exceptions très rares, un homme qui entre dans un parti adopte docilement l'attitude d'esprit qu'il exprimera plus tard par les mots : « Comme monarchiste, comme socialiste, je pense que... » C'est tellement confortable ! Car c'est ne pas penser. Il n'y a rien de plus confortable que de ne pas penser.

Quant au troisième caractère des partis, à savoir qu'ils sont des machines à fabriquer de la passion collective, il est si visible qu'il n'a pas à être établi. La passion collective est l'unique énergie dont disposent les partis pour la propagande extérieure et pour la pression exercée sur l'âme de chaque membre.

On avoue que l'esprit de parti aveugle, rend sourd à la justice, pousse même des honnêtes gens à l'acharnement le plus cruel contre des innocents. On l'avoue, mais on ne pense pas à supprimer les organismes qui fabriquent un tel esprit.

Cependant on interdit les stupéfiants.

Il y a quand même des gens adonnés aux stupéfiants. Mais il y en aurait davantage si l'État organisait la vente de l'opium et de la cocaïne dans tous les bureaux de tabac, avec affiches de publicité pour encourager les consommateurs.

La conclusion, c'est que l'institution des partis semble bien constituer du mal à peu près sans mélange. Ils sont mauvais dans leur principe, et pratiquement leurs effets sont mauvais.

La suppression des partis serait du bien presque pur. Elle est éminemment légitime en principe et ne paraît susceptible pratiquement que de bons effets.

Les candidats diraient aux électeurs, non pas : « J'ai telle étiquette » — ce qui pratiquement n'apprend rigoureusement rien au public sur leur attitude concrète concernant les problèmes concrets — mais : « Je pense telle, telle et telle chose à l'égard de tel, tel, tel grand problème. »

Les élus s'associeraient et se dissocieraient selon le jeu

naturel et mouvant des affinités. Je peux très bien être en accord avec M. A... sur la colonisation et en désaccord avec lui sur la propriété paysanne ; et inversement pour M. B... Si on parle de colonisation, j'irai, avant la séance, causer un peu avec M. A... ; si on parle de propriété paysanne, avec M. B...

La cristallisation artificielle en partis a coïncidé si peu avec les affinités réelles qu'un député pouvait être en désaccord, pour toutes les attitudes concrètes, avec un collègue de son parti, et en accord avec un homme d'un autre parti.

Combien de fois, en Allemagne, en 1932, un communiste et un nazi, discutant dans la rue, ont été frappés de vertige mental en constatant qu'ils étaient d'accord sur tous les points !

Hors du Parlement, comme il existerait des revues d'idées, il y aurait tout naturellement autour d'elles des milieux. Mais ces milieux devraient être maintenus à l'état de fluidité. C'est la fluidité qui distingue du parti un milieu d'affinité et l'empêche d'avoir une influence mauvaise. Quand on fréquente amicalement celui qui dirige telle revue, ceux qui y écrivent souvent, quand on y écrit soi-même, on sait qu'on est en contact avec le milieu de cette revue. Mais on ne sait pas soi-même si on en fait partie ; il n'y a pas de distinction nette entre le dedans et le dehors. Plus loin, il y a ceux qui lisent la revue et connaissent un ou deux de ceux qui y écrivent. Plus loin, les lecteurs réguliers qui y puisent une inspiration. Plus loin, les lecteurs occasionnels. Mais personne ne songerait à penser ou à dire : « En tant que lié à telle revue, je pense que... »

Quand des collaborateurs à une revue se présentent aux élections, il devrait leur être interdit de se réclamer de la revue. Il devrait être interdit à la revue de leur donner une investiture, ou d'aider directement ou indirectement leur candidature, ou même d'en faire mention.

Tout groupe d' « amis » de telle revue devrait être interdit.

Si une revue empêchait ses collaborateurs, sous peine de rupture, de collaborer à d'autres publications quelles qu'elles soient, elle devrait être supprimée dès que le fait serait prouvé.

Ceci implique un régime de la presse rendant impossibles

les publications auxquelles il est déshonorant de collaborer.

Toutes les fois qu'un milieu tenterait de se cristalliser en donnant un caractère défini à la qualité de membre, il y aurait répression pénale quand le fait serait établi.

Bien entendu il y aurait des partis clandestins. Mais leurs membres auraient mauvaise conscience. Ils ne pourraient plus faire profession publique de servilité d'esprit. Ils ne pourraient faire aucune propagande au nom du parti. Le parti ne pourrait plus les tenir dans un réseau sans issue d'intérêts, de sentiments et d'obligations.

Toutes les fois qu'une loi est impartiale, équitable, et fondée sur une vue du bien public facilement assimilable pour le peuple, elle affaiblit tout ce qu'elle interdit. Elle l'affaiblit du fait seul qu'elle existe, et indépendamment des mesures répressives qui cherchent à en assurer l'application.

Cette majesté intrinsèque de la loi est un facteur de la vie publique qui est oublié depuis longtemps et dont il faut faire usage.

Il semble n'y avoir dans l'existence de partis clandestins aucun inconvénient qui ne se retrouve à un degré bien plus élevé du fait des partis légaux.

D'une manière générale, un examen attentif ne semble laisser voir à aucun égard aucun inconvénient d'aucune espèce attaché à la suppression des partis.

Par un singulier paradoxe les mesures de ce genre, qui sont sans inconvénients, sont en fait celles qui ont le moins de chances d'être décidées. On se dit : si c'était si simple, pourquoi est-ce que cela n'aurait pas été fait depuis longtemps?

Pourtant, généralement, les grandes choses sont faciles et simples.

Celle-ci étendrait sa vertu d'assainissement bien au delà des affaires publiques. Car l'esprit de parti en était arrivé à tout contaminer.

Les institutions qui déterminent le jeu de la vie publique influencent toujours dans un pays la totalité de la pensée, à cause du prestige du pouvoir.

On en est arrivé à ne presque plus penser, dans aucun domaine, qu'en prenant position « pour » ou « contre » une opinion. Ensuite on cherche des arguments, selon le cas, soit

pour, soit contre. C'est exactement la transposition de l'adhésion à un parti.

Comme, dans les partis politiques, il y a des démocrates qui admettent plusieurs partis, de même dans le domaine des opinions les gens larges reconnaissent une valeur aux opinions avec lesquelles ils se disent en désaccord.

C'est avoir complètement perdu le sens même du vrai et du faux.

D'autres, ayant pris position pour une opinion, ne consentent à examiner rien qui lui soit contraire. C'est la transposition de l'esprit totalitaire.

Quand Einstein vint en France, tous les gens des milieux plus ou moins intellectuels, y compris les savants eux-mêmes, se divisèrent en deux camps, pour et contre. Toute pensée scientifique nouvelle a dans les milieux scientifiques ses partisans et ses adversaires animés les uns et les autres, à un degré regrettable, de l'esprit de parti. Il y a d'ailleurs dans ces milieux des tendances, des coteries, à l'état plus ou moins cristallisé.

Dans l'art et la littérature, c'est bien plus visible encore. Cubisme et surréalisme ont été des espèces de partis. On était « gidien » comme on était « maurassien ». Pour avoir un nom, il est utile d'être entouré d'une bande d'admirateurs animés de l'esprit de parti.

De même il n'y avait pas grande différence entre l'attachement à un parti et l'attachement à une Église ou bien à l'attitude antireligieuse. On était pour ou contre la croyance en Dieu, pour ou contre le christianisme, et ainsi de suite. On en est arrivé, en matière de religion, à parler de militants.

Même dans les écoles on ne sait plus stimuler autrement la pensée des enfants qu'en les invitant à prendre parti pour ou contre. On leur cite une phrase de grand auteur et on leur dit : « Êtes-vous d'accord ou non? Développez vos arguments. » A l'examen les malheureux, devant avoir fini leur dissertation au bout de trois heures, ne peuvent passer plus de cinq minutes à se demander s'ils sont d'accord. Et il serait si facile de leur dire : « Méditez ce texte et exprimez les réflexions qui vous viennent à l'esprit. »

Presque partout — et même souvent pour des problèmes

purement techniques — l'opération de prendre parti, de prendre position pour ou contre, s'est substituée à l'opération de la pensée.

C'est là une lèpre qui a pris origine dans les milieux politiques, et s'est étendue, à travers tout le pays, presque à la totalité de la pensée.

Il est douteux qu'on puisse remédier à cette lèpre, qui nous tue, sans commencer par la suppression des partis politiques.

SIMONE WEIL.

TROMBES

I

Sous le grand plateau de la mer les collines usées de trombes
Sont répétées par le chagrin et les baisers verts embrumés
Des seins de mâle pouvoir au ciel noir et diamanté ;
Malheur du jour ! Bonheur du jour ! et foudre éthérée du matin,
Blessante blessure de l'œil, enroule l'épaisse embrasure
Au circuit, funèbre silence, de deux aigles diamantés !

Bonheur du jour ! Malheur du jour ! se déroule à faible embrasure
Telle une idée de Chine intérieure la majesté sourde des objets
L'abîme du bois résineux l'eau courte et le caillou blessé
Toutes les portes des villages ! et l'inutile et la fumée
Le brûlant matin délaissant sa hanche moite près des eaux
Le zéphyr creux. Parfois sensible dans le cours impétueux des plus vieux âges
Ici et là un manteau d'ombres se repose sur le cœur.

Je sors de la caverne et qu'ai-je avec vous villa d'or
Qu'ai-je avec une loge en béton là-bas sous le bruit des lances de fer
Qu'ai-je avec une morte desséchée avec une vivante errante
Qu'ai-je avec des symphonies devenues muettes par la distance
Et les vastes cadres gesticulants où les tableaux sont tombés en poudre
Et la frénésie des passages les tables de fausse monnaie
Les plaisirs vautrés de très loin la mort enfuie dans la mansarde
Et l'universelle maladie qui secoue à la cave la forte femme sanguinolente d'un pays?
Qu'ai-je à faire avec vous mon sang, à faire de vous mon amour?
Où cacher le haut de ma tête à cause de la cendre?

Bonheur du jour ! Malheur du jour ! se déroule à faible embrasure
La foudre éthérée du matin ;
Blessante blessure de l'œil enroule l'épaisse embrasure
A la majesté sourde ! aux objets ! Idée de Chine intérieure.

II

Furieux lassé et sableux, à toutes Bêtes de ce monde
A toute honte du matin, à toute étendue d'horrible poussière sur les idées des humains,
Lâche au matin mort au matin
A toute patrie imprimée à tout ange prostitué

A toute liberté déçue jusqu'au sang le plus dévoué
A toute chute d'ange intérieur et à tout mensonge de putain
A tout succès d'art bancaire à toute infamie fortunée et à toute laideur populaire !
Étranger à vos climats peints, étranger à vos sommes de fard ! Étranger à vos larmes sèches dans vos grosses voitures amphibies ! Étranger à vos traités de guerre, ne connaissant plus de vous que mon espérance lassée.

Étranger à l'objet des nues, sans papiers contre vos histoires, mélangé à celui qui sait et fuyant celui qui ne sait pas
Attendri par vos yeux en vain, bouleversé par la loque de la plus stricte misère,
Assoiffé par ce qui n'est pas,
Rêvant vos bonheurs, incertains ! Mangeant vos accords, musiciens !
Et je cherche toujours la contrée qui n'est pas avec ses hautes cimes de larmes et son éternité assurée sur des parois sanguinolentes :
O le bleu du cœur ! l'état roi dans l'absence d'équilibre
La douceur du Non et du Sans écroulée sous les trombes de fleurs
Ces géantes que j'aime à les baiser et dont aucun nom jamais dans mon esprit n'est entré.

Car passants des avenues de sable !
Je ne connais pas d'autre manière de faire que ces épidémies de mots
Que ces cavernes de mots, que ces cataractes de mots,
Et le doute (qui mange le cœur et l'eau du cœur sous les pleurs)
Que l'installation soit faite
Dans l'archange vraiment ailé,

Que dans la suprême atmosphère le vrai dôme soit rassemblé

Que le mystère ait eu sa robe et soit débordant de sa robe,

Ceci frappe comme un vent assourdissant l'os de mon visage.

Étranger, perclus, délaissé! Étrange à l'étrange étranger.

III

— Tel un crime ou bien une statue. Telle une ville devenue chauve où les dernières passions s'endorment, où les derniers cheveux sont du fer. Tel un résidu de ruisseaux, de superstitions d'esclaves, de sang jeté sur les murs des sous-sols, telle une honte reconnue brusque — et je reconnais ma face d'enfer, la tienne, et je reviens à ma mémoire pure.

Et ce n'est pas ainsi qu'un peuple doit vivre, ce n'est pas comme ça qu'il doit mourir. —

« Alors, dit le guru, il sentit à sa bouche un grumeau de sang moulé, à son corps se disposa une bosse de cendres de mort, et lui qui pour sa nourriture mangeait du cadavre et buvait le sang pour sa soif et qui en action pratiquait le crime et portait pour vêtement la peau crue et qui vivait pour vivre du cadavre — éclatante était sa bonne mine! Et blanche à droite et rouge à gauche et au milieu parfaitement bleue! véhémente était sa figure. Le corps très grand — couleur de cendre. »

IV

...que le dogme ne soutient pas.
Marche en arrière Sadducéen et refais l'épaisse mémoire
Qui fuit comme un lac à l'envers, où fuit tout un gouffre solide
Refais tout ce qui était là et Dieu comme un gouffre languide
Reprends ce que tu étais là
Non ailleurs non dans les pays avant traversés à la nage et la perte du muscle était telle
Que tu ne sais plus l'eau de la rive ni l'insecte ni le jour ni quoi.

Refais le jour, Sadducéen, où tu as perdu cette femme
« Ils vinrent lui demander de leur manifester un Signe »
Refais ce cœur avec du vent, refais ces plages avec du sang
Car c'est au temps de cette figure, au temps de cette autre figure, et de ce vers plein de perles
Qui se poursuivait alors (et tu ne sais plus pourquoi),
Et l'oubli comme un collier de lune fraîche a revêtu la pure poitrine
Ont disparu de toute mémoire les récifs gravis à part soi
Longue solitude mourante ! et besognes d'usine et théâtre, et autres mondes, autres plages, autres mémoires sans mémoire et autres génuflexions sans foi.
Et qu'il soit bien dit une fois que tu as perdu le signe.

Mais si je marche dans l'opprobre avec la poussière pour témoin
Vers l'arche de noir triomphe et plein des croupes du désir

(Et j'écris sous des voix vulgaires qui pullulent l'instant présent)
(J'écris sous des rires obscènes comme des déchirements de dents)
Incertain de savoir le souffle — que le signe à la mer revienne
Refais le jour, Sadducéen, où tu as perdu ce plaisir
Un pas après l'autre ô divin ! un cœur après l'autre ô malin,
Sache comprendre avec ta larme hâtivement mangée par le vent
Que le mouvement de ton doigt est mystérieusement dactyle
Tout mystérieusement conduit et crosse du cœur écumant
Tout inouï tout préservant
Écrit et voulu et utile.

V

O Mauvaise ! payée pour demi-nue et non pas entièrement nue
Et l'esprit se rétracte au vent et les verrous chantent sur les portes
Et le sable envahit le sexe aux clairs regards de la vipère.

Déesse de plomb ! château de sable ! fil de fer agrafé de roses
(Mensonge du désir tu tournais, à tous feux dévorés et verts, et tu tirais vers l'écueil
Tout navire sur les grands flots d'hommes et de sexes effeuillés)

Ah te voilà, temple de sable ! hirondelle du bas ! garce en fer
Là en bas grosse cité des roses avec le safran du sable
Et la porte bouffante du plus bas
Où s'ouvrirait la muqueuse d'opprobre si la cruauté n'était pas
Où se dévorerait le temps du malheur si la peur ne faisait pas malade son sourire
Femme fausse hirondelle au temps vert légèrement Solange comme un cœur
Écartée sur la bergerie douteuse et noir peloton de poils froids.

Je me souviendrai de ta face ! et je recommencerai ton visage pour les cent ans que j'eus avec lui
Je te retrouverai, figure ! et cette transparence en bas non pas obscène devenue glace avec des morceaux de sable
J'entendrai le marché d'argent dans la rue avec ton mépris qui ne marchande pas
La brisure l'effroi le retour et l'ironie et l'escalier couvert de gras
Le chiffre placé sous les yeux ! Ah te voilà temple de sable
Hirondelle du bas ! garce en fer ! Là-bas grosse cité des roses mais mamelle usée en éclats.

J'entendrai ma supplication et mon âge dans le détail de mes hontes
Les torsions faibles de l'espoir frisant l'inconscient à ce bois
Appuyé visible joue peinte
Et le besoin d'assassiner les deux tempes roses de froid
Acharnement du vêtement ! « Je suis là pour vous pas pour moi »
Ventre gaîné de bas nuisibles jusqu'à l'élégante plante

« Je suis là pour vous pas pour moi et les hommes ne reviennent pas »

J'entendrai le calme se faire dans le sexe qui ne veut pas honte

D'une larme, et verrai le sable

Envahir la contrée du chagrin aux montagnes anciennes de soie

Par cette larme injuriée ; reverrai, défaite de sable

Ta vraie figure et forme écartée par les lois fauves du quartier :

Cadavre doré de billets, morte aux nerfs confondus, ouverte

Morte de terre où je suis né morte de fer morte ensablée.

VI

A ce moment d'équinoxe mortel et quand le timon de l'année s'arrête sur un oubli de roses, que s'adoucissent enfin les trombes ! et que le poète au cœur de jade

Serti par l'or nettoyé (pire à l'action des flots magnétiques quand les crimes des bouches poilues font brunir les métaux précieux)

Serti d'or juste et fameux et d'amour inoxydable — que le poète au cœur de vide respire au delà des morts vieux.

L'adoucissement enfin du cœur et de la trombe par le plus tourbillon des deux

Par le vide doux et repus à même les beaux reins du vide

La paix sculptée grâce à Rien sur une chair toute emparée

Voilà ce que Dieu me désire, mais je ne suis vidé tout encore.

Abîme agréable du temps quand l'indifférence monte à la vague
Recueil et moment tout muet pour appartenir et céder
C'est un lent travail de mineur dans des galeries inondées d'eaux fraîches
Pour la catastrophe du jour ne frappant ni l'œil ni la main
C'est une gloire dont jamais rien ne fut divulgué par faiblesse
Un baiser sans cœur ni ressaut
Et la chaleur universelle chantant du froid comme du chaud.

Vous, dormez, trombes du vague, sommeils anciens, typhon d'aimer.

PIERRE JEAN JOUVE.

SOMMES-NOUS DE BONNE FOI ?

Même si personne ne posait la question à notre sujet (et soyons sûrs qu'on la pose) nous devrions la poser nous-mêmes. Même si nous avions pu convaincre absolument les autres, tous les autres, de notre bonne foi, nous devrions encore nous interroger pour discerner si notre obstination même, si notre véhémence même ne sont pas les signes de quelque inquiétude de la conscience, si ce n'est pas contre nos propres doutes que nous cherchons à nous assurer. Comme on chante, paraît-il dans l'obscurité quand on a peur. Comme on met dans la condamnation du plaisir des autres une rage qui est la tentation ou le regret du plaisir. Comme celui qui sent vaciller sa certitude a envie de tuer l'hérétique qui la menace dans sa stabilité.

Sommes-nous de bonne foi dans le choix des arguments par lesquels nous étayons notre résistance au communisme? Je parle, bien entendu, des arguments de l'homme moyen, des arguments de l'homme de la rue, des arguments qui comptent. Que le cours de la révolution technique, depuis un siècle, ait fait du marxisme une doctrine retardataire, que le marxisme soit prisonnier de la contradiction interne qui en fait à la fois une philosophie et une science, que la théorie de la plus-value soit contredite par les dernières conquêtes de l'économie scientifique et le matérialisme historique par celles de la sociologie moderne, il est sans doute possible de le démontrer ; il doit être possible de démontrer le contraire de façon à peu près aussi convaincante, et nous en savons, de toutes manières, assez sur le comportement humain pour admettre qu'on ne prend pas parti pour Staline, ou pour le Pacte Atlantique, à la suite d'une méditation de Ricardo, d'Engels, de Plekhanov, de Pareto, de Keynes ou de Burnham.

En la matière, les doctrines ne sont que les moyens d'information et de justification d'une attitude déjà choisie dans sa direction générale, d'un *parti pris* (ce qui ne signifie pas qu'elles soient sans efficacité réelle, ce qui ne signifie pas qu'elles n'exercent pas leur choc en retour sur l'attitude qu'elles informent et justifient, pour l'infléchir, la raidir, la pousser à certaines extrémités logiques). Les arguments de l'homme moyen, contre le communisme, n'ont rien à voir avec une discussion de la loi tendancielle du taux de profit. Ils s'appellent la tyrannie, la dictature policière, les déportations, le travail forcé, la terreur. Ce qui est important pour l'homme moyen, ou du moins ce que l'homme moyen tient pour important, c'est le visage qu'aura son existence, dans la société qu'on lui propose : si ce visage lui paraît être celui d'une plus grande liberté, d'une plus grande aisance matérielle, d'une suite enivrante de conquêtes toujours plus audacieuses aux dépens du mystère du monde, alors, il « est pour » ; si ce visage lui paraît être celui de la misère, de l'esclavage, de la menace constante la mort lente ou subite, alors il est contre. Ce qui, dans un cas comme dans l'autre, est assez naturel. Ce qui est important pour l'homme moyen, ai-je dit. Ce qui est important pour l'homme moyen est aussi ce qui est important pour l'écrivain. L'écrivain en sa qualité d'écrivain n'a pas plus de connaissance de l'économie scientifique que l'homme moyen. S'il prétend, — il y a en effet là un peu de prétention, — être plus autorisé qu'un autre à dire son opinion, ce n'est pas en raison de connaissances techniques particulières, c'est seulement en vertu de son métier, qui est de donner une forme plus précise et plus directement communicable à des jugements moraux, à des espoirs, à des craintes, à des attractions, à des répulsions qui sont de tout le monde.

Les principaux arguments de l'anticommunisme ne sont donc pas les subtils arguments d'économie politique ou de métaphysique qui sont ou ne sont pas à la disposition des jeunes intellectuels avides de certitude rationnelle. Les principaux arguments de l'anticommunisme sont de bons gros arguments qui tendent à représenter la société communiste comme une société effrayante — ou abominable — ou abomi-

nable et effrayante. C'est ici que je reviens à ma question.

Nous disons : « Voyez comment les choses se passent à l'Est. A peine ont-ils entre les mains le pouvoir, ils entreprennent l'extermination de leurs adversaires politiques et des classes dépossédées. La Terreur est leur arme principale, et ils s'en glorifient. Quand ils ont fini de tuer les vaincus, ils commencent à s'entretuer dans leurs propres rangs. Ils ont tué les aristocrates, les fonctionnaires de l'ancien régime, les réactionnaires, les libéraux, ils tuent les paysans qui restent attachés à leur terre, ils tuent les impatients, ils tuent les modérés, ils tuent les hérétiques de droite et de gauche, ils tuent ceux qui estiment qu'on tue trop et ceux qui estiment qu'on ne tue pas assez. Ils partagent la société en deux grandes catégories, les saboteurs et les dénonciateurs des saboteurs. Leur police a une oreille dans chaque famille. Ils ont plus de bagnards que les sociétés capitalistes n'ont de prolétaires. Ils mettent au service de l'avilissement de l'homme toutes les techniques de la contrainte, toutes les techniques de la suggestion, et, ce qui est le crime des crimes, l'espérance même de l'homme. Leur triomphe serait la nuit sur le monde pour de longs siècles. » Nous disons cela. Nous disons tous cela, sous une forme ou sous une autre. Les uns, en croyant qu'il s'agit là d'une évolution implacablement logique du système, et que la concentration des pouvoirs économiques entre les mains de l'État prolétarien ne peut aboutir qu'à un régime de contrainte universelle, au profit d'une aristocratie de gardes-chiourme politiques et de techniciens ; les autres, en croyant que les chances du socialisme restent intactes et que ce n'est pas la faute de Marx si la révolution russe, victime d'une erreur d'aiguillage, a sombré dans l'oligarchie bureaucratique et policière. Mais les uns et les autres d'accord, ou peu s'en faut, pour admettre que tout vaut mieux que cela, que le visage offert par l'U. R. S. S. au monde est le visage même du pire.

C'est ici que se pose le problème de la *ruse*. Cette indignation, cette crainte qu'on éprouve généralement, dans le monde « bourgeois » devant le socialisme de forme soviétique, devant les méthodes politiques soviétiques, devant le « matérialisme athée », devant le « par tous les moyens », devant l'usage systématique de la calomnie et du mensonge, devant les

cyniques volte-face de la propagande, devant les liquidations et les purges, — cette indignation et cette crainte ne sont-elles pas seulement une *ruse?* « Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. Le bourgeois (réactionnaire, libéral, socialiste, réformiste, fasciste, c'est toujours un bourgeois ; trotzkyste, titiste, c'est un homme qui fait le jeu de la bourgeoisie, un valet payé ou une dupe de la bourgeoisie), — le bourgeois, donc, refuse au prolétariat la conquête du pouvoir, parce qu'il veut garder le pouvoir. Il a horreur de la révolution prolétarienne, parce que cette révolution signifie la fin de ses privilèges. Il se hérisse devant la Russie soviétique, parce que la Russie soviétique a prouvé qu'un régime socialiste était viable en construisant le socialisme. Le bourgeois défend le régime de l'exploitation de l'homme par l'homme, parce qu'il est l'exploiteur et encaisse le bénéfice de l'exploitation. Le bourgeois défend ses dividendes. Pour lui, l'ordre du monde, ce sont ses dividendes. La liberté, ce sont ses dividendes. Dieu, ce sont ses dividendes, — et tout ce qu'on se paie avec les dividendes, les domestiques, les automobiles, les propriétés à la campagne, les petites femmes et le monopole de la culture raffinée. Le bourgeois s'oppose donc au communisme parce que le communisme menace les fondements de sa domination matérielle. C'est une sordide affaire de gros sous. Mais le bourgeois est un homme habile. Il sait que s'il se contentait de crier : « Ces monstres de communistes en veulent à mon argent, » il ne pourrait ameuter contre les communistes que ceux qui ont beaucoup d'argent, comme lui : et ceux qui ont beaucoup d'argent sont bien assez nombreux pour se partager l'argent (on est toujours trop nombreux pour se partager l'argent) mais ils ne sont pas assez nombreux pour le défendre (on n'est jamais assez nombreux pour défendre l'argent). Tandis que si, dans la lutte contre le communisme, on invoque la civilisation, la liberté, la patrie, la morale des Évangiles, toutes choses qui sont, n'est-il pas vrai? le bien commun de tout le monde, le capital indivis des riches et des pauvres, alors, on a toutes chances de grouper, autour du noyau de Seigneurs bedonnants qui commandent la manœuvre, des millions d'imbéciles désintéressés et courageux : une armée. C'est la vertu de l'idéal. »

Cette explication des « calomnies antisoviétiques » est probablement tout à fait suffisante pour apporter la paix de la conscience au militant moyen. Il faut qu'il soit bien entendu que les protestations contre les aveux provoqués, les déportations ou les camps de travail correctif n'ont pas d'autre but que de détourner l'attention du monde du traitement subi par les combattants ouvriers en Grèce ou en Espagne et des conditions de travail inhumaines imposées aux salariés de l'Occident capitaliste, d'investir le monde qui construit le socialisme d'un cercle de terreurs et de haine, de préparer la guerre, et de donner, à l'effort désespéré, implacable, féroce, entrepris par la bourgeoisie pour sauver ses milliards, un alibi humanitaire. La campagne lancée par la presse communiste contre M. David Rousset, à la suite de son appel en faveur d'une enquête internationale sur les camps de travail forcé, n'était pas nourrie d'autres arguments. Bien entendu, nous pouvons difficilement nous en contenter, et M. David Rousset aussi, je le suppose. L'assaut de la bourgeoisie contre le communisme, dirigé par un état-major de mystificateurs cyniques qui lancent dans la bataille les mots d'ordre de la vieille morale en riant dans leur barbe, c'est une image un peu sommaire des choses. Ce que nous avons à nous demander, — et ceci est un peu plus sérieux, — c'est si l'homme qui proteste contre les camps de travail forcé, les aveux provoqués, la dictature policière et la terreur sous toutes ses formes, et qui apporte ainsi en fait de l'eau au moulin de la bourgeoisie, n'est pas un mystificateur mystifié ; si, à travers ces valeurs « humaines » qu'il défend contre le communisme et dont des éducateurs bourgeois lui ont enseigné le respect dans des écoles bourgeoises en leur donnant une signification bourgeoise, ce n'est pas en fin de compte la domination matérielle de la bourgeoisie qu'il défend sans le savoir ; s'il n'est pas en même temps l'auteur et la dupe d'une ruse inconsciente.

Nous ne voulons pas du communisme, croyons-nous, parce qu'il est monstrueusement tyrannique et cruel. Ne le jugeons-nous pas monstrueusement tyrannique et cruel parce que nous ne voulons pas de lui, et parce qu'étant à l'affû des raisons susceptibles de justifier notre refus, nous ne pouvons manquer, de trouver ces raisons (on trouve toujours des raisons)? Nous

autres qui ne voulons pas du communisme, n'éprouvons-nous pas une sorte de satisfaction chaque fois que la pendaison d'un Petkov, ou d'un Kostov, chaque fois que les aveux d'un cardinal Mindszenty ou d'un Rajk, chaque fois que des renseignements nouveaux sur Katyn, sur l'extermination des « Allemands de la Volga », sur la liquidation des Koulaks par la déportation et la famine provoquée, sur le « Gulag » viennent nous confirmer dans l'horreur que nous avons du communisme? Ne sommes-nous pas, en quelque sorte, à la recherche d'arguments, de preuves supplémentaires, de nouveaux griefs, de nouvelles atrocités? Qu'un témoin de plus arrive de l'Est, et nous dise : « C'est pire encore que vous ne croyez, » notre angoisse, notre indignation devraient croître, et pourtant nous éprouvons une sorte de contentement. Que nous rencontrions, au contraire, un voyageur optimiste : « Ce n'est pas si terrible; les conditions de vie sont tout à fait supportables, et vont en s'améliorant, » nous devrions être rassurés (rassurés à la pensée que le danger qui nous menace est peut-être moins affreux que nous ne le croyions) et nous voilà, au contraire, comme déçus, et irrités contre l'informateur. Tout se passe comme si, plutôt que de recevoir des apaisements sur ce qui est peut-être leur avenir, ceux qui ont pris parti contre le communisme avaient envie d'être confirmés dans l'épouvante révoltée qu'il leur inspire. Il va de soi que, de même, les communistes, lorsqu'ils étudient les sociétés non communistes, cherchent le moyen de se fortifier dans leur foi communiste, et non pas de la remettre en question. L'étude des comportements collectifs ne nous apprend rien d'autre, en ce domaine, que l'étude des comportements individuels, et la moindre discussion de café, la moindre querelle de ménage mettent en jeu de la même manière les mécanismes de la mauvaise foi et de l'automystification. De là il n'y a pas loin à conclure que dans notre critique de la terreur communiste, de la tyrannie communiste, nous sommes des mystificateurs mystifiés, nous évitons par une ruse inconsciente le débat sur le terrain de la doctrine économique, de la science sociale, de la philosophie de l'histoire, où nous ne nous sentons pas très forts, pour nous livrer au jeu de l'indignation contre l'oppression des minorités et l'égorgement

des opposants. Un peu comme une femme nerveuse qui, à bout d'arguments dans une discussion avec un mari dont la logique est supérieure, commence à crier à l'assassin.

Après tout, il y a peut-être un tout petit peu de vrai là dedans. Le fait est que dans un débat comme celui qui nous oppose au communisme, il existe (dans les deux partis) une pente naturelle vers les arguments les plus faciles, vers ceux qui font le plus d'effet. Le fait est que les histoires de massacres ou de camps de concentration sont celles qui sont susceptibles de faire le plus de tort au communisme, et qu'il est donc presque inévitable que les adversaires du communisme s'en emparent avec une certaine complaisance. Le fait est que les hommes sont ainsi faits : ils n'aiment pas avoir à penser que leur choix politique est déterminé seulement par la défense de ce que contient leur portefeuille, et des diverses commodités et des divers agréments que le contenu de ce portefeuille leur permet d'acquérir. Le fait est qu'il est agréable de croire qu'on combat pour empêcher l'horreur totalitaire de s'étendre à l'univers entier, et moins agréable de croire qu'on combat pour maintenir le droit du propriétaire des moyens de produire à s'arroger la propriété des produits aux dépens des travailleurs. Le fait est qu'on aime avoir de belles raisons désintéressées à l'appui de son action parce qu'on aime avoir de l'estime pour soi-même. Je ne me sens, pour ma part, que fort peu solidaire du système capitaliste de production et de distribution des biens, dont l'équité me paraît contestable et le profit médiocre pour moi. Je ne me sens solidaire de la classe privilégiée du système capitaliste que dans la mesure où je me sais promis à la liquidation en même temps que cette classe dans le cas où le parti communiste s'emparerait du pouvoir. Mais je reconnais que ce modeste intérêt physique que j'ai personnellement à ce que les progrès du communisme soient arrêtés chuchote peut-être bien au fond de ma conscience quand je prends la défense des esclaves de Sibérie, et qu'ainsi, moi aussi, je suis de mauvaise foi à ma manière, puisque lorsque j'écris : « Les autres, » je pense : « Moi, » ou du moins : « Moi et les autres. » Je reconnais aussi, — encore plus volontiers — qu'il est fort possible qu'en invoquant contre le communisme la liberté, la justice

ou toutes autres valeurs éternelles, je donne quelques sujets de satisfaction à un gros propriétaire d'actions pour qui les valeurs éternelles sont de bons auxiliaires des C. R. S. dans la défense contre les prétentions ouvrières. Et après?

Il ne s'agit pas de savoir si je suis ou non, si vous êtes ou non, si nous sommes ou non de mauvaise foi, et dans quelle mesure nous sommes de mauvaise foi, en parlant des exécutions, des aveux provoqués, des déportations, du travail forcé et de la police à tous les étages, plutôt que du chômage en France et des mauvaises conditions d'habitat de nos travailleurs nord-africains. Il s'agit de savoir si ces choses dont nous parlons existent. Si elles n'existent pas, si on nous prouve qu'elles n'existent pas, alors, nous méritons toutes les accusations de mauvaise foi, de ruse et d'automystification. Mais si elles existent, tout change, tout change terriblement : et il importe peu alors que nous soyons ou non de mauvaise foi, car ce que nous dénonçons est intolérable, et nous avons raison de le dénoncer, même si nos intentions ne sont pas tout à fait pures, même si notre moralité intellectuelle n'est pas irréprochable. Si la révolution communiste n'est pas la mort, la terreur et l'esclavage pour des millions d'hommes, alors nous avons menti, ou nous nous sommes trompés, et nous pouvons faire pénitence. Mais si la révolution communiste est bien, pour des millions d'hommes, la mort, la terreur et l'esclavage, alors il faut crier, il ne faut pas s'arrêter de crier, et peu importe celui qui crie, et peu importe si celui qui crie a ou non, lui-même, quelque chose à cacher. S'il y a effectivement quelque part les cadavres de Katyn, les cadavres des révoltes paysannes, les cadavres des compagnons de Lénine exécutés, les cadavres de tous ceux qui se sont opposés à la marche de la Révolution communiste, les cadavres qui marchent et respirent encore du *Gulag*, — s'il y a quelque part ces cadavres, nous ne pouvons pas admettre qu'on vienne nous dire : « Ce n'est pas la question. » Car, si ce n'est pas là la question, je le demande, qu'est-ce qui sera la question?

La Révolution soviétique a-t-elle, ou n'a-t-elle pas, sur le territoire russe et dans les territoires conquis ou vassalisés, détruit scientifiquement, délibérément, en pleine connaissance de cause, des millions de vies humaines? Si c'est

non, c'est non. Qu'on le dise. Qu'on le démontre. Si c'est oui, qu'on ne vienne pas dire que c'est être de mauvaise foi que d'en parler. Qu'on ne vienne pas parler de diversion mystificatrice à propos de millions de morts si ces millions de morts sont véritables. Des millions de faux morts peuvent être une diversion mystificatrice. Des millions de vrais morts quel que soit celui qui en parle, ce sont après tout, ce sont avant tout de vrais morts. Et nommer *diversion* une pareille montagne de morts est au moins de mauvais goût. Et si ce sont les gens de mauvaise foi qui se soucient de cette montagne, tant pis, oui tant pis pour les gens de bonne foi,

Je sais bien. Il y a aussi les morts des dictatures fascistes ou pseudo-fascistes. Peut-être n'y pensons-nous pas assez. Mais si le tas de morts soviétiques est *vrai*, c'est le plus gros tas, et de loin. Il est normal que nous pensions, d'abord et surtout, au plus gros tas. Je sais bien encore. Il y a les millions de morts dont le capitalisme est responsable, les ouvriers morts de tuberculose dans les maisons insalubres, les filles-mères infanticides, les victimes des guerres impérialistes. Le monde capitaliste est cruel, et il faudrait y mettre bon ordre. Du moins est-il cruel biologiquement, par indifférence aux misères humaines et par le jeu de la lutte pour la vie, — un peu à la manière de la nature. Entre le gaspillage capitaliste des vies humaines et l'élimination scientifique de ceux qui ne donnent pas satisfaction au pouvoir dans la société communiste, il y a la même différence qu'entre celui qui ne fait pas tout ce qu'il faudrait pour sauver son voisin malade et celui qui vide sur son voisin bien portant le chargeur de son pistolet. C'est une différence.

Je sais bien enfin : « La conquête du pouvoir par le prolétariat, aux dépens d'adversaires résolus, la construction du socialisme dans un monde encore infesté par la corruption capitaliste, demandent une dureté implacable. Le temps de la douceur viendra, avec l'heure du communisme véritable, dans quelques années, dans quelques dizaines d'années, dans quelques générations. Les commencements sont rudes et sanglants. Mais vous verrez la fin. »

Malheureusement, on ne voit jamais la fin. Ce sont d'autres qui voient la fin, et quand ils pourraient venir nous dire s'ils

sont contents, nous ne sommes plus là pour les entendre ; — et nous ne sommes pas tellement sûrs qu'ils seront contents. Pour moi, je suis définitivement décidé à juger les régimes qui se proposent aux hommes non sur leur fin, toujours admirable et toujours hors de portée de notre appréciation, mais sur leurs commencements. Oui, c'est le commencement qui compte, et il faut donner la préférence au commencement qui tue le moins de monde. Car il est plus facile de garder l'habitude de ne pas tuer que de perdre l'habitude de tuer.

Nous sommes peut-être de mauvaise foi. Mais de bonne ou de mauvaise foi, nous avons le droit de nous inquiéter des développements futurs d'une société nouvelle qui proclame la liberté et qui commence par la police, qui proclame la dignité et qui commence par l'adulation servile du maître, qui proclame l'égalité et qui commence par l'oligarchie, qui proclame la justice et commence par l'injustice, la vérité et commence par l'imposture, le respect de l'homme et commence par le fanatisme ; qui proclame la vie et commence par la mort.

THIERRY MAULNIER.

SAGESSE ET CHRISTIANISME

Il y a des hommes qui ont trouvé la vérité et d'autres qui la cherchent. Avoir une religion signifie qu'on a trouvé la vérité. Aussi voit-on chez les croyants une certaine suspicion à l'égard de ceux qui se disent philosophes. Si la philosophie est vraie, elle fait double emploi avec la religion, elle est inutile. Sinon, elle est pis qu'inutile, elle est dangereuse. C'est ce que le directeur d'un collège catholique disait à un jeune homme, autrefois, le mettant en garde contre l'orgueil de la pensée humaine. Il lui faisait entrevoir, comme dans la tentation de saint Antoine, la multitude des erreurs où peut tomber l'esprit de l'homme livré à lui-même, quand ce n'est pas le petit nombre de sottises qui constitue le lot de M. Homais.

L'homme ne pourrait donc rien par lui-même pour percer le secret des choses. Il serait suspendu à une révélation qui ne lui apporterait pas seulement le salut, mais la vérité. On hésite à le croire. On voudrait en tout cas que la situation de l'homme ne fût pas aussi désespérée. On ne peut s'empêcher d'être tenté par l'idée que le monde n'est pas absolument indéchiffrable. Je ne parle pas seulement de l'exaltation spirituelle que donne la contemplation de la Nature et de l'ivresse métaphysique qu'inspire sa complexité infinie et sa mystérieuse unité. Je parle aussi du désir sincère de trouver une réponse par les seules forces humaines Ce désir est-il à ce point insensé? Est-ce que l'homme, par ses seules forces, n'a pas pu arriver à sortir de l'état où il était à l'époque préhistorique beaucoup plus déshérité que n'importe quel animal pour parvenir, malgré les maladies et les guerres, à la condition inespérée où il se trouve aujourd'hui? Des deux tableaux

de l'homme primitif, celui que trace Lucrèce et celui que trace la *Genèse*, quel est pour un esprit non prévenu le plus vraisemblable? Enfin s'il importe de ne pas grandir l'homme démesurément, il est aussi important de ne pas l'abaisser devant ce qu'il ne peut pas comprendre. A supposer que la réflexion philosophique ne mène à rien, il faut accorder que la tradition religieuse mène à des mystères. D'un côté, des solutions diverses, toujours remises en question, de l'autre, une solution invariable, unique, mais incompréhensible. D'un côté, une inquiétude renaissante, une agitation sans fin, de l'autre, un trop grand repos de l'esprit. Il semble donc que la philosophie et la religion puissent se renvoyer la balle sans arriver à une décision. Mais posé dans ces termes, le problème est trop abstrait ; il vaut mieux le prendre par le biais de l'histoire et étudier sommairement de quelle manière une philosophie aussi jalouse des droits de la raison que la philosophie grecque a pu s'accorder ou non avec une religion aussi intransigeante que le christianisme naissant.

I

LA FOLIE DE LA CROIX

Si nous lisons l'Évangile, nous remarquons que l'attitude générale de Jésus n'est pas encourageante pour ceux que l'on appelle aujourd'hui les intellectuels. Il est à peine besoin de rappeler l'épisode de Jésus enfant parmi les Docteurs. Les promesses de vie éternelle à ceux qui se rendent semblables aux enfants, la condamnation des pharisiens, l'incompréhension marquée par Pilate, l'incrédulité du disciple Thomas et des Juifs en général, qui demandent des signes et des preuves pour croire, alors que ceux qui sont sauvés ou guéris sont pareils à l'officier de Capharnaüm, qui a cru tout de suite. Enfin, l'ignominie du supplice réservé aux esclaves et qui avait pour but de ridiculiser les prétentions de celui qui se disait roi des Juifs, est encore un trait qui marque que le christianisme est venu opérer une transmutation des valeurs,

mettant au premier rang ce qui était au dernier et inversement. La croix est devenue, comme plus tard la faucille et le marteau, un signe de gloire après avoir été un signe d'opprobre.

Saint Paul n'a fait qu'accentuer cette tendance de l'Évangile : « Moi-même j'étais auprès de vous dans un état de faiblesse, de crainte, de tremblement ; et ma parole ne reposait pas sur des discours persuasifs de sagesse, mais sur des démonstrations de l'Esprit afin que votre foi fût fondée non sur la sagesse des hommes mais sur la puissance de Dieu » (1). Il ajoute bien qu'il prêche quand même une sagesse mais, dit-il, ce n'est pas une sagesse des princes de ce siècle, c'est une sagesse purement divine, une sagesse cachée, révélée seulement par l'esprit de Dieu. Ailleurs il dit : « Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par de vaines subtilités selon les traditions des hommes, selon les principes d'une science mondaine et non selon Jésus-Christ. » (Coloss II, 8). Sa déclaration la plus significative, celle qui résume le mieux la nouveauté du christianisme est bien celle-ci : « Les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse ; nous, nous prêchons le Christ crucifié : scandale pour les Juifs et folie pour les païens » (I Cor. 1,22). Si l'on prenait les déclarations de saint Paul à la lettre, on en conclurait que le Christ tient lieu de tout, qu'il est inutile de chercher, et qu'en tout cas le salut prime la sagesse et même en tient lieu. La faculté primordiale de l'homme n'est plus la raison comme pour les Grecs, c'est la charité. On connaît la sublime glorification de la charité par saint Paul dans la première lettre aux Corinthiens, et celle de Pascal « Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble ne valent pas un seul mouvement de charité ; cela est d'un autre ordre. »

On comprend que le conflit ait éclaté entre les chrétiens et les philosophes. Les chrétiens ne veulent plus entendre parler de la culture antique. Saint Jérôme s'écrie dans une de ses lettres : « Malheureux que j'étais, je jeûnais, puis je lisais Platon ; après de nombreuses nuits passées à veiller,

(1) I Cor., II, 3.

après des larmes que le souvenir de mes fautes faisait couler, c'est Plaute que je prenais entre les mains. » Et dans un rêve, il s'entend accuser par la justice divine d'être cicéronien et non chrétien. Saint Irénée se montre catégorique : « Il est meilleur d'être ignorant, mais de se rapprocher de Dieu par la charité, que de paraître savoir beaucoup en blasphémant contre le « démiurge. » Enfin Tertullien dans ses nombreux traités oppose le vide de la sagesse païenne à la plénitude de la révélation chrétienne. Son apologétique est elle aussi, intransigeante et rappelle celle de Léon Chestov (qui, lui, la fait servir pour Israël). « Qu'y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem? entre l'Académie et l'Église? » (*De proesc*. I, 7). « Qu'ont de semblables le philosophe et le chrétien? Le disciple de la Grèce et le disciple du ciel? » (*Apologeticus* 46).

Les philosophes, de leur côté, ne sont pas moins sévères. Dans un dialogue fort intéressant, l'*Octavius* (composé par Minucius Félix) le romain Caecilius, qui représente l'esprit du siècle, dit : « Ne doit-on pas s'étonner que des gens qui n'ont pas étudié, qui sont étrangers aux lettres, qui sont inhabiles même dans des arts peu considérés, émettent des opinions qu'ils tiennent pour certaines sur tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus majestueux dans la Nature, tandis que la philosophie en discute depuis tant de siècles? » Et Porphyre relevant la parole de saint Matthieu (XI, 22) « Seigneur je te rends gloire d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents, et de les avoir révélées aux petits » ajoute : « Il aurait fallu à ce prix rendre plus clair ce qu'il écrivait pour les enfants et pour les êtres encore privés de raison. Si c'est aux sages que les mystères sont cachés, si c'est aux enfants que, contre tout bon sens, ils se laissent voir, le mieux est dès lors de chercher avec ardeur la déraison et l'ignorance. » Julien l'Apostat dit la même chose : « Le « croyez seulement » est toute votre sagesse : votre lot, c'est l'ignorance et la rusticité. » Celse dont nous connaissons le traité grâce à la réfutation qu'en a faite Origène montre le même étonnement : « N'examinez point, croyez seulement et votre foi vous sauvera. Voilà ce que disent les empiriques contre les médecins, les myopes contre les clairvoyants et qui fait

encore mieux ressortir la modestie d'un homme tel que Socrate. »

En somme, si l'on s'en tenait là, il y aurait une opposition radicale entre la philosophie grecque et la religion chrétienne. La religion, ce serait, comme dit Chestov, la lutte contre les évidences ; l'histoire du monde serait un drame dont les principaux épisodes seraient la création, la chute, les prophéties, les miracles, l'incarnation, la rédemption et le Jugement dernier ; le salut tiendrait lieu de connaissance. Pour les Grecs, au contraire, le monde est éternel, le temps n'est qu'une dégradation de cette éternité, la connaissance et la sagesse sont le plus haut idéal de l'homme. Il s'agit à travers des formes de moins en moins visibles de parvenir, non pas à Dieu, mais à la divinité.

Cette opposition s'est marquée de plus en plus à partir du début du moyen âge. Le Christ byzantin, tel qu'on le voit représenté dans les mosaïques de Ravenne ou de Monreale est encore pareil à un empereur. A Constantinople, la sagesse est vénérée sous le nom de sainte Sophie et les Églises grecques ont gardé un culte spécial pour le Saint-Esprit. Ces traces d'hellénisme ont disparu en Occident peu à peu. On approfondit la parole de saint Paul : « Oh ! si vous pouviez supporter de ma part un peu de folie ! » (II *Corinth.* XI, I). Un pays comme l'Espagne ne désire pas seulement un peu de folie mais beaucoup. C'est alors que prend naissance cette étrange conception du christianisme qui lui a fait tant de tort auprès des esprits éclairés, mais qui a produit aussi des actions sublimes. Dans les églises les crucifix sont sanglants et décharnés, les madones sont déchirées de flèches, à Séville et à Cordoue les tableaux de Zurbaran et de Valdes Leal ne représentent que des squelettes, des ossements, des moines en prière ; les processions figurent des enterrements et sont accompagnées d'invocations tragiques (les saëtas) ; les représentations religieuses qu'on appelle des *autos sacramentales* sont pleines de miracles, entre autres une pièce de Calderon, la *Dévotion à la Croix,* met en scène un grand pécheur qui accumule les crimes, est enterré en état de péché mortel mais qui, ayant une dévotion pour la Croix, ressuscite au passage d'un prêtre, juste le temps de recevoir l'absolution et meurt

une seconde fois, pour de bon. On retrouve la même conception en Allemagne avec le réalisme répugnant et saisissant de Grünewald et Cranach. C'est la folie de la Croix, et l'âme religieuse vit dans un monde de miracle, de mystère et de mort (1).

II

LA SAGESSE DU CHRÉTIEN

En réalité, les choses se sont passées d'une manière plus complexe. Il est vrai que l'Évangile, écrit par de pauvres gens ignorants, ne porte guère trace de préoccupations intellectuelles, excepté celui de saint Jean qui montre une certaine connaissance de la pensée alexandrine. Saint Paul ne pouvant pas convertir ses coreligionnaires, et obligé de s'adresser aux Grecs et aux Romains, amorce déjà un rapprochement. Ce qui est une folie, au sens de saint Paul, c'est la croyance qu'un fils de charpentier soit en réalité le fils de Dieu, venu racheter les hommes. Mais, une fois cette folie admise, on s'aperçoit que la parole de Dieu renferme une sagesse bien supérieure à celle des païens. Le Verbe, c'est d'ailleurs le Logos, c'est-à-dire la raison ; et quand on passe de Jésus, fils de Joseph, au Verbe divin, on passe d'une petite religion née en Galilée à la grande tradition de la philosophie grecque.

Un des épisodes les plus significatifs de ce passage, est la prédication que fit Denys devant l'Aréopage. Les Athéniens accueillirent volontiers la nouvelle religion. Ils eurent plus de peine à admettre que cette religion fût exclusive des autres et que le nouveau Dieu ne pût pas prendre sa place dans le Panthéon. Il est inutile de suivre les progrès de ce compromis entre l'hellénisme et le christianisme. Les théologiens des

(1) Un cantique populaire souligne le côté déroutant du sacrifice de Jésus :

Quelle folie extrême
De gagner l'Univers
En s'exposant soi-même
Aux flammes des Enfers!

premiers siècles ont mené à bien cette œuvre. Les uns, avec plus d'indulgence pour la culture antique, les autres, avec plus de fidélité à la Bible. L'histoire de la littérature chrétienne ne nous appartient pas. Après Boissier et Labriolle, la collection des *Sources chrétiennes* la renouvelle complètement et nous ne faisons ici que vulgariser quelques idées fondamentales. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'Église, alors même qu'elle a été maîtresse de l'enseignement, n'a jamais cherché à changer le système d'éducation, même aux IVe et Ve siècles. On voit les rhéteurs donner à leurs élèves, comme sujet à traiter, des imprécations contre l'impie qui a profané la statue de Minerve, ou bien les plaintes de Didon, ou encore la justification de l'assassinat du tyran. Saint Basile compose une lettre adressée aux jeunes gens « *sur la manière de tirer profit des Lettres helléniques*. Saint Augustin écrit un traité *De la doctrine chrétienne*, où il fait valoir l'utilité des études profanes...

On peut se demander s'il s'agit uniquement d'une tactique pour attirer les gens du monde et les grands, en donnant une éducation imitée de l'ancienne rhétorique, ou s'il s'agit d'un véritable confluent d'une religion et d'une philosophie, dans lequel l'une et l'autre auraient à gagner. *A priori*, cela n'a rien d'impossible... En effet, d'une part la philosophie grecque n'a jamais prétendu opérer le salut de l'homme, elle a visé seulement à lui faire acquérir le bonheur, et un bonheur qui nous paraît très modeste, en lui faisant limiter ses besoins et en lui rappelant sa condition d'homme. D'autre part, le christianisme présente cette nouveauté (par rapport aux religions qui l'ont précédé) qu'il ne se donne pas pour une religion d'État, qu'il sépare le profane du sacré, le monde laïque du monde clérical, et que, s'il est intransigeant pour ses dogmes (contrairement aux religions païennes où le mythe et le dogme se compénètrent, et où l'on ne sait jamais exactement ce qu'il faut croire et ce qu'on peut imaginer) à l'inverse de ces religions il se montre cosmopolite, international, indifférent à la forme de l'État, et, au fond, conservateur, ce qu'implique très bien la formule : « Rendez à César... » Un accommodement est donc possible, qui sera opéré à Alexandrie entre la Bible et Platon par Philon le Juif et qui

sera poursuivi entre Platon et l'Évangile par saint Clément d'Alexandrie, et ensuite par saint Augustin. Dans un passage célèbre des *Confessions* (liv. VII, chap. 9) saint Augustin marque avec la plus grande netteté ce qu'un chrétien peut retenir de Platon et ce qu'il doit y ajouter. Ce qu'il peut retenir (en réalité il s'agit des néo-platoniciens plus que de Platon) « c'est que le Verbe était dès le commencement, que le Verbe était en Dieu et que le Verbe était Dieu... que le monde était fait par lui, que le monde ne l'a pas connu... » bref, le premier chapitre de saint Jean. « Voilà ce que j'y lus, dit saint Augustin, non pas en propres paroles, mais en des termes qui signifient entièrement la même chose. Mais je n'y lus pas que le Verbe est venu chez lui et que les siens ne l'ont pas reçu... » Saint Augustin poursuit en faisant ressortir ce qui appartient à la philosophie grecque et ce qui appartient à la religion chrétienne : « J'y lus aussi que ce Verbe qui est Dieu n'est pas né de la chair ni du sang... mais de Dieu, mais je n'y lus pas que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous. » En somme, saint Augustin trouve chez les Platoniciens l'idée de la sagesse divine, éternelle et créatrice de toutes choses, il n'y trouve pas le fait de l'Incarnation, de la descente de Dieu sur terre par amour des hommes. Saint Augustin répond donc par avance aux historiens du XIXe siècle qui prétendent, avec Vacherot et Jules Simon, que le christianisme n'est pas autre chose qu'un alexandrinisme transposé. Or il suffit de lire en même temps Plotin et saint Augustin pour s'apercevoir de l'immense différence qui existe entre ces deux hommes, même lorsqu'ils prononcent les mêmes mots. Il y a toute la distance qui sépare un intellectuel épris de sagesse, d'un croyant qui met la charité au-dessus de tout. L'amour qui n'était qu'un moyen chez les Grecs, moyen d'arriver au bien et au beau, ceux-ci étant des fins en soi, est devenu à son tour un but. Le chrétien n'aime pas son prochain parce qu'il est bon, il le considère comme bon parce qu'il est digne d'amour ; cette nouvelle dimension spirituelle constitue un nouvel espace pour la pensée. Mais, et c'est là où nous voulons en venir, saint Augustin réfute aussi ceux qui prétendent que la foi et la raison sont incompatibles. Il le montre d'ailleurs par son propre exemple, lui qui fut à la

fois un docteur et un saint. La première partie de sa vie a été consacrée à l'acquisition d'une culture très vaste qu'il n'a pas reniée dans la seconde. Comment la philosophie et la théologie s'accordent-elles chez saint Augustin? Y a-t-il chez lui compartimentage de ce qui appartient à la raison et de ce qui est réservé à la foi? Non, la raison humaine est illuminée par la foi. Il n'y a pas, comme certains philosophes du moyen âge le prétendront, une *double vérité*. En somme saint Augustin, tout imprégné de philosophie platonicienne, nous montre l'âme s'élevant peu à peu, grâce à la lumière de l'esprit divin, jusqu'à la contemplation des vérités éternelles. Des plus humbles découvertes de l'expérience jusqu'aux plus hautes inspirations religieuses, il n'existe pas de discontinuité. Le Verbe ne connaît pas de frontière. La tradition augustinienne se retrouvera chez saint Anselme, chez le cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, et par l'intermédiaire de celui-ci, chez Malebranche dont l'œuvre commence à être mieux connue aujourd'hui après avoir été injustement dédaignée par les laïcs et regardée avec méfiance par les clercs. Elle continuera chez Berkeley; et même, de nos jours, elle inspirera la pensée de Maurice Blondel et de Paul Claudel dont on connaît le dialogue entre Animus, l'esprit qui raisonne et Anima, l'âme qui médite. C'est de cette Anima dans laquelle vient se perdre avec amour Animus, parce qu'il y sent son accomplissement et sa fin, que saint Augustin parle dans les *Soliloques* : « Je désire connaître Dieu et l'âme —. Rien de plus? — Absolument rien. »

L'Église, après s'être méfiée de la doctrine de saint Thomas a fini par la préférer à celle de saint Augustin. Les différences entre les deux sont sensibles. Saint Thomas suit Aristote et saint Augustin Platon. Saint Thomas pense que la raison humaine livrée à ses seules forces peut arriver à connaître les vérités les plus importantes. Il fait une plus large part à l'héritage de l'Antiquité. Il sépare plus nettement la philosophie de la théologie. Il croit que l'on peut prouver l'existence de Dieu par des raisonnements fondés sur l'expérience. Ainsi le spectacle de la Nature, de son ordre, de ses fins, pourrait nous amener à croire à l'existence de Dieu. Également, le fait du mouvement. La métaphysique s'appuierait

ainsi sur une physique et sur une logique naturelles à l'esprit humain. *La Divine Comédie* présente une image assez fidèle des conceptions thomistes. Les grands sages de l'Antiquité y ont leur domaine réservé, les limbes étant les Champs-Élysées du christianisme, et les différents cercles de l'enfer, du purgatoire et du paradis étant la transposition des sphères d'Aristote. Mais chez saint Thomas comme chez saint Augustin, il n'y a pas juxtaposition de la vérité philosophique et de la vérité religieuse, il y a superposition. La raison et la foi se compénètrent, la démarcation est seulement plus nette chez saint Thomas que chez saint Augustin.

Ainsi s'est constitué l'humanisme chrétien, qui à la Renaissance et plus tard fournira d'aussi beaux modèles que l'humanisme antique. Les vertus théologales, proprement chrétiennes, se sont adjoint les vertus cardinales, c'est-à-dire celles qui ont fait la force du monde ancien.

III

Si nous considérons maintenant le problème tel qu'il s'est posé à l'intérieur du christianisme, nous remarquons que celui-ci a continuellement oscillé entre deux extrêmes qui sont l'exclusivisme de la foi et l'exclusivisme de la raison, l'illuminisme et le naturalisme.

L'illuminisme a été beaucoup plus important qu'on ne le croit à certains siècles. Les gnostiques aujourd'hui disparus et qui croient à une émanation de principes spirituels : les Éons, introduisent dans la religion une série de notions confuses. Il en est de même des Cathares. Mais si les notions sont confuses dans ces systèmes, c'est parce que leurs sectateurs ont confiance, pour se guider, dans une lumière qui leur parvient par degrés de Dieu lui-même. A quoi bon raisonner puisque Dieu nous éclaire? L'Église risquait ainsi de devenir une secte orientale où la sainteté de quelques individus n'aurait pu compenser le tort fait à la civilisation en général. Tous les dogmes auraient perpétuellement été remis en question, les institutions politiques et sociales, toujours battues en

brèche. Ce qui est vrai du point de vue purement humain l'est également du point de vue religieux, car une religion dans laquelle la discussion peut être ouverte, à chaque instant et par n'importe qui, sur les livres sacrés, sur l'autorité du magistère ecclésiastique, se condamne à la disparition, à moins que les individus qui la professent ne soient animés, comme il arrivera plus tard, d'un moralisme rigide qui leur tiendra lieu d'armature et permettra ainsi une certaine unité de croyances, sinon l'on peut bien dire que l'illuminisme est le synonyme des pires excès : les excès du cœur que ne contrôle plus l'esprit.

D'un autre côté, le naturalisme est un écueil aussi grave car il aboutit à vider d'une autre manière la religion de son contenu. La Rome des papes de la Renaissance glissait sur cette pente sur laquelle l'a arrêtée la contre-Réforme. L'Église devenait une organisation terrestre et sociale. Elle a inspiré de ce point de vue une très vive admiration à ceux qui ne croyaient pas en elle comme Auguste Comte qui dans sa *Politique positive* déclare que, l'ère des révolutions étant terminée, il convient d'organiser définitivement l'humanité, et que, pour cela, le mieux est de prendre modèle sur le catholicisme dont il fait un très grand éloge. Mais cet éloge est aussi dangereux pour l'Église que pouvait être par exemple la critique de Luther. Un système politique ne doit jamais être achevé à ce point qu'il tienne la place d'une religion. Nous avons souligné que la grande nouveauté du christianisme était précisément de séparer le domaine de l'Église du domaine de l'État, car l'autorité ne peut jamais y tenir lieu de la foi et de la charité. Le naturalisme conduit à un excès contraire à celui de l'illuminisme ; c'est l'excès de l'esprit qui n'est pas conseillé par le cœur.

Pour conclure, il n'est pas vrai de dire ou de laisser croire que la religion chrétienne tienne en suspicion le libre exercice de la raison. Il n'est pas vrai non plus que la sagesse exclue la sainteté, ou inversement. Seulement, il est très vrai, selon nous, de dire, que l'équilibre que le christianisme essaie de maintenir entre des facultés très différentes de l'homme, est instable et toujours menacé. L'ataraxie grecque nous apparaît aujourd'hui comme un état d'indifférence à la fois peu

accessible et peu souhaitable. Peu accessible, parce qu'il ne tient pas compte des faiblesses qui sont inhérentes à l'homme livré à ses seules forces. Peu souhaitable, parce qu'il exalte l'orgueil et peut conduire à une impassibilité inhumaine. Là-dessus, Pascal a tout dit : « S il s'élève, je l'abaisse... » Il est impossible d'oublier, pour l'avoir lu seulement une fois, l'*Entretien avec M. de Sacy* où Pascal renvoie dos à dos les Sceptiques et les Stoïciens, ceux qui ne voient que la misère et ceux qui ne voient que la grandeur de l'homme. La sagesse chrétienne consistera-t-elle donc dans un compromis? Non, au contraire, elle consistera à pousser jusqu'au bout l'homme dans le sens de sa misère et dans celui de sa grandeur, comme font les deux branches de la Croix.

Ce n'est pas une neutralité, c'est un écartèlement de toutes les puissances de l'être, écartèlement qui par un paradoxe inouï doit aboutir au bonheur et à la paix parce qu'il a pour centre d'unité et comme point de rassemblement non pas un principe abstrait, mais un médiateur, un Dieu-homme.

JEAN GRENIER.

LE BONHEUR DU SAGE

Devant le pavillon, la longue terrasse s'ornait de deux bassins ovales aux margelles de marbre rose. Dans celui de droite, un nénuphar poussait, couvrant de ses feuilles plates toute la surface de l'eau, ses fleurs blanches veinées de carmin s'évasaient comme des coupes de porcelaine, au crépuscule, elles se refermaient et se cachaient sous l'eau. Dans le bassin de gauche, vivait un poisson merveilleux, écaillé d'argent : le jour on ne le voyait guère, mais la nuit, il brillait aux rayons de la lune ; lorsque le croissant nouveau paraissait à l'Orient, le poisson était mince comme la lame d'un cimeterre, il se gonflait en même temps que la lune : quand elle était pleine, il remplissait tout le bassin et il luisait comme un grand miroir de métal poli, mais à mesure que l'astre allait sur son déclin, le poisson devenait pâle et triste, et au dernier quartier, il dormait sous les rocailles.

Le pavillon était de cèdre rouge et doré. Ses cinq toits de tuiles vernissées se relevaient sur les bords en une courbure qu'un savant architecte avait dessinée jadis, et les dragons du ciel aimaient y reposer leur corps, lorsqu'ils se sentaient las de voler à travers l'espace.



Dans ce pavillon habitait Pan-Kou, dont tout le monde admirait la sagesse. Était-il heureux? Nul ne saurait dire d'un homme : « Il fut heureux », tant que sa vie n'est pas achevée. Parfois, en effet, sa dernière heure lui réserve assez de maux pour emporter jusqu'au souvenir des jours agréables. Parmi les trois grands bonheurs de l'existence, qui sont le mandarinat, la longévité et la paternité, Pan-Kou possédait le premier, et portait la boule de cristal, insigne des mandarins du cinquième ordre. Pour la longévité, il pouvait l'espérer, car il avait dépassé la cinquantième année sans connaître aucun des inconvénients de l'âge : il lisait sans lunettes, sa

main ne tremblait pas en traçant les caractères sur le papier, ses jambes étaient solides et sa mémoire le guidait, toujours fidèle, dans les plus longs calculs. Quant à la paternité, si elle assure, croit-on, de grands avantages dans l'autre monde, elle apporte bien des ennuis dans celui-ci, et Pan-Kou croyait surtout à ce qu'il voyait. Jamais il ne s'était marié et ses concubines ne lui avaient point donné d'enfant. Ses jours glissaient paisibles, l'un après l'autre, comme les grains de sable rose d'un sablier coulent sur les grains déjà tombés. Dans le pavillon rouge, ou sur la terrasse qu'ornaient les deux bassins, ou encore dans le jardin planté de poivriers, de grenadiers, de citronniers, qui descendaient jusqu'aux saules du ruisseau où une cigogne guettait les poissons, Pan-Kou lisait ou écrivait. Ses fonctions consistaient à déterminer les dates des éclipses de la lune et du soleil. Il s'aidait pour ses calculs de manuscrits anciens, jadis rédigés par T'ang-So-Wang et par Li-Ma-Téou, les mêmes que les Occidentaux appellent le Père Adam Schall et le Père Ricci, de la Compagnie de Jésus. Chaque année, vers la fin du huitième mois, un messager du gouvernement venait lui remettre une bourse lourde de taëls et emportait la feuille de papier où étaient inscrits d'un pinceau élégant les jours et les heures des éclipses. Ainsi vivait Pan-Kou, entre ses deux concubines, dont l'une était habile chanteuse, l'autre experte musicienne, et toutes les deux parfaitement instruites des bons usages. Or, le grand Confucius n'a-t-il pas écrit : « Quand la musique s'établit, il n'y a plus de ressentiment, quand la politesse s'établit, il n'y a plus de discussion? »



A cette époque-là, pourtant, la Chine était troublée, plusieurs étés de sécheresse avaient amené la famine, des révoltes sans cesse renaissantes dans les provinces extrêmes de l'Empire entraînaient de coûteuses expéditions. Profitant de l'éloignement des troupes, des bandes de brigands infestaient le pays, couraient les chemins, enlevaient les convois, et les tributs des gouverneurs n'arrivaient plus à Pékin, soit qu'ils fussent pillés par les bandits, soit que la prudence des grands mandarins les incitât à ne pas faire circuler d'argent sur les routes. Aussi, le trésor impérial était-il vide. En vain l'Empereur et ses ministres firent-ils célébrer, le seizième jour du troisième mois, de grandes fêtes en l'honneur du dieu de la richesse, et l'on sacrifia une multitude de coqs dont le sang barbouilla les portes des palais et des temples. En vain, le Comité des Revenus Publics tint séance jour et nuit sans désemparer pendant trois semaines ; finalement, l'Empereur

convoqua son Haut Conseil, où siègent les membres du Secrétariat particulier, et les présidents des six Grands Comités. Assis entre ses deux historiographes, il daigna assister en personne au début de la séance. Le Premier ministre, dans son discours, rappela le dialogue de Tsé-Kong avec Confucius. Tsé-Kong avait demandé ce qu'il fallait pour gouverner, Confucius répondit : « Suffisamment de nourriture, suffisamment de troupes, et surtout la confiance du peuple. » Alors, Tsé-Kong reprit : « Et si l'on ne peut avoir ces trois choses à la fois, à laquelle vaudrait-il mieux renoncer? — A l'armée, répondit le sage. » Mais Tsé-Kong insistait : « Et si l'on devait abandonner deux choses? — Il faudrait alors, conclut Confucius, renoncer à l'armée et à la nourriture, car, sans la confiance du peuple, nul ne saurait se maintenir au pouvoir ».

Le Fils du Ciel approuva ce discours, et l'historiographe de droite nota ses paroles, puis il se leva, se retira derrière le rideau de soie jaune qui fermait la salle, et l'historiographe de gauche nota son départ.

Les conseillers, demeurés seuls, discutèrent les économies possibles, entendant bien que Confucius, lorsqu'il parlait de renoncer à l'armée et à la nourriture, avait simplement voulu marquer qu'il convenait de diminuer les dépenses de l'État.

Le débat dura longtemps, quelques mandarins, que leur fortune personnelle mettait à l'abri du besoin, proposèrent de réduire d'un tiers ou au moins d'un quart, tous les traitements. L'illustre Meng-Kiao, président du Ly-Pou, qui est le Comité des Rites, s'indigna, et cita lui aussi Confucius : « La loyauté, la confiance et l'augmentation des appointements, voilà ce qui encourage les fonctionnaires. » La vérité porte en elle tant de force qu'il n'eut pas besoin de développer davantage : l'Assemblée se rangea à son avis et l'on estima qu'à défaut d'augmentation, il fallait en tout cas maintenir les appointements des serviteurs de l'État et réaliser les économies en supprimant les emplois inutiles.

Le Premier ministre fit alors apporter le Livre des Places et le Conseil l'examina, titre par titre, et chapitre par chapitre. D'emblée, le président du Ping-Pou, Comité des Affaires militaires, affirma qu'on ne trouverait aucun emploi à supprimer dans l'armée : « Ou bien, déclara-t-il, tous les militaires sont utiles, ou bien aucun ! »

Tous les assistants furent d'accord avec lui, sans que l'on sût bien exactement dans quel sens chacun interprétait sa phrase. Finalement, le Conseil dressa un tableau des fonctionnaires civils dont les services ne paraissaient point indispensables, longtemps on batailla, effaçant trois noms, en rétablissant deux. Malgré la longue résistance du président

du Comité des Rites, parmi les employés définitivement radiés, figuraient le Calculateur des Éclipses, Pan-Kou, ainsi qu'un certain Yu-Tsi, mandarin du cinquième Ordre lui aussi, chargé de prédire les inondations du fleuve Jaune. Le Premier ministre présenta sans tarder la liste à la signature de l'Empereur et des courriers furent expédiés aussitôt dans toutes les provinces, afin d'aviser les intéressés de la décision qui les frappait.



Lorsque l'envoyé impérial se présenta devant le pavillon de cèdre rouge, il s'arrêta un instant sur la terrasse pour admirer les fleurs du nénuphar et la lumière qui jouait sur leurs calices comme sur un bol ancien de pâte clair de lune. Par la fenêtre ouverte, il entendit les accords pincés d'un luth, au même moment un coup de vent passa sur les arbres du jardin et fit sonner soyeusement les baguettes de verre et les lames de cuivre qui pendaient aux gouttières du toït, mais n'effrayaient plus les oiseaux. La brise souleva aussi les rideaux de soie, des pétales blancs entrèrent dans le pavillon, alors une voix jeune, mais savante, chanta ces vers :

Les fleurs du poirier sourient au visiteur qui arrive,
Avec les papillons elles tournoient et voltigent,
Parfois le vent les fait entrer dans la maison,
Et leurs pétales ont frôlé ma robe neuve.

Le messager était lettré, il reconnut la poésie de Wang-Lou-Tché, devina qu'on l'avait vu et dit très haut :

— Heureuse celle qui sait les vers des anciens poètes, mais mille fois plus heureux encore celui dont la vie de chaque jour est ainsi parfumée de miel !

Pan-Kou vint sur le seuil, il aperçut le courrier de l'Empereur et le fit entrer dans la pièce d'honneur où l'on voyait à droite de la fenêtre l'autel de laque rouge du Dieu Soleil, à gauche, une stèle blanche ornée d'un jade antique représentant la déesse Lune assise sur son crapaud à trois pattes. Une fois accomplis les longs rites de la politesse, Pan-Kou dit :

— Je n'attendais pas si tôt la joie de ta visite, cependant j'ai terminé la semaine passée tous mes calculs, et, si tu ne crains pas de t'encombrer de ce fatras, tu pourras les emporter à Pékin.

Alors le messager lui tendit le rescrit impérial. Le mandarin se prosterna pour le recevoir. Quand il eut fini de lire, il se prosterna de nouveau et le messager lui assura que le Premier ministre avait exprimé sa tristesse au moment d'inscrire son nom sur la funeste liste et que tous les membres du Haut

Conseil avaient hésité à l'y maintenir, car nul fonctionnaire n'avait montré plus de zèle que lui.

Pan-Kou répondit simplement :

— Je me sentirais bien indigne de la faveur que l'Empereur m'a témoignée pendant tant d'années, si je ne comprenais pas les raisons du gouvernement. Mais je te demanderai de dire à Pékin que, si l'on veut bien me le permettre, je continuerai à calculer chaque année les éclipses des deux yeux du ciel. En faisant sans rétribution ce travail pendant le peu de temps qui me reste à vivre, je ne m'acquitterai pas encore complètement des bienfaits impériaux.

Il reconduisit ensuite jusqu'à la porte du jardin le courrier, qui s'éloigna, rempli d'admiration pour sa sagesse.



Pendant ce temps, un autre courrier s'était rendu chez Yu-Tsi. Retardé en route, il n'arriva qu'à la nuit. Il vit de la lumière et entendit parler dans la maison, alors il frappa plusieurs fois à la porte, sans autre réponse que des aboiements furieux. Enfin, un homme montra à la fenêtre un visage irrité ; les chiens se turent :

— Qui heurte ainsi?

— Un messager de notre auguste Empereur.

— Ce n'est pas l'heure des messagers de l'Empereur, c'est l'heure des voleurs de grands chemins !

Le volet claqua, la lumière s'éteignit et le messager dut aller à l'auberge où de dégoûtants insectes le privèrent de sommeil. Le lendemain, de bonne heure, il se présenta chez Yu-Tsi. Une vieille femme aux yeux chassieux, le fit entrer dans une pièce en désordre. Sur une table, traînaient des coupes, quelques gouttes de vin restaient au fond. On voyait aux murs des tableaux représentant de terrifiants personnages : le Tonnerre, vêtu de bleu, un lourd maillet à la main, près de lui, la Mère des Éclairs tenant ses deux miroirs, le Maître de la Pluie, revêtu de son armure jaune et le Comte du Vent, avec sa barbe blanche, son manteau flottant et son éventail. Mais les toiles d'araignées qui feutraient ces images et la poussière épaissie sur les tablettes d'offrande montraient bien que le maître de la maison ne rendait aucun culte aux dieux et aux génies.

Outré du mauvais accueil qu'il avait reçu la veille, et vexé de sa nuit dans la puante auberge, l'envoyé de Pékin remit sans mot dire le décret à Yu-Tsi. Celui-ci y jeta rapidement les yeux, et, pris par la fureur aussi soudainement que l'herbe sèche par le feu, il s'écria :

— J'aurais dû penser que les conseillers de l'Empereur au lieu de renoncer à leurs vols et à leurs rapines, préféreraient chasser des fonctionnaires sans reproche. Eh bien, ils les porteront, les conséquences de leurs folies ! Mille calamités frapperont ce pays, cette nuit le comte du fleuve Jaune m'est apparu avec Kiao, maître des inondations, ils m'ont dit leur colère contre le gouvernement, ils châtieront son impiété, tant pis pour le peuple qui souffrira pour les fautes de ses chefs. Quant à moi, je serai vengé de l'offense que je subis et les dieux les plus redoutables, dont tu vois ici les images, n'abandonneront pas leur serviteur ! »

Yu-Tsi déchira le rescrit impérial en cent morceaux, qui s'éparpillèrent comme au vent de mars les fleurs trop tôt écloses, et le messager, détournant la tête pour ne pas voir ce geste abominable, sortit de la maison.



Sitôt rentrés à Pékin, les courriers rendirent compte de leur mission au Conseil suprême. Celui qui s'était rendu chez Pan-Kou parla le premier :

— J'ai vu, raconta-t-il, un sage des anciens temps. Il a pris connaissance avec vénération du décret. Sa face est demeurée impassible pendant qu'il le lisait, quand il a su que son emploi était supprimé, il a témoigné sa gratitude à l'Empereur pour tous ses bienfaits passés. Il a ajouté qu'il continuerait à calculer les éclipses sans être payé pour son travail, et voici les dates qu'il a déterminées pour l'année prochaine.

Le messager remit au Premier ministre la feuille que lui avait confiée Pan-Kou. De main en main, elle fit le tour du Haut Conseil, puis revint au Premier ministre. Celui-ci la considéra longtemps et prononça :

— Ces caractères sont à l'image de celui qui les a tracés, ils marquent autant d'élégance que de sagesse, autant de politesse que de savoir.

Le Conseil décida de nommer Pan-Kou mandarin de quatrième classe, à vrai dire sans traitement, mais on lui envoya le bouton bleu, insigne de sa nouvelle dignité, avec une lettre lui exprimant combien le gouvernement déplorait de ne pouvoir le payer. Cependant, ajoutait l'écrit, un sage tel que lui ne s'arrêterait sans doute point à ce détail, car une promotion touche à la fois celui qui en est l'objet et ses défunts ancêtres : pour le vivant, elle représente honneur et profit, mais Pan-Kou plaçait certainement l'honneur au-dessus de l'argent ;

quant à ses ancêtres, l'honneur seul pouvait compter à leurs yeux.

Le courrier que Yu-Tsi avait si grossièrement reçu s'avança à son tour et commença ainsi :

— L'ombre semble d'autant plus noire que le soleil est plus brillant, le vice apparaît plus affreux encore d'être à côté de la vertu. Hélas ! j'ai trouvé l'insolence à la place de la courtoisie, la colère au lieu de la sagesse, le blasphème au lieu de la piété...

Lorsqu'il eut achevé son récit, tous les grands mandarins exprimèrent leur indignation, et le Conseil décida de mander au gouverneur de la province l'ordre d'arrêter Yu-Tsi.

— Malgré la fatigue du voyage, proposa le messager, je porterai volontiers cet ordre à son destinataire.

Il monta aussitôt à cheval, et le lendemain soir, Yu-Tsi était dans une prison infecte, avec des fers aux pieds, et, au cou, une cangue lourde de cinquante livres.



Plusieurs mois passèrent, la disette continuait, les troubles s'aggravaient, et nul remède ne réussissait à rétablir les finances publiques. Pan-Kou, dans son pavillon, vivait toujours aussi paisible, croquant des graines de pastèque, fumant l'opium avec modération, et lisant des livres d'autrefois. Sa seule tristesse venait de l'excessive sécheresse qui nouait et faisait tomber avant maturité les fruits de son verger, mais le nénuphar demeurait splendide : comme taillées dans des topazes vivantes et des émeraudes animées, de petites tortues nageaient autour de ses tiges, et des grenouilles se posaient sur ses feuilles, tandis que dans l'autre bassin, le poisson d'argent, parfaitement rond et resplendissant, semblait une seconde lune.

Le soir, Hiang-Kiun, sa concubine favorite, lui chantait les vers des poètes qu'il aimait. Tantôt ces poésies célébraient la venue de l'avril :

Au printemps, en dormant, on n'a pas vu l'aurore,
On s'éveille, on entend gazouiller les oiseaux,
Hier, la pluie et le vent pleuraient toute la nuit,
Sait-on combien de fleurs sont tombées de leur tige?

Tantôt elles disaient la mélancolie de l'arrière-saison :

Le soir, les montagnes bleues semblent plus lointaines,
L'hiver, la maison peinte en blanc paraît plus pauvre,
Derrière la porte de paille un chien aboie,
Dans la nuit et le vent, quelqu'un rentre chez soi.

Et le mandarin écoutait l'harmonieuse jeune fille et répétait le dernier vers d'une voix faible mais juste, en regardant la vapeur du thé qui montait de sa tasse plus mince qu'une coquille d'œuf.

Au début du printemps, Pan-Kou fit ses calculs ordinaires, mais il sentit son cœur se rapetisser lorsqu'il s'aperçut qu'une éclipse de soleil tomberait le jour même de la naissance de l'Empereur. Plusieurs fois il recommença ses supputations, et, lorsqu'il n'eut plus aucun doute, il s'absorba dans une méditation si profonde que ses concubines, n'osant le questionner, placèrent un coussin sous ses pieds, un autre sous sa tête et sortirent de la pièce, au claquement menu de leurs talons de bois, pour éviter de le troubler.

Vers le milieu de la nuit, il les rappela ; elles accoururent, inquiètes et craignant qu'il ne fût malade, mais elles le virent debout devant l'autel du Soleil et tenant à la main un papier.

« Écoutez, » dit-il. Et il lut. C'était une missive à l'Empereur. Il croyait devoir l'avertir sans tarder de la rencontre de l'éclipse avec son auguste anniversaire, afin qu'il consultât des prêtres et des astrologues plus capables que lui, l'humble mathématicien Pan-Kou, de conseiller Sa Majesté.

Cette lettre, arrivée au palais, y jeta la consternation. Le Premier ministre et le Président du Collège des Rites furent aussitôt convoqués chez l'Empereur. Mais à peine étaient-ils en présence du Fils du Ciel, que le ministre des Eaux sollicitait audience. On l'introduisit : il annonça que le fleuve Jaune, soudainement débordé, avait rompu toutes ses digues et que, déjà, les victimes se comptaient par milliers. Le vice-roi qui mandait ces nouvelles ajoutait :

« Que dois-je faire du mandarin destitué Yu-Tsi qui, dans sa prison, a manifesté une abominable joie devant le malheur public? »

L'Empereur ne prononça pas une parole, mais le ministre des Eaux, ayant clairement compris le froncement de ses sourcils, se retira.



Les fers aux pieds, la cangue au cou, Yu-Tsi, dans son obscur cachot, chantait d'une voix discordante une sorte de litanie pour remercier le Comte du fleuve Jaune et pour demander à Kiao de ravager aussi les autres provinces. La porte s'ouvrit, le flot de la lumière extérieure lui fit baisser les yeux, mais ne le fit pas taire. Des gardes le mirent rudement debout et l'entraînèrent au dehors, ainsi, tiré par les uns, poussé par les autres, et chantant toujours, il arriva au tribunal.

A la place d'honneur, à droite du président, le ministre des Eaux était assis. Yu-Tsi ne le connaissait point, mais aux marques de profond respect que lui témoignaient tous les fonctionnaires du tribunal, il comprit qu'il avait affaire à un très important personnage, cependant il ne perdit rien de son orgueil, et lorsque le juge le questionna, il répondit insolemment qu'au lieu de se voir accuser, il aurait dû être le plaignant, car le ciel, en prenant son parti, marquait bien de quel côté se trouvait la justice.

Sauf le ministre des Eaux qui assistait à tout cela impassible, pour ne point influencer en leur conscience les magistrats, tous les assistants se récrièrent d'horreur devant de telles paroles. Pourtant, lorsque les juges se retirèrent pour délibérer, grand était leur trouble. Certes, la méchanceté de Yu-Tsi ne faisait aucun doute, mais n'avait-il pas été rendu méchant par le sentiment d'une injustice, ainsi que le soutenait son avocat? A cela, les juges les plus anciens rétorquaient que tous les témoignages dépeignaient l'ancien mandarin comme brutal, ivrogne et débauché. Et l'un d'eux observa :

— Il serait étrange que, Yu-Tsi n'ayant jamais prié les dieux, ceux-ci aient précisément exaucé sa première prière, lorsqu'il appelait le malheur sur son pays !

Alors le président de la cour conclut :

— L'accusé prétend que l'inondation a été envoyée par le ciel pour le venger, nous croyons, nous, qu'elle est le châtiment de son impiété, qu'il meure donc, et nous verrons bien qui disait vrai !



En tête du cortège marchaient des soldats armés de luisantes pertuisanes, puis des hommes qui portaient des bannières et des lanternes en forme de dragons, puis une longue file de prêtres, derrière eux, les juges, ensuite, dans un palanquin doré, le ministre des Eaux, des soldats encore, enfin, sur une charrette, enfermé dans une cage de bois, Yu-Tsi qui continuait à vociférer et à prédire des catastrophes nouvelles. Lorsqu'il criait trop fort, les gardes le piquaient avec leur lance à travers les barreaux de la cage, mais assez légèrement, de crainte de l'abîmer.

La chaussée, bordée de tombeaux antiques et de temples abandonnés, descendait vers le fleuve, mais il n'y avait plus de fleuve. Une mer jaunâtre, large peut-être de deux cents lis, couvrait toute la plaine. A perte de vue, l'œil ne distinguait rien que cette eau limoneuse qui se confondait à l'horizon avec le ciel opaque, couleur de soufre et de poix. Des épaves de toute sorte, des poutres, des lits, des tables, des tas de foin

flottaient çà et là, avec des corps gonflés d'hommes et d'animaux, et les corbeaux tournoyaient au-dessus, pris entre la faim et la peur, n'osant s'approcher des cadavres.

Au bord de l'eau, le cortège s'arrêta. Le ministre et les juges restèrent sur la terre ferme, le bourreau, ses aides, des gardes et le criminel montèrent sur une jonque légère, les rameurs donnèrent quelques coups d'avirons, mais l'embarcation, solidement maintenue par ses amarres, ne s'éloigna du bord que de quatre ou cinq brasses. Les valets du bourreau empoignèrent le condamné, l'agenouillèrent rudement à l'avant de la proue, puis l'exécuteur leva son sabre, d'un seul coup, il fit rouler au fleuve la tête de Yu-Tsi et le double jet de sang qui jaillit de son col teignit de rouge l'étrave de la jonque et se mêla au flot sale de l'inondation.

Les dignitaires demeurés sur la rive virent alors, planant au-dessus des eaux, une figure céleste où ils reconnurent sans hésitation le génie Kiao, dès le soir, le fleuve commença à baisser et le peuple fut profondément édifié par le châtiment de l'impie.



Le président du Ly-Pou, le sage Meng-Kiao, sortit de chez l'Empereur dans une grande perplexité. L'éclipse annoncée tombait dans sept mois, il fallait que le Collège des Rites trouvât, avant quelques semaines, les moyens d'écarter du souverain le péril qui le menaçait personnellement, car ce ne serait pas trop de cinq à six mois pour préparer toutes les cérémonies destinées à conjurer le mauvais sort. Meng-Kiao était un vieillard d'expérience et d'entendement, il occupait déjà ses fonctions sous le règne précédent, et sa seule ambition était de les conserver jusqu'à sa mort. Son premier mouvement fut de croire que Pan-Kou n'avait prédit une éclipse pour l'anniversaire du Fils du Ciel que dans l'intention de l'effrayer et pour tirer vengeance de la suppression de son emploi. Mais il écarta cette pensée et écrivit une lettre personnelle à l'astronome, il laissait entrevoir que la reconnaissance de l'Empereur pourrait lui valoir un jour le rétablissement de son traitement et il lui demandait des détails sur ses calculs et la signification qu'il attribuait au phénomène. La réponse de Pan-Kou ne tarda point, il remerciait le président des Rites d'avoir daigné se rappeler son obscure existence, il donnait sur la marche de ses calculs des explications auxquelles le haut fonctionnaire ne comprit rien, étant théologien et non mathématicien. Quant à la façon d'interpréter l'éclipse, Pan-Kou ne s'était même pas posé la question : qu'elle tombât l'un ou l'autre des trois cent soixante-cinq jours de

l'année, cela n'avait pour lui pas plus de signification que n'en ont pour les petits enfants qui tirent les numéros de la loterie, les chiffres tracés sur les papiers qu'ils extraient de la boule creuse. Il était aussi sûr de ses calculs que sa faible science le lui permettait, mais il appartenait à de plus grands mandarins d'en tirer les conclusions utiles.



Meng-Kiao était honoré d'une personnelle confiance par l'Impératrice douairière. C'était une femme d'une claire intelligence qui, du fond du palais dont jamais elle ne sortait, savait mieux que personne ce qui se passait dans toute la Chine. Le président du Ly-Pou se fit conduire chez elle. La vieille Impératrice l'interrogea, en paroles brèves, et l'on voyait à peine ses lèvres minces remuer. Il lui lut la lettre de Pan-Kou. Elle écoutait, attentive, puis :

— Cet homme mérite-t-il qu'on le croie?

— Je le pense.

— Donc, toi et cet autre. Deux fonctionnaires dignes de confiance, dans l'Empire ! C'est peu et c'est beaucoup.

Le mandarin s'inclina, mais la vieille femme continuait :

— De ces deux hommes, l'un calcule la marche d'astres inaccessibles, l'autre ordonne des cérémonies pour des dieux qui n'existent pas, et, pendant ce temps, les voleurs et les incapables administrent le pays...

Un long silence se figea entre eux. Meng-Kiao attendait, la vieille Impératrice réfléchissait. Se rappelait-elle la mort de son mari, tout noir dans son lit, un rose matin de juillet? Songeait-elle à toutes les luttes qu'elle avait dû soutenir pendant douze ans, jusqu'à la majorité de son fils? Aux intrigues de palais qu'elle avait écrasées? Au prince Wou, son cousin, qui voulait vendre les mines aux Européens, et dont on avait retrouvé le cadavre pendu, les poches de sa robe pleines d'or? Elle éleva devant son visage ses mains aux doigts tordus par les douleurs, qu'elle tenait toute la journée sur une boule d'eau chaude :

— Tu vois, dit-elle, ces misérables mains qui ne pourraient même plus casser un rameau de mûrier pour la fête des vers à soie : elles ont brisé vingt révoltes. Depuis que mon fils règne, tu le sais, j'ai renoncé au pouvoir, mais, tu le sais aussi, si un péril le menace, ces mains ne trembleront devant rien pour l'écarter...

La boule d'eau chaude qu'elle tenait sur ses genoux glissa et se brisa sur les dalles. L'Impératrice, sans se troubler, acheva sa phrase :

— Et je ferai tout voler en éclats comme je viens de faire de ce cristal.

Le président du Ly-Pou admira une fois de plus l'indomptable vieille femme, fit un pas vers elle, baisa le bas de sa robe et dit :

— Je sens que tu as déjà arrêté ton dessein, si tu me le confies, et si je suis capable de le comprendre, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le réaliser, mais...

D'un geste bref, elle arrêta les affirmations de son dévouement :

— Je ne crois pas, et toi non plus, qu'une éclipse ait une signification quelconque. Que la lune et le soleil passent l'un devant l'autre, cela est tout aussi naturel que les mille croisements de lignes que la nature dessine sur la carapace de la tortue. Mais les sots tirent des présages de l'écaille des tortues. Il est donc naturel qu'ils en fassent autant des éclipses. Et si les méchants prédisent malheur à mon fils, le malheur peut arriver par le fait même qu'il aura été prédit. Nous devons donc persuader le peuple, ou bien que le phénomène n'annonce rien de fâcheux, ou bien que les mauvais présages ont été conjurés. Là, ton savoir peut m'aider. Que disent nos Annales?

— Divers remèdes furent jadis employés. Quand un bolide traversa le ciel, du temps de la dynastie Liang, le jour de la fête de l'Empereur, celui-ci changea de nom. Lorsque, sous les Ming, l'arbre de la dynastie, qui poussait contre le mur du Nord dans le jardin privé, se mit à dépérir et n'eut plus qu'une branche verte, un oracle proclama qu'il fallait le transplanter, et ce fut naturellement un nouvel arbre, jeune et vigoureux, qu'on mit en terre. Enfin, sous le règne du premier des Tsing...

— Cela suffit, trancha la mère de l'Empereur avec un sourire qui amincit encore ses lèvres décolorées, je sais que le Collège des Rites trouvera ce qui convient pour rassurer la foule, mais son président doit imaginer autre chose pour moi, car ce ne sont pas des grimaces et des exorcismes, des processions et des pétards qui porteront remède à tous les maux de l'Empire. Mon fils est mal conseillé, mal servi.

— Les sages d'autrefois, murmura le vieillard, disaient : « Il ne faut pas soupçonner ceux qu'on emploie, mais il ne faut pas employer ceux qu'on soupçonne. »

— Ils disaient aussi, répondit l'Impératrice : « A la Cour comme sur la mer, c'est le vent qui décide de tout. » Et encore : « Cet arbre qui est à terre, avait plus de branches que de racines. » Me comprends-tu?

— Je comprends qu'un homme doit tomber, un autre va

donc s'élever. Les ministres ne sont pas autre chose que les deux seaux d'un puits. L'opinion accablera celui qui s'en va, elle attendra des miracles de celui qui vient, et bientôt l'homme qui monte aujourd'hui redescendra vide...

— Personne encore n'est choisi, mais celui que je désignerai sera Premier ministre. Toi, si tu veux.

Meng-Kiao ébaucha un geste d'effroi.

— Oui, je sais. Tu aimes observer et conseiller, mais non exercer le pouvoir. Mieux vaut, juges-tu, être celui qui goûte les plats sur une table que celui qui, à la chaleur des fourneaux, les fait cuire. Eh bien ! qui voudrais-tu voir devant le feu?

— Je ne connais, ni parmi les ministres actuels, ni parmi les vice-rois, personne qui me semble capable de gouverner en changeant ce qui doit changer, en conservant ce qui mérite de l'être...

— Il faudrait un homme nouveau, ricana la vieille impératrice, et la malice fit grimacer son visage de mille plis. Un homme nouveau, mais qui posséderait le savoir, l'expérience des affaires et l'autorité ! C'est aussi facile à découvrir qu'un trésor sur une place publique, et ce ministre que tout le monde ignore aujourd'hui, dès qu'il sera au pouvoir, aura autant d'ennemis que s'il administrait depuis trente ans...

Le président du Ly-Pou écarta ses bras courts, les paumes largement ouvertes, pour marquer que trouver un tel homme excédait ses facultés.

— Mon fils, reprit l'Impératrice, m'a parlé à deux reprises de la conduite du mandarin Pan-Kou. Crois-tu qu'elle soit calcul ou dévouement sincère?

— Si c'est calcul, il prouve une grande habileté, si c'est dévouement, une bien rare vertu.

— On peut encore se demander si Pan-Kou, élevé au rang de Premier ministre, ne décevrait pas notre attente. La plus belle maison dans un village serait une masure à Pékin.

— Lorsque, malgré moi, son emploi fut supprimé, Pan-Kou n'était que mandarin de cinquième classe, il a reçu maintenant le bouton de lapis, mais on n'a jamais vu un mandarin du quatrième ordre devenir ministre. Toutefois un tel geste frapperait peut-être heureusement les esprits.

Le vieillard était enchanté de la disgrâce imminente du Premier ministre, qui avait plus d'une fois négligé ses avis, et satisfait de le voir remplacer par un homme qui croirait lui devoir son élévation, mais un peu inquiet d'une chose aussi hardie que l'appel d'un inconnu au premier poste de l'Empire. Si la chose tournait mal, il ne voulait pas qu'on pût lui reprocher d'en avoir été l'instigateur, aussi, plus il

voyait la mère de l'Empereur décidée, plus il multipliait les respectueuses objections. La conversation dura longtemps ainsi, car Meng-Kiao goûtait en vrai lettré le contraste entre ses phrases subtilement balancées en longs détours fleuris, et les paroles de l'Impératrice, frappées comme des médailles anciennes à l'empreinte de sa rude volonté. Lorsqu'il prit enfin congé, le jour baissait déjà. En sortant du palais dont le soleil très bas teignait de pourpre les murailles, il vit dans le ciel un grand nuage de cuivre qui figurait assez bien la tête et le dos crêté d'un dragon, et il jugea que c'était un favorable présage.

★

Il avait plu toute la nuit, et, au matin, l'eau chantait encore dans les gouttières. Mais lorsque Pan-Kou sortit, un rayon de soleil brilla. Il fit quelques pas sur la terrasse dont le gravier humide crissait sous ses semelles : dans le bassin de droite, le nénuphar n'ouvrait qu'à demi ses corolles, dans le bassin de gauche, le poisson d'argent ne se montrait pas. Un vol triangulaire d'oiseaux passa dans le ciel, au loin, sur la route, Pan-Kou aperçut un long cortège, qui, s'avançant lentement, montra des chevaux et des cavaliers escortant trois palanquins.

— Quelque gouverneur, songea-t-il, qui s'en retourne de Pékin vers sa province.

Cependant le cortège, au lieu de continuer sa marche sur la voie impériale, s'arrêta à l'entrée du petit chemin qui montait au pavillon de cèdre rouge. Trois cavaliers se détachèrent de l'escorte. En quelques instants de galop, ils furent devant le portail, là, ils mirent pied à terre, et l'un d'eux s'écria d'une voix solennelle :

— Est-ce ici la noble demeure du puissant Seigneur Pan-Kou?

L'astronome, s'avançant, reconnut le messager dont chaque année il recevait la visite.

— Que me demandes-tu là? Tu ne connais plus ma modeste maison ! Te plaît-il de t'y reposer un instant? Je me réjouirai de t'y accueillir.

Il ouvrit lui-même la barrière, mais, à sa grande stupeur, le messager lui fit trois profondes révérences et baisa le pan de sa robe en disant :

— Tu es trop bienveillant de te rappeler l'insignifiant visage de ton serviteur ! Ce n'est pas moi qui viens te rendre visite, mais le noble Meng-Kiao, président du Ly-Pou, je le précède pour t'annoncer son arrivée et savoir si tes travaux et tes occupations te permettent de le recevoir.

A ce moment le soleil se voila, un coup de vent crispa la surface des deux bassins ; en grande hâte, Pan-Kou rentra chez lui pour revêtir une robe de cérémonie pendant que ses concubines disposaient des fleurs fraîches dans les vases et que les servantes s'affairaient du haut en bas de la maison frottant ce qui devait être frotté, et faisant briller ce qui devait briller. Une heure plus tard, le cortège s'arrêtait au portail du jardin. Du premier palanquin descendirent plusieurs personnes, du second, un mandarin très âgé, du troisième, qui était plus grand et plus orné, nul ne sortit. Pan-Kou s'empressait pour témoigner son respect au vieillard, mais Meng-Kiao, d'un mot, mit toute chose à sa place.

— Voyez, jeunes gens, dit-il à ceux qui l'entouraient, et dont plusieurs portaient de longues barbes blanches, je viens rendre mes devoirs à mon aîné en sagesse, et le noble Pan-Kou a daigné faire quelques pas vers moi. Reconnaissez la vraie grandeur à cette simplicité.

Tandis qu'il traversait le jardin et la terrasse, Meng-Kiao, à propos d'un arbre ou d'une fleur, trouva encore dix occasions pour témoigner à son hôte une déférence dont celui-ci s'étonnait. Lorsqu'ils furent assis dans le pavillon, avec une lenteur faite de mille circonlocutions savantes, et jouissant de la surprise de Pan-Kou au fur et à mesure qu'il avançait dans ses explications, le président du Comité des Rites lui fit savoir que ses vertus allaient recevoir leur récompense et que le Fils du Ciel le mandait à Pékin pour le nommer Premier ministre.

Avec délicatesse, Pan-Kou feignit longtemps de ne pas comprendre la volonté impériale ; il finit cependant, quand il le jugea convenable, par répondre au vieillard :

— Je me prosterne devant les ordres de l'Empereur et je souhaite que sa décision soit heureuse pour pouvoir marquer ma reconnaissance à ceux qui l'ont sans doute conseillé. Quand devrai-je me mettre en route?

— Un palanquin trop modeste est là pour toi, nous partirons à l'heure que tu jugeras la plus commode, mais sans doute, voudras-tu bien te rappeler qu'on t'attend au palais dans l'impatience.

Pan-Kou fit ses adieux à ses concubines. Tsaï-Ying la musicienne et Hiang-Kiun la chanteuse cachaient leur tristesse comme la politesse le prescrit, mais leur sourire plissait douloureusement leur visage et, d'une voix un peu tremblée, la préférée, Hiang-Kiun, murmura ces vers :

Je m'habille bien vite et je vais à la porte
Pour vous dire encore un adieu,

Mais je vois seulement dans le ciel gris et bleu
Les nuages que le vent emporte.

Le cortège se mit en marche, descendit la côte du pavillon et s'éloigna sur la route impériale jusqu'à n'être plus qu'une poussière jaune à l'horizon. Et les jeunes filles, debout derrière une fenêtre, le suivaient des yeux, sans s'apercevoir que de grosses larmes coulaient le long de leurs joues et s'écrasaient en sombres étoiles sur la soie des robes bleues.



Les Annales de la Chine relatent en détail les réformes que fit Pan-Kou pendant son gouvernement. Elles exaltent sa sagesse, sa prudence. Inaccessible à la haine, indifférent à la faveur, il sut manœuvrer les deux poignées du gouvernement qui sont châtiments et récompenses, l'une avec fermeté et l'autre avec mesure. Il n'exerça aucune cruauté inutile contre ses adversaires, il aimait rappeler la sentence de Confucius : « Même en tuant des hommes, il faut garder la politesse. » Et, par ses ordres, seuls furent condamnés à la mort des voleurs et des assassins. Bien vite, la confiance revint dans toutes les provinces. Les expéditions militaires qui faisaient autant de dégâts que les brigands furent supprimées, les mandarins malhonnêtes rendirent gorge, les pauvres reçurent des distributions de vivres, et, pour la première fois depuis bien longtemps, le riz qu'on leur envoyait ne fut pas détourné en route. Les digues du fleuve Jaune furent relevées; aux premières pluies de l'automne, une sorcière de Weï-Ho avait persuadé les magistrats de la ville que, pour apaiser le fleuve, il fallait lui donner trois jeunes filles en mariage, et trois malheureuses avaient été noyées en cérémonie. Pan-Kou fit jeter à l'eau la sorcière et les magistrats avec une pierre au cou. Bientôt les contributions des provinces affluèrent de nouveau au Trésor, et tout le monde bénissait le nom du Premier ministre, sauf ceux dont il gênait les trafics ou réprimait les abus.

Souvent, l'Impératrice douairière et Meng-Kiao parlaient de Pan-Kou, ils s'étonnaient et se réjouissaient de sa prompte réussite. L'Impératrice avait reçu plusieurs fois le Premier ministre et s'était entretenue avec lui.

— Comment, demanda-t-elle à Meng-Kiao, expliques-tu que cet homme, si nouveau aux affaires publiques, les ait aussi rapidement rétablies? Rien, ni dans sa taille, ni dans son aspect, n'est extraordinaire, et rien, dans ses paroles, ne surprend.

— C'est, je crois, répondait le président du Ly-Pou, parce qu'il est calme et tenace. Ce qu'on tient bien serré dans la main ne vous échappe pas, et la décision prise sans passion est une décision raisonnable.

— Sans doute, reprit l'Impératrice, mais je pense aussi que s'il gouverne bien, c'est qu'il n'a pas le goût du pouvoir. Ceux qui aiment le pouvoir ne sont jamais que ses esclaves, ils sont pareils aux domestiques qui font main basse sur les provisions, et quand par hasard les ambitieux sont sobres, il y a autour d'eux la séquelle des chiens maigres qui les ont aidés à conquérir la puissance ! Pan-Kou n'aime pas gouverner, voilà pourquoi il gouverne sagement... Pan-Kou...

Elle s'interrompit, fit signe à une suivante de remplacer la boule d'eau qui se refroidissait entre ses mains par une nouvelle, plus chaude. Un instant, ses doigts s'attardèrent à caresser le cristal, puis elle acheva sa phrase :

— Pan-Kou n'aime pas les hommes, et c'est pourquoi il fait leur bonheur.



L'anniversaire du Fils du Ciel approchait, et tout le palais attendait dans l'angoisse l'éclipse prédite pour cette date. L'Empereur avait rendu un édit pour annoncer qu'il passerait la journée dans ses appartements, en prières devant un autel où brûleraient des parfums, et il invitait ses sujets à adresser, en même temps que lui, leurs supplications vers le ciel. Enfin le jour si redouté arriva ; un peu avant midi, le disque solaire commença à s'échancrer, rapidement, l'obscurité se fit, tandis qu'un vent glacé se levait de terre. Sur une terrasse du palais, près d'un laurier millénaire, Pan-Kou et Meng-Kiao regardaient alternativement le ciel où apparaissaient déjà de pâles étoiles, et la ville d'où montaient le fracas des pétards, des gongs et des cloches de bronze. Bientôt, le soleil entièrement obscurci, avec une vague lumière qui l'entourait, fut pareil à un œil crevé. Pour faire lâcher prise au dragon qui dévorait l'astre, le bruit avait redoublé, mais personne, sauf Pan-Kou, n'osait plus lever les yeux. Meng-Kiao, d'une voix tremblante, l'interrogeait :

— Es-tu bien sûr que le soleil reparaîtra?

— Regarde à tes pieds, répondit le ministre, et il lui montra l'ombre du laurier qui, déjà, redevenait visible et que criblaient de minuscules croissants d'or. « Regarde au-dessus de ta tête, » et il lui fit voir le bord lumineux du soleil qui brillait de nouveau.

— Il faut maintenant que tu saches, dit alors Meng-Kiao, que le chef des eunuques n'a cessé toute la semaine dernière

de répéter à l'Empereur que tu appelais sur la dynastie le courroux du Ciel, et il le lui a fait souffler à l'oreille chaque nuit par chacune des concubines qui sont entrées dans sa couche.

Pan-Kou eut un sourire :

— Je te remercie, cela ne m'étonne guère, puisque j'ai réduit de moitié le nombre des eunuques du palais ! Le Fils du Ciel ne s'attarde pas, je pense, à écouter le caquet de ces vieux coqs enroués à l'odeur repoussante, mais j'y veillerai. Et il ajouta : « Heureux le temps où je vivais dans mon pavillon, le chef des eunuques ne savait même pas qui j'étais, je m'occupais des immortelles étoiles et non des larves humaines qui grouillent autour de nous, et, dans tout ce palais, seul, le plus sage, seul, Meng-Kiao connaissait mon existence. »

Ils devisaient ainsi tout en allant porter à l'Empereur leurs félicitations. Celui-ci les reçut dans une salle où les rayons du soleil revenu traversaient en une nappe oblique la lourde fumée bleue des parfums refroidis, et sa première parole fut pour annoncer à Pan-Kou que le chef des eunuques serait décapité au coucher du soleil. Le ministre sollicita la grâce du calomniateur en vain, et le lendemain tous les eunuques et la plupart des fonctionnaires du palais crurent que c'était lui qui avait exigé son châtiment.



★

Ceux qui vantent les délices du pouvoir, ceux-là parlent de ce qu'ils ignorent : ils ne savent pas combien il est pénible de se sentir exposé aux regards de tant d'hommes qu'on ne voit pas, d'être un nom sur tant de bouches anonymes, combien il est fatigant de porter sur ses épaules les soucis des autres sans avoir jamais le temps de penser à un souvenir, à une image, à un rêve : se réveiller le matin avec une antichambre pleine de solliciteurs, marcher au milieu des apparences, sans jamais savoir si les paroles d'un visiteur sont sincères, si le sourire d'une femme cherche votre cœur ou s'il flatte votre puissance d'un jour, se demander où est le mensonge et où est la vérité, lire la crainte sous le respect, l'envie sous la politesse, enfin vivre environné de la foule des courtisans et aussi isolé que si la charge dont on est investi dressait autour de vous les barreaux d'une cage d'or.

Ainsi méditait le Premier ministre lorsque, le soir, il restait seul dans sa chambre. L'un après l'autre, ses familiers se retiraient ; son médecin partait le dernier. Depuis quelque temps, il prolongeait sa visite quotidienne :

« S'il me témoigne tant de sollicitude, se disait Pan-Kou,

c'est qu'il craint de me voir tomber malade, et par conséquent, de n'être plus payé jusqu'à ma guérison. » Toujours sa pensée revenait vers le pavillon rouge avec sa terrasse et son jardin plein du parfum des fleurs et du silence des oiseaux. Il songeait à Tsaï-Ying, à son luth qui devait résonner dans les salles vides, mais il songeait surtout à Hiang-Kiun dont les chants rythmaient jadis sa paisible existence. Hiang-Kiun qu'il n'avait point revue depuis six mois et qui, dans ses lettres, lui racontait sa vie : la pluie, le soleil, le cours des saisons, les branches cassées par le vent, les fruits tombés de l'arbre, le départ des hirondelles, le passage des vanneaux. Sa dernière lettre était mélancolique, elle parlait de la couverture du lit, la couverture brodée de sarcelles qui sont le symbole de l'inséparable amour, et Pan-Kou sentait son âme aussi triste que la pluie d'automne, aussi désolée que le vent d'ouest. Les femmes qu'il voyait à Pékin étaient belles, et chantaient harmonieusement, mais aucune ne pouvait remplacer Hiang-Kiun à ses yeux. La faire venir, il y avait plus d'une fois songé, mais il ne pourrait pas, dans le palais, vivre tout le long du jour avec elle comme dans le pavillon rouge, et il regrettait aussi sa maison, le jardin avec ses saules, et les bassins de marbre rose, et le nénuphar, et le poisson d'argent : ce soir il devait être plus brillant que les étoiles, à partir de la nuit prochaine, il allait, comme la lune vieillissante, voir ternir son éclat. Et un jour le nénuphar se flétrirait, et un jour le poisson mourrait, et un jour Hiang-Kiun serait toute ridée, et lui-même serait un pauvre mort sous la terre, ou un vieillard avec un cœur vide comme une maison aux portes arrachées par où l'hiver souffle sa neige...

Et ainsi vint un jour où Pan-Kou demanda à l'Empereur de lui permettre de quitter le pouvoir. Le Fils du Ciel s'attrista à la pensée de voir s'éloigner celui qui avait rétabli la prospérité de l'Empire, il hésita longtemps, mais il finit par agréer sa demande, alors les louanges de Pan-Kou retentirent plus que jamais dans tout le palais, et, dans ce concert d'éloges, les voix de ses ennemis furent les plus éclatantes.



Pan-Kou arriva un soir au pavillon de cèdre rouge, il revit les toits que le soleil couchant laquait de rose ; lorsqu'il passa près des bassins, il lui sembla que les fleurs du nénuphar s'inclinaient pour l'accueillir et, ce qui est sûr, c'est que le poisson d'argent se montra un instant à la surface de l'eau calme. Debout derrière la porte, Hiang-Kiun l'attendait ; quand il entra, elle tendit les bras vers lui, mais elle

défaillit et, poussant un sourd gémissement, elle ploya et tomba sur les dalles, Pan-Kou la releva, la porta sur le divan, et resta longtemps penché sur la jeune fille dont il sentait le cœur — mais s'était-il vraiment arrêté? — battre de nouveau doucement au creux de sa main.

Tout le long de l'automne, puis de l'hiver, les jours déroulèrent comme autrefois la lente ronde de leurs heures, et Pan-Kou se rappelait sans regret les travaux du gouvernement. Parfois, un messager lui apportait une lettre de Meng-Kiao, il gardait un moment l'homme et lui parlait avec bonté, mais sans jamais le questionner sur la politique. Un jour d'avril, le vieillard écrivit à son ami que l'on s'étonnait qu'il ne fût jamais revenu dans la capitale, que l'on prononçait souvent son nom dans les couloirs et les antichambres du palais, et que parfois même, dans les conseils, certains mandarins usaient de son éloge pour critiquer d'une façon détournée ses successeurs. Pan-Kou était assis près de la fenêtre, devant lui, dans un vase de cristal, trempait une branche du premier cerisier qui avait fleuri dans le jardin, il relut la lettre et la reposa ensuite sur ses genoux. Il réfléchit un instant et dit à Hiang-Kiun :

— Crois-tu, quand on voit des fleurs aussi ravissantes, que l'on puisse encore songer à Pékin et au palais de l'Empereur? Il ne me manque rien que la coupe de vin du poète Yao-Fou...

La jeune fille, souriante, chanta :

Devant les fleurs je bois du vin et je m'enivre,
Et je chante, une branche fleurie à la main,
Fleurs charmantes, ne raillez pas ma tête blanche :
Ma tête blanche a déjà vu mille autres fleurs.

Cependant, au lieu de répéter le dernier vers, comme il aimait à le faire, Pan-Kou murmura :

— Ces fleurs seront fanées demain soir, mais l'homme qui les regarde et qui a déjà vu tant de fleurs et tant de printemps, sait-il seulement s'il verra l'aube de demain?

Tsaï-Ying posa le luth sur une étagère et en tira un dernier accord, sous ses doigts la corde la plus aiguë se cassa avec une plainte.



★

On mesure la hauteur d'un arbre à son ombre et la grandeur d'un homme au nombre de ses ennemis.

Il n'y avait rien de plus que ces mots-là sur la lettre que reçut Pan-Kou un jour du mois de juin, à l'heure où l'on peut lire qu'il est midi aux yeux du chat dont la prunelle

devient mince comme un fil noir. Il alla sur la terrasse : dans le bassin, pauvre chose morte, le poisson qui fut d'argent flottait, le ventre en l'air. Pan-Kou rentra alors dans le pavillon, fit brûler des parfums devant les autels du Soleil et de la Lune ainsi que devant les images de ses ancêtres, et attendit le malheur.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Sur la voie impériale, un cortège de cavaliers et de palanquins parut, approcha, s'arrêta à l'embranchement du chemin qui montait au pavillon, trois cavaliers s'en détachèrent et le même cérémonial que la première fois se déroula, sauf que le personnage dont ils annonçaient la venue n'était plus Meng-Kiao, et que Pan-Kou ne s'avança point à sa rencontre.

Sept mandarins entrèrent, trois civils et quatre militaires, le plus âgé était bien connu de Pan-Kou, puisqu'il présidait à Pékin le Comité du Hing-Pou, qui est celui des châtiments. Après les salutations, ce haut dignitaire prit dans un étui de cuir que lui présenta un jeune homme un papier, le déroula lentement et se mit à lire un rescrit impérial. Pan-Kou, debout devant le petit autel de ses ancêtres, écoutait, aussi attentif que s'il n'eût pas connu d'avance la suite, aussi impassible que s'il se fût agi d'un autre. Il s'entendit rappeler les grands services rendus par lui à l'Empire, mais aussi la douleur que sa retraite avait causée au Fils du Ciel et le mauvais exemple qu'il avait donné aux serviteurs de l'État, car l'indifférence témoignée par un aussi grand esprit que le sien envers la chose publique décourageait ses successeurs et ruinait leur autorité. Une telle situation ne pouvait se prolonger sans dommage grave pour le pays, et Pan-Kou comprenait certainement mieux que personne quelle était la meilleure façon d'y mettre fin, aussi, l'Empereur avait-il pensé faciliter sa décision en lui envoyant les trois cadeaux précieux qui lui permettraient de rejoindre, le corps intact, ses vertueux ancêtres...

Un autre secrétaire s'approcha, et remit un coffret d'ébène incrusté d'argent au président du Hing-Pou, celui-ci l'ouvrit, les deux mandarins civils qui l'accompagnaient étalèrent sur la table un carré de satin et disposèrent dessus une corde tressée de soie jaune, un sachet d'opium et une feuille d'or.

Alors, Pan-Kou s'exprima ainsi :

— J'ai écouté avec respect le décret impérial et je prie le président du Hing-Pou d'être auprès du Fils du Ciel l'interprète de ma reconnaissance pour une faveur aussi inouïe, puisque, non seulement il m'a envoyé le moyen de satisfaire à ses désirs, mais qu'il me laisse même choisir parmi ces trois cadeaux.

Les mandarins le saluèrent et le président du Hing-Pou l'assura que ses paroles seraient littéralement rapportées à l'Empereur.

Pan-Kou, après une révérence, reprit alors :

— Ce sachet aurait l'inconvénient de vous retenir ici plus longtemps que je ne voudrais, or, votre temps est trop précieux pour que j'en abuse.

Et il posa le sachet sur la table.

— Cette feuille d'or est un riche présent, mais mon ignorance m'expose à ne pas m'en servir conformément aux prescriptions, et j'ai vu dans les livres que, parfois, de plus savants que moi n'avaient pas su en faire bon usage.

Et il replaça la feuille d'or à côté du sachet.

— Je choisirai donc, si vous n'y voyez point d'objection, cette corde, dont la noble couleur atteste à tous la faveur impériale.

Les assistants se prosternèrent, les mandarins militaires déroulèrent la corde tressée, un officier, s'aidant d'une légère échelle de bambou, l'attacha à une des poutres du plafond, puis, les mandarins militaires aidèrent Pan-Kou à monter sur une table : à ce moment-là, il vit sur la terrasse, près du bassin, Hiang-Kiun qui tendait une fleur de nénuphar à un capitaine mandchou de l'escorte, une amertume affreuse monta de son cœur à sa bouche et il détourna la tête, et alors, par-dessus un paravent, il aperçut dans la pièce voisine Tsaï-Ying la musicienne, qui, pour la première fois, le regardait sans baisser les yeux. Elle aussi se tenait debout sur une table, elle aussi avait engagé sa tête dans un nœud coulant, seulement la corde était blanche, car Tsaï-Ying était une humble concubine que la faveur de l'Empereur ignorait. Pan-Kou sourit et posa longuement son regard sur elle, puis il abaissa ses paupières et attendit ; un tout petit cri d'oiseau qui meurt parvint à son oreille, alors il rouvrit les yeux, tourna la tête vers les envoyés de Pékin et leur fit signe qu'il était prêt. Les mandarins militaires saisirent les pieds de la table, et, tous ensemble, la tirèrent vivement en arrière.

Les jambes de Pan-Kou furent agitées de deux ou trois secousses convulsives, et s'immobilisèrent. Une dernière fois, les mandarins se prosternèrent sur les dalles, puis, marchant à reculons, ils sortirent et s'éloignèrent lentement du pavillon, le cœur édifié par la mort du sage.

JEAN MISTLER.

JULIETTA

(Suite) (1)

Julietta ne découvrit qu'une grande quantité de caisses vides, un buffet, une cuvette et un broc, des ballots d'étoffe, un lit de fer dont le matelas manquait et une pile d'anciennes revues : *Le Gaulois du Dimanche*. A part cela ce grenier ne contenait que des objets qui n'en sont plus, porcelaines ébréchées et débris de toutes sortes que le temps dédaigne et que la négligence abandonne. Souhaitant apaiser la soif qui la tenait éveillée, elle eut à la fois l'idée de recueillir de la pluie dans une tasse et celle d'élever, sous l'une des lucarnes, un escalier de trois marches construit avec des caisses. Mais, lorsque ayant exécuté son projet, elle poussa la tige de fonte qui commande le cadre de ce genre de fenêtres, le vent lui jeta un paquet d'eau au visage et elle referma bien vite. Pensive alors elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit doucement, déposa le bougeoir sur le palier et, retenant son souffle, descendit. La bougie l'éclaira jusqu'au tournant de l'escalier puis ce fut, d'abord, la demi-obscurité, et l'obscurité complète quand elle atteignit le premier étage. Elle hésita, tâtonna, cherchant la rampe et, sitôt qu'elle l'eût trouvée, s'y agrippa comme au plus sûr des guides. Se sachant en bonne voie, elle avançait sans prendre garde, lorsque son pied soudain buta contre un objet dont elle avait oublié la présence et qui se renversa. C'était un grand et léger cache-pot de tôle placé dans le prolongement immédiat de la marche aboutissant au palier. Cet objet qui d'ordinaire contenait une plante, se mit à rouler avec fracas, et à rebondir de marche en marche jusqu'au bas de cet escalier glissant et sans tapis l'été. Julietta toujours agrippée à la rampe, descendit aussi vite que l'obscurité le lui permettait et arrivait à peine au rez-de-chaussée qu'une porte déjà s'ouvrait au premier étage et qu'une

(1) Voir *La Table Ronde*, n° 25.

voix féminine appelait : « André ! André ! » Elle entendit encore les pas de Landrecourt se pressant, dans la pénombre du corridor, vers Rosie qui l'attendait debout sur le seuil de sa chambre éclairée. « Ma chérie, ma chérie, qu'avez-vous? » disait-il, puis la porte se referma et ce fut le silence. Pendant qu'elle errait dans le vestibule et entrait à l'office, Landrecourt soutenait Rosie tremblante, l'étendait sur son lit et la suppliait de s'expliquer. « Un fracas épouvantable, un grondement, un roulement, un vacarme à réveiller les morts, balbutia-t-elle, vous n'avez pas entendu? »

— Non, je dormais. Êtes-vous sûre que vous ne rêviez pas?

— Rêver? Je ne suis pas folle et puis je ne dors jamais que d'un œil la première nuit dans une maison nouvelle.

Elle parlait encore qu'un grondement de tonnerre ébranlait la maison. « C'était le tonnerre, s'écria Landrecourt, ce n'était que cela. » Rosie hésitait à croire à sa méprise et plus il répétait, avec la meilleure foi du monde : « C'était le tonnerre, le tonnerre, j'en suis sûr et certain, » plus Rosie se sentait confuse et presque ridicule. « J'ai peur des orages, dit-elle. Connaissez-vous des gens qui ont été foudroyés? » Il lui répondit qu'il y avait un paratonnerre sur le toit, qu'elle n'avait rien à craindre, que du reste, il aimait les femmes peureuses et qu'il ne la quitterait pas avant que l'orage ne se soit calmé. Alors elle parla des effets mystérieux de la foudre qui rend les gens bègues et troue des piles d'assiettes sans les casser. Ils fumèrent une cigarette ; il y eut encore plusieurs coups de tonnerre, puis l'orage s'éloigna et Landrecourt était sur le point de laisser Rosie tout à fait rassurée, lorsque Julietta qui, après avoir bu plusieurs verres d'eau à l'office, avait attendu longtemps avant d'oser bouger, jugea que chacun devait être rentré chez soi et qu'elle pouvait, sans danger, remonter au grenier.

— Allez dormir, disait au même instant Rosie à Landrecourt. J'ai honte vraiment ; je ne sais pas ce que j'ai cru.

Il était debout : « Voulez-vous que j'aille explorer toute la maison? » lui demanda-t-il. A ces mots elle bondit hors de son lit, elle était de bonne humeur et riait : « Explorons, explorons, dit-elle, nous allons peut-être découvrir le tonnerre en personne ! » et, pour plaisanter, elle prit un air mystérieux qu'elle appelait son air de conspirateur, mit sa main en visière sur ses yeux, courba le dos, tendit le cou, et à longues enjambées silencieuses s'avança doucement jusqu'à la porte, et l'entr'ouvrit. Un doigt sur la bouche elle passa la tête dans l'embrasure : « Chut ! chut ! » fit-elle, avec le plus grand sérieux. Mais tout à coup son attitude changea et Landrecourt, qui se tenait derrière elle, la vit se redresser, se cabrer et reculer

vivement. Puis elle le prit par le bras elle le poussa vers la porte : « Écoutez, écoutez, j'entends des pas, » dit-elle. Landrecourt perçut nettement alors le pas très lent de Julietta sur les marches.

— Vous entendez? vous entendez?

— Non, répondit-il à voix basse, je n'entends rien du tout. Et tandis qu'elle continuait à dire : « Vous entendez, vous entendez? » il répondait : « Non, non, je n'entends rien du tout. »

Rosie eut alors un mouvement de colère : « Vous voulez me faire croire que je suis folle, » s'écria-t-elle.

— Non, certes non, mais je n'ai rien entendu.

Elle se jeta sur lui, le secoua de toutes ses forces, le bouscula, passa devant lui et claqua la porte.

Landrecourt semblait pétrifié. Rosie, immobile, le regardait froidement : « Vous ne trouvez rien à me dire? » fit-elle et elle éclata en sanglots. Il la prit dans ses bras : « J'attendais pour vous parler la fin de votre colère. Mon pauvre amour, tout fait peur dans un endroit qu'on ne connaît pas. On imagine des choses insensées, des choses impossibles. La pluie a cessé et ce que vous avez pris pour des pas n'est que l'écoulement régulier de l'eau tombant de la gouttière là, là, près de la fenêtre de l'escalier, à côté de votre porte.

— Eh bien ! si ce n'est vraiment que cela pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite?

Il s'excusa : « Vous avez raison, je pensais à la gouttière et, au lieu de vous rassurer, je me disais : « Tiens la gouttière fuit, il faudra que je fasse venir le plombier avant le mois d'Octobre. » Rosie ne sachant que croire souffrait une fois de plus de se sentir stupide devant Landrecourt qui lui parut avoir raison. Troublée, indécise, elle le tenait par la main. « Ne me quittez pas, pria-t-elle, j'ai eu peur, je suis bouleversée. »

Il était malheureux de lui mentir ; il savait qu'elle était en droit d'avoir peur et de se plaindre, et il en voulait à Julietta d'être la cause de tant de désaccord. « Non, ma chérie, dit-il, je ne vous quitterai pas et pour que vous puissiez dormir sans inquiétude, je vais m'enrouler dans votre couverture de voyage et finir la nuit ici, dans votre chambre, sur le sofa, à vos pieds. » Elle accepta, se recoucha, et dès qu'il fut étendu, éteignit la lampe.

Alors, pendant que Julietta, désaltérée, dormait depuis longtemps, pendant que Rosie lasse et rassurée s'endormait, Landrecourt, victime de toutes sortes de fantaisies malheureuses, vit s'approcher le visage menaçant de Julietta et Rosie s'éloigner, s'éloigner et disparaître derrière un nuage

qui tombait et s'élevait de la houppette à poudre qu'elle agitait en lui disant adieu.

Quand il s'endormit, il faisait jour, et grand jour quand il ouvrit les yeux. Il regarda Rosie étendue là, dans l'alcôve. Sa beauté l'attrista et sa présence, au lieu de le rassurer, lui fit craindre l'absence. Il sortit sans bruit, s'habilla et descendit à l'office préparer le petit déjeuner de Julietta. Les yeux baissés sur un plateau qu'il tenait avec précaution, il remontait doucement l'escalier lorsqu'en arrivant au premier étage, il se trouva face à face avec Rosie qui l'attendait. Belle, reposée, revêtue d'une grande robe de chambre de satin noir, elle souriait gentiment : « Etes-vous devin, mon chéri? lui dit-elle, comment saviez-vous que j'allais m'éveiller? » Puis, remarquant la tasse unique sur le plateau, elle continua : « Pourquoi une seule tasse? Vous n'allez pas prendre votre petit déjeuner avec moi? » Il lui répondit qu'il l'avait déjà pris à l'office en préparant le sien.

— Quel dommage, dit-elle. Est-il très tard? Etes-vous levé depuis longtemps? Et m'aimez-vous encore?

— Je vous adore, répondit-il, et je voudrais bien me débarrasser le plus vite possible de ce plateau qui nous sépare.

— Patientez encore un instant, voulez-vous? J'ai vu par ma fenêtre le beau ciel clair et les arbres; il doit faire très doux et, plutôt que de rester dans ma chambre, j'aimerais déjeuner dehors, ce serait charmant.

Ils sortirent. Landrecourt devant la maison posa le plateau sur une table de fonte, embrassa très tendrement Rosie, puis transporta la table à quelque distance de là sous les arbres. L'herbe de la prairie était mouillée. Rosie enleva ses mules et se mit à courir pieds nus comme une enfant dans sa grande robe noire qu'elle retroussait un peu. « Vous allez prendre froid, vous allez éternuer, » cria-t-il. Alors elle rit et fit semblant d'éternuer. Pendant qu'elle dansait et chantait, il alla tirer de la resserre deux chaises longues de rotin, carcasses de bêtes préhistoriques, trophées qu'il traînait derrière lui et semblait rapporter d'une expédition dans les âges lointains. Il les plaça côte à côte, près de la table, et ils s'y allongèrent face à la maison et face à la prairie luisante de soleil et de pluie. Rosie bavardait, se moquait de ses frayeurs de la nuit précédente et non seulement elle ne se plaignit pas de ce petit déjeuner sans beurre et sans lait mais encore elle en fit compliment à Landrecourt et lui posa toutes sortes de questions sur ses parents, ses souvenirs, la maison des Saules et la vie qu'il y menait enfant. Tout en l'écoutant et en lui répondant, il maudissait secrètement Julietta. L'harmonie de cet instant le rendit plus conscient encore de tout le plaisir qu'il aurait

pu tirer de ce séjour si elle n'eût pas été là. Ce moment de répit lui fit oublier l'heure ; il tenait dans sa main la main de Rosie et de temps en temps la portait à ses lèvres.

— Que ferons-nous aujourd'hui? lui demanda-t-elle. Y a-t-il de belles choses à voir aux environs?

— Il y a les ruines immenses du château des Acêtes, lui répondit-il. Quand j'étais enfant, mes parents m'y emmenaient souvent à l'automne. Nous y allions à cheval et, dans une grande salle encore partiellement dallée, à l'ombre d'arbres aussi hauts que ceux-ci, nous dînions sur des pierres gravées de noms et d'inscriptions latines.

— Vous dîniez sur des tombeaux ! s'écria Rosie, voilà qui ne me plairait pas. J'ai remarqué qu'il y a toujours beaucoup de tombeaux et de ruines à la campagne. Moi je préfère les animaux, les vaches, les poules, les cochons. Avez-vous une ferme?

— Oui, à cinq cents mètres d'ici, et quand la maison est ouverte, mon jardinier, qui est le gendre des fermiers et habite avec eux, apporte le matin ce qu'il faut pour la cuisine.

Il devait aussitôt regretter ces paroles. — « Mais alors pourquoi vous plaignez-vous? demanda-t-elle. Et pourquoi, hier soir, à peine arrivé parliez-vous de repartir? Vous avez eu un moment de découragement causé par la fatigue... ou le kirsch. André chéri, nous allons aller à la ferme prévenir que vous êtes là et je suis sûre que nous y trouverons quelqu'un pour venir s'occuper du ménage. Laissez-moi faire ; ayez confiance en moi. Vous me croyez incapable d'organiser la moindre des choses? Eh bien ! je vais vous prouver le contraire. J'y tiens beaucoup. »

Landrecourt se leva et vint s'asseoir à ses pieds. — « Ma chérie, lui dit-il posément, j'ai décidé que nous partirions tout à l'heure. »

— Tout à l'heure, alors que je viens de vous prouver que notre séjour s'arrange à merveille? Vraiment André, je ne vous comprends pas. Pourquoi voulez-vous partir? Qu'y a-t-il? Que me cachez-vous?

— Je ne vous cache rien, rien, pas même le mouvement d'égoïsme qui me pousse à vouloir m'en aller. Car c'est bien cela et ce n'est que cela, croyez-le. L'esprit n'est jamais libre en un lieu où l'on vit toute l'année. Ici, dès demain, mille obligations, mille soucis me seraient imposés et me sépareraient de vous. Que feriez-vous alors, seule pendant des journées entières? Vous prendriez cet endroit en horreur et j'en souffrirais, Rosie, j'en souffrirais beaucoup trop. Égoïste, je veux me reposer sans perdre un instant de votre présence.

Rosie qui était étendue, et venait alors de croiser ses

mains derrière sa tête les décroisa pour les poser sur les genoux de Landrecourt :

— Mon chéri, lui dit-elle, ce n'est pas moi, c'est vous qui êtes un enfant gâté, mais j'aime votre franchise. Vous aviez fait un projet de vacances et, pour vous, les vacances cela veut dire changer de place? Bon, je ne veux pas, par caprice, vous priver d'un plaisir et, maintenant que je connais un peu votre maison, je suis contente et prête à vous suivre n'importe où.

Landrecourt eut horreur de lui-même. Il voulut par un geste exprimant son amour, consoler Rosie d'être si bonne et si compréhensive mais, comme il la serrait contre sa poitrine et l'embrassait, il sentit que le remords et le désir d'être pardonné affectaient la passion que jusqu'alors il avait éprouvée pour elle et que si son cœur lui appartenait encore son esprit, sous l'effet de l'angoisse, ne pouvait plus se déta cher de l'ingrate Julietta. Il pensait à elle avec rage, avec effroi aussi et, la croyant capable de tout, craignait qu'elle ne fût, en ce moment, sortie de sa cachette pour chercher à l'office quelque chose à manger et qu'elle n'errât dans la maison, inconsciente, ou, pire que cela, consciente et amusée des résultats désastreux que produirait à coup sûr, sa rencontre avec Rosie. Afin d'écarter ce danger, il essayait de trouver le moyen de rentrer seul, et ne savait que dire pour persuader Rosie de rester encore à se reposer sous les arbres. — « Personne n'est plus gentil que vous, lui dit-il, j'ai honte de moi. »

— Oh! répondit-elle, en se laissant retomber contre le dossier de sa chaise longue, honte, honte, il ne faut pas exagérer. C'est moi qui, la première, ai changé d'avis.

— Eh bien! dit-il, puisque vous êtes assez gentille pour me comprendre, voici ce que je vous propose : nous partirons tout à l'heure et...

— Non, non, non, interrompit-elle, je n'ai pas le courage de refaire mes bagages ce matin.

— Je les ferai pour vous. Restez à vous reposer, je cours à votre chambre, j'y vais de ce pas.

— Non, non, non, répéta Rosie, je veux bien vous obéir, mais voici, moi, ce que je vous propose : soyons paresseux, allons déjeuner dans notre petite auberge d'hier soir et faisons une promenade. Vous me montrerez le pays dont je ne connais rien, et puis, avant le dîner, nous ferons les bagages et nous dînerons ici tous les deux. J'ai besoin d'une bonne nuit de sommeil et demain matin, nous partirons gaiement, je vous le promets. Gaiement, cela vous plaît-il, mon chéri?

Landrecourt trouva plus sage de ne pas insister. Cette

demi-victoire n'en était pas moins un succès et il se résigna.

— Cela me plaît, dit-il. J'imagine un voyage comme ceux des vagabonds pour qui le temps ne compte pas. Il me faudrait un violon et, le soir, au bord des routes je vous jouerais de belles musiques pendant que vous seriez assise auprès d'un feu de ronces.

— Ah ! non, s'écria-t-elle, rien ne pique autant les yeux que la fumée de ces feux-là !

Ce ne fut pas cette réponse qui fit sourire Landrecourt, mais le plaisir qu'il éprouvait à l'idée d'annoncer à Julietta son départ.

Elle avait passé la matinée à élever un mur qui, maintenant coupait la pièce en deux. Ce mur fait de caisses de toutes les dimensions, présentait une surface d'avancées, de niches et de gradins et s'incurvait en son milieu pour dessiner une alcôve où Julietta avait placé le lit de fer garni du matelas et de tout ce que Landrecourt, la veille, lui avait apporté pour la nuit. Les caisses les plus grosses, disposées à la base de ce mur formaient une banquette qui le longeait de chaque côté de l'alcôve, et se terminait à droite où un étroit passage permettait de se rendre dans le fond du grenier. Là, au revers de cette construction, s'adossaient à présent une très grande glace, un coffre, et, portes ouvertes, le buffet dont un des rayons, à hauteur d'appui, supportait une cuvette, un pot à l'eau, une tasse et quelques soucoupes essuyées à l'aide de vieux chiffons.

Julietta, parmi les ballots d'étoffes, avait trouvé, bien pliées et comme neuves, des tentures de cotonnade bleu nuit sur lesquelles couraient, enchevêtrés dans leur feuillage sombre, des volubilis d'un bleu clair et ardent, des clématites mauves et rosâtres et des millepertuis à grandes fleurs dorées. Montée sur un escabeau à demi démoli, elle avait drapé cette étoffe en la pinçant et la retenant de-çi de-là, sous les caisses, de telle sorte qu'elle marquait les aspérités et les creux de ce mur et de cette alcôve qui ressemblaient maintenant à une rocaille fleurie. Tout en contemplant son ouvrage, tout en se félicitant de son ingéniosité, Julietta descendait de son escabeau, s'écartait, se rapprochait, puis y remontait pour modifier un détail qui ne lui plaisait pas. « Que dira-t-il? Que dira-t-il? » chantonnait-elle de temps en temps.

Landrecourt, au jardin, souriait à Rosie. — « Qu'il fait doux. Vive la paresse ! Je n'ai pas envie de bouger, » disait-elle.

— Ne bougez surtout pas, répondit-il, pourquoi bougeriez-vous? Je vais emporter ceci et aller allumer votre chauffe-bain. Il faut compter vingt minutes au moins avant que vous

ne puissiez faire votre toilette. Il prit le plateau et marcha vers la maison. Rosie le regarda s'éloigner, soupira, tourna les yeux sur le paysage, et s'étira en bâillant.

Sitôt rentré, il prépara quelques provisions, un peu de vaisselle, une bouteille de vin et monta chez Julietta. Il eut, devant le mur de caisses: un mouvement de recul, puis il leva son regard vers Julietta qui, au bruit de la porte s'était retournée et l'observait du haut de son escabeau. « Vous êtes étonné, n'est-ce pas? lui demanda-t-elle. Je travaille depuis des heures et vraiment je meurs de faim. »

— Pourquoi tout ce travail? lui demanda-t-il.

Elle sauta à terre et plongea ses yeux dans les yeux de Landrecourt : « Vous ne supposiez pas que j'allais vivre dans un taudis? » dit-elle.

— Vivre? Je ne comprends pas.

— Vous ne voyez pas que je m'installe? Et je ne m'installe pas seulement pour vivre, mais aussi pour le cas où je déciderais de partir.

— Vous allez déménager, répliqua-t-il froidement.

Elle lui répondit d'abord qu'elle n'y songeait pas, qu'elle avait faim, qu'elle voulait manger et ensuite lui demanda de poser le plateau sur le banc, au pied du mur. Après quoi elle l'invita à s'asseoir auprès d'elle.

— M'asseoir ici? Jamais, dit-il. Écoutez-moi : je pars demain, et puisque vous me chassez, je fermerai tous les placards. Cela peut-être vous fera réfléchir.

— Soyez raisonnable, répondit Julietta. Réfléchissez donc vous aussi. Quand vous serez parti, je ne vous gênerai pas. Pourquoi me faire la guerre alors que je vous donne l'occasion de me rendre service? Partez, partez, fermez tout à triple tour. Hier pendant ma promenade, j'ai vu passer votre jardinier et, par égard pour vous, je me suis cachée, j'avais des remords, mais dès demain, je m'en ferai un ami ; je lui raconterai une histoire inventée, je pleurerai, s'il le faut, et je vivrai très bien.

— Pourquoi agir ainsi? demanda-t-il. Quelle raison vous ai-je donnée de me gâter la vie? Dites-moi votre secret? Je vous ai aidée une fois et je suis prêt à le faire de nouveau.

— J'aime votre maison, répondit Julietta. Je l'ai aimée dès mon arrivée, mais le cœur qui l'animait se fane, je le sens, alors je lui fais un cœur ou plutôt j'y essaie le mien, oui c'est cela, j'essaie mon cœur.

— Je n'ai besoin de personne pour aimer ma maison. Partez, dit-il, allez-vous en.

— Vous me haïssez, n'est-ce pas?

— Je vous en veux de tout mon être, je ne vous pardonne pas.

— Se faire pardonner n'est rien, lui dit Julietta, il faut avant tout se faire regretter.

Moins blessée par les paroles de Landrecourt que par la sincérité que leur ton dévoilait, elle était triste et le montra.

— Pardon, murmura-t-il.

— Pardon? Allez-vous-en, sortez de chez moi, dit-elle. J'ai besoin de me guérir avant de pardonner une offense ; la guérison fait oublier le mal, c'est bien connu.

— Comprenez-moi, comprenez-moi, commença-t-il ; mais elle l'interrompit : — « Je m'en irai plus tard, je m'en irai le jour où vous reviendrez, à moins que vous n'insistiez alors pour que je reste. » Il la supplia, lui parla du scandale que sa présence chez lui pourrait faire éclater et du danger aussi dont elle menaçait son bonheur. Julietta comprit à merveille. Néanmoins, sans faiblir, elle se contenta de répéter : « Puisque vous partez, je ne vous gênerai pas. »

— Promettez-moi, est-ce trop vous demander? de ne pas sortir de cette pièce avant demain, dit-il.

— Vous faire une promesse à vous? Oh ! non, répondit-elle ; les promesses font des victimes. Je ne veux pas vous décevoir. J'ai faim, j'ai grand faim, je voudrais déjeuner. Où est le tire-bouchon? Vous l'avez oublié ; et l'ouvre-boîtes pour les sardines?

Comprenant que la sévérité ne ferait que donner à Julietta des arguments dont elle userait pour fortifier encore sa situation déjà trop forte, il prit le parti de l'amabilité et lui offrit une cigarette. « Ma boîte, » s'écria-t-elle. Puis il sortit son couteau de sa poche : « Voici le tire-bouchon et voici pour les sardines, » dit-il et il l'aida à préparer son déjeuner. Ainsi, pendant que Rosie le croyait tout occupé d'elle et d'elle uniquement, était-il tout occupé de Julietta et de Julietta uniquement, au point d'en avoir oublié d'allumer le chauffe-bain.



Le sentiment que Landrecourt avait inspiré à Rosie s'était transformé, malgré elle, au cours de ces derniers mois. Ce n'était plus tant l'amour que la certitude d'être aimée qui l'attachait à lui, et cette certitude lui permettait une grande liberté de penser dont il ne se doutait pas et qui l'aurait fait souffrir. Étendue sous les arbres, elle laissait son esprit vagabonder d'un souvenir à l'autre et retrouvant d'anciennes amours elle souriait à des aveux dont elle avait souri. Elle entendait le prince d'Alpen lui dire : « Rosie, croyez-moi, ce n'est pas un homme pour vous. » Cela signifiait-il qu'il se trouvait plus qualifié que Landrecourt pour occuper en son

cœur à elle une place de choix, et que cette place, il était prêt à la prendre si elle consentait à la lui accorder? « Mais non, se dit-elle, Hector se marie, Hector se range, il ne pense plus à moi. » Imaginant soudain la vie élégante et agréable qu'il saurait donner à sa femme, elle eut à la fois un petit serrement de cœur et un mouvement d'envie. Un grand titre, un grand château, une grande table bien servie, toujours beaucoup de monde, beaucoup de robes nouvelles et de bijoux, et toujours beaucoup de projets faciles à réaliser. Certes cette vie ne pouvait se comparer à celle que Landrecourt lui offrait avec son nom, son amour et la maison des Saules. « Dans un endroit pareil, se dit-elle, il faudrait s'aimer à la folie pour ne pas s'ennuyer, » et, lentement, pensivement, elle regardait tour à tour la maison, le mur du potager et la campagne, lorsqu'elle aperçut dans les prés, à sa gauche, un grand chien noir qui s'approchait en flânant. Il était encore loin et ne l'avait peut-être pas vue, que déjà elle criait : « Va-t'en, va-t'en ! » Mais au lieu de faire demi-tour, le chien se mit aussitôt à courir vers elle, comme si elle l'eût appelé. En moins d'un instant, il ne fut plus qu'à vingt pas.

Effrayée, elle se leva, retroussa tant bien que mal sa longue robe et, au comble de l'épouvante, se mit à fuir vers la maison tandis que le chien, qui était jeune, joueur et indiscipliné, la poursuivait en aboyant et en gambadant. Comme dans un cauchemar, plus elle courait, plus elle croyait voir la maison s'éloigner ; elle sentit ses jambes faiblir, elle se crut perdue, rassembla toutes ses forces et appuyait enfin sa paume sur le bec-de-cane de la porte du salon, lorsque le chien qui l'avait rejointe, la bouscula, se dressa sur ses pattes d'arrière et d'un grand coup de langue lui lécha le poignet. C'en fut trop. Terrorisée, elle entra, repoussa la porte et jeta des appels au secours comme si elle eut été encore poursuivie. « André ! André ! » cria-t-elle de toutes ses forces. « André ! André ! » Titubante elle traversa le salon et s'effondra, plutôt qu'elle ne s'assit, dans un des grands fauteuils du vestibule.

Landrecourt, à ces cris, laissa tomber son couteau, abandonna Julietta sans un mot et se hâta de rejoindre Rosie. « Qu'avez-vous, ma chérie? Que vous est-il arrivé? » lui demanda-t-il. Les yeux fermés, haletante, une main sur le cœur et l'autre à son cou, elle semblait muette. Il s'agenouilla devant elle et insista : « Qu'avez-vous, ma chérie? Parlez. Qu'avez-vous? Que vous est-il arrivé? »

— Ah ! J'ai cru mourir, dit-elle enfin, un monstre noir, un chien énorme, un monstre m'a poursuivie, un chien méchant...

Landrecourt, à ces mots, et peut-être pour la rassurer,

éclata de rire. « C'est Sultan, un des chiens de la ferme ! Il rôde souvent par ici. Il est tout jeune et joueur, mais il n'est pas méchant. Ce n'est pas lui, c'est la peur qui vous a poursuivie. »

Il oubliait qu'il faut toujours compatir aux raisons qu'une femme trouve d'être plainte et que rire de ces raisons, si mal fondées soient-elles, c'est lui tendre un miroir où elle se voit ridicule. Ses paroles produisirent donc sur Rosie un effet naturel : elle sursauta, se ressaisit et, blessée, répondit : « Comment? Est-ce vraiment tout ce que vous trouvez à me dire? Eh bien ! mon cher, je vous remercie. Quand j'aurai besoin de sympathie, ce n'est pas à vous que je viendrai en demander. »

— Oh ! supplia-t-il, vous ne m'avez pas compris, Rosie, je ne voulais pas vous blesser ; mon amour, je suis désolé. Il fit un geste pour la prendre dans ses bras, mais elle le repoussa : « Laissez-moi, écartez-vous un peu, vous me gênez, » dit-elle. Il se remit debout ; elle se leva, très calme, s'approcha de lui et le regarda bien en face : « Je ne vous donnerai plus l'occasion de rire de moi, ni de m'encourager à faire mes bagages dit-elle car, dans moins d'une heure, je serai prête à partir, et partir, conclut-elle, cela veut dire que je serai prête à quitter cette maison pour n'y plus revenir. » Sur quoi, lui tournant le dos, elle monta prestement à sa chambre.

Il resta hébété, s'accusant de maladresse, soupirant et haussant les épaules, tantôt comme un homme excédé, tantôt comme s'il se préparait à tenter un effort. Un moment plus tard il montait, prenait à la lingerie les valises de Rosie et frappait timidement à sa porte. « Ce sont vos valises, dit-il, avez-vous besoin de moi? » N'entendant qu'un murmure il n'osait entrer, lorsque contrite et plaintive, elle ouvrit et se glissa dans ses bras : « J'étais nerveuse, je me suis mise en colère, pardonnez-moi, » pria-t-elle.

Au contraire des hommes qui, pour éprouver le plaisir des réconciliations aiment et recherchent les querelles d'amoureux, Landrecourt y voyait la preuve de ce manque d'harmonie dont les conséquences, toujours tristes, conduisent à une rupture ou à la résignation. « Ma chérie, lui dit-il à l'oreille, prenons garde à ne pas nous blesser, » et il la serra si fort contre lui qu'elle balbutia : « J'étouffe, vous m'étouffez. »

— Pardon, fit-il, je suis maladroit. Nous passons notre temps à nous demander pardon. »

Elle lui dit alors qu'elle allait s'habiller et entra dans le cabinet de toilette : « Pas de bagages, déclara-t-elle, remportez ces tristes valises, je ne partirai jamais. Vite un

bain, vite une robe, vite un peu de poudre sur mon nez et nous irons déjeuner, nous promener et ne penser à rien qu'à bien nous amuser. » Landrecourt lui demanda s'ils penseraient aussi au bonheur.

— Oui, oui, répondit-elle, nous penserons à tout ce que vous voudrez, et, penchée en avant, la main tendue sous le robinet qu'elle avait ouvert, elle ajouta : « Cette eau est glacée, vous pensez au bonheur, mon chéri, mais vous avez oublié d'allumer le chauffe-bain. » Puis, se tournant vers Landrecourt qui se tenait debout dans l'embrasure de la porte, elle demanda : « Que faisiez-vous pendant que je me débattais seule contre une bête fauve? » Il hésita : « Je pensais à vous, répondit-il, je m'ennuyais. » Rosie ne releva pas cette phrase malheureuse.

— Vous ne me gronderez pas si je suis en retard? fit-elle.

Il prépara le feu, l'alluma, laissa Rosie à sa toilette et descendit au salon. Accoudé à la cheminée, il se regarda dans le grand miroir ovale et se trouva face à face, non pas avec un étranger, mais avec le seul être, croyait-il, qui pût le comprendre, lui répondre, et à qui il put parler. L'inquiétude, bavarde, l'obligeait au dialogue : « — Pauvre Rosie, pauvres nous, murmura-t-il. — Pourquoi lui as-tu menti? répondit l'homme qu'il regardait dans les yeux. — Je ne l'ai pas fait exprès. Je ne me rappelais plus avoir oublié cette boîte. — Et depuis lors, tu ne fais que mentir à Rosie et, par tes mensonges, la mettre dans son tort ; et plus elle a raison d'avoir peur, plus tu lui prouves sa bêtise. — Je veux la protéger, je l'aime. — Et c'est l'autre que tu protèges. — Qu'elle parte, qu'elle s'en aille, cette autre ; elle a tout déplacé, tout désarticulé. — Et pourtant c'est toi qui la caches et tu lui en veux moins d'être dans ta maison que d'être présente dans ton esprit. — Que puis-je faire de mieux que de m'en aller pour sauver mon amour? — Dire la vérité. — Mais l'autre mentira. Comment s'appelle-t-elle? — Je ne sais pas, répondit l'homme du miroir. — Si je savais qui elle est, peut-être pourrais-je m'en défendre. — Tu ne l'aimes pas et tout ce qu'elle dit s'imprime en toi : « Se faire pardonner n'est rien, il faut avant tout se faire regretter. » — C'est un être mystérieux. — As-tu jamais pensé à Rosie comme à un être mystérieux? — Mystérieux? non. — Serais-tu par hasard, en train de désaimer? — Non, non. — Et quand a commencé ce désamour? — Le désamour, le désamour? Non, non. — Vous êtes tous les trois parfaitement innocents, » chuchotta l'homme du miroir. « Le désamour? répéta Landrecourt et tournant le dos à son image, il se dit à lui-même : « Pourquoi toutes ces questions et toutes ces réponses? Je suis préoccupé, c'est bien naturel, je déraisonne et voilà tout. »



Julietta ne manquait pas de cœur. Elle regrettait que Landrecourt fût aujourd'hui victime de la confiance qu'il lui avait témoignée et qu'il souffrît d'une situation que le hasard avait imaginé pour elle. Que désirait-elle à l'aube de la veille lorsqu'il l'avait laissée seule dans la maison? Et comment aurait-elle pu se douter qu'il reviendrait le soir même d'un voyage qui, selon lui, devait durer des semaines? Elle ne souhaitait alors que profiter d'une occasion inespérée de disparaître, de décourager le prince d'Alpen et de l'amener ainsi à rompre leurs fiançailles. Maintenant, comme hier, elle ne demandait qu'à rester là, cachée, juste le temps qu'il faudrait pour voir ses craintes s'abîmer dans le passé. Partir aujourd'hui lui était impossible. Ce serait demain se retrouver face à face avec le prince et, par respect humain, lui céder ; ce serait donc se laisser emporter par un avenir que la chance lui permettait d'éviter en lui tournant le dos. Néanmoins, comme elle s'en voulait de s'imposer à son hôte avec tant d'insolence, elle se disait qu'elle pourrait, peut-être, par un chef-d'œuvre de sa composition, lui prouver qu'il n'avait pas hébergé une ingrate. Toutes ses pensées étaient celles d'une femme qui veut plaire.

Du haut des trois marches devant la lucarne du grenier, Julietta, tout en réfléchissant, émiettait lentement et lançait dans la cour, le reste des biscottes de son petit déjeuner. Deux oiseaux d'abord, puis davantage, puis un grand nombre, se mirent à tournoyer devant elle et à picorer sous sa fenêtre. Ce jeu l'amusait et la faisait si bien rêver qu'elle s'imagina capable d'attirer tous les oiseaux du voisinage et de leur apprendre des musiques nouvelles. Groupés, selon leurs voix, sur les branches des saules, elle dirigerait leurs concerts en tenant à la main un gâteau de Hongrie, fluet et long, saupoudré de sucre fin et fourré de graines de pavot. Voilà un miracle qui, certainement, étonnerait Landrecourt. Et sa fiancée, que dirait-elle en entendant ces chants? Comment s'appelait-elle? Et quand s'épouseraient-ils?

Quand s'épouseraient-ils? Assise à son miroir, Rosie finissait de se coiffer et se posait la même question. Son visage, qu'elle regardait, était celui d'une jolie femme, d'une femme aimée, d'une femme qui se laisserait aimer longtemps encore par Landrecourt s'il voulait bien ne pas trop lui parler de mariage. Elle l'aimait, elle l'épouserait, mais elle l'épouserait petit à petit. Parmi toutes les qualités qu'elle lui reconnaissait, elle admirait surtout la façon dont sa conscience et son cœur

s'unissaient pour aimer, mais elle avait remarqué que ni ses qualités, ni le charme de son esprit ne l'aidaient à se faire des amis parmi les gens dont elle avait choisi de s'entourer et elle regrettait qu'il n'attachât pas plus d'importance à la fortune et qu'il ne fût pas plus au courant des situations mondaines sur lesquelles reposent la vraie élégance et la vie de société. Il était charmant tête à tête, mais, dans le monde, il la gênait un peu et elle l'épiait constamment pour voir si quelqu'un lui parlait. — « Je l'adore, avait-elle dit un jour au prince d'Alpen, mais j'avoue que rien n'est plus pénible que d'aimer un homme que tout le monde ne connaît pas et qu'il faut sans cesse expliquer. — Cela prouve, lui avait répondu le prince, que l'amour seul ne vous suffit pas. Bien peu de femmes, du reste, s'en contentent, alors que les hommes ne demandent que cela. » Rosie haussa les épaules au souvenir de cette réponse, puis elle jeta les yeux sur sa montre, mit son chapeau et sa voilette, sourit à son miroir et descendit retrouver Landrecourt qui l'attendait au salon.

— Je vous ai fait attendre, lui dit-elle, mais c'est de votre faute et, selon son habitude, elle lui tendit ses deux mains qu'il baisa et retint un moment dans les siennes.

— Dès que vous êtes là, tout change, tout s'éclaire, fit-il. Vous apportez la lumière avec vous. Tout à l'heure, je regardais cette pièce, je la trouvais laide et fanée, et maintenant que vous êtes là, je n'en puis imaginer de plus belle.

— Triste, fanée cette pièce? Oui, vous avez raison. Ce sont ces rideaux qui l'obscurcissent et tout ce bric-à-brac de meubles et d'objets démodés. Je sais bien comment je l'arrangerais, si vous me laissiez faire. J'enlèverais presque tous les tableaux, je ferais recouvrir les sièges d'étoffe claire, je mettrais aux fenêtres quelque chose de plus doux, de plus féminin. Oh ! je vois tout cela si bien ! Là, là et là, je remplacerais ces lampes par de grandes lampes très gaies et, le soir, on y verrait aussi clair qu'en plein jour. Quelle transformation ! Ce serait tout autre chose, mais ce serait charmant, je vous assure. J'adorerais arranger ce salon, on pourrait en faire une merveille. Vous ne le reconnaîtriez plus. Tel qu'il est, il ressemble à celui d'un vieux savant. Mais je comprends que vous teniez à vos souvenirs.

— Oh ! les souvenirs..., fit Landrecourt.

— Je suis de votre avis, approuva-t-elle, les souvenirs, au fond, j'ai horreur de cela.

Il parut ne pas entendre. « Venez, venez, dit-il, dépêchons-nous, partons. Nous risquons d'arriver trop tard et de faire un mauvais déjeuner, » et il l'entraîna.

Rosie, en sortant remarqua les oiseaux qui tournoyaient

au ras du sol, dans la cour. « Oh ! s'écria-t-elle avec inquiétude, regardez, André, qu'est-ce que c'est? »

— Ce sont des oiseaux, répondit-il, puis il ouvrit la portière de la voiture et l'aida à monter.

— Mais que font-ils là? insista-t-elle. C'est mystérieux. Je n'aime pas ces oiseaux.

— Ils nous annoncent que le temps va changer, déclara-t-il. Venez, Rosie chérie, venez.

— Jamais je n'ai vu tant d'oiseaux, dit-elle encore.

Landrecourt lui répondit que les oiseaux étaient un des charmes de la campagne.



Julietta qui, au bruit des voix, s'était écartée de la lucarne, ne revint s'y accouder que pour s'assurer que la voiture était partie. Sans s'attarder alors, elle descendit au rez-de-chaussée, entra au salon et, l'air résolu, s'empara de deux chaises qu'elle emporta au grenier ; puis elle redescendit et grimpée sur des meubles décrocha du mur les tableaux qu'elle aimait. Trois portraits d'abord : celui d'un jeune homme triste adossé à une colonne élevée au crépuscule ; celui d'une jeune femme fraîche et nouvelle comme la première rose du paradis terrestre et revêtue d'une robe en mousse de savon ; celui d'un éléphant sur une plage, ramassant, avec sa trompe, un grand châle jaune que le vent gonflait. Elle choisit ensuite plusieurs paysages de montagnes et de cascades où l'on voyait, tantôt un pâtre gardant une chèvre au pied des monts tandis que, dans son dos, des amoureux en promenade échangeaient un baiser doux et rond comme ceux que l'on se donne à dix heures du soir, sous la lampe, avant de franchir les portes de la nuit ; tantôt un botaniste saluant un edelweiss ; tantôt une jeune veuve tenant à la main le portrait miniature d'un militaire et pleurant dans les cheveux de son petit garçon revêtu d'un uniforme de capitaine. Après avoir emporté ces divers tableaux chez elle, Julietta revint au salon et fit un nouveau choix. Elle enleva les tiroirs de la table à écrire, y déposa la pendule, quelques cendriers, des boîtes, les mains de bronze tenant un livre ouvert, l'encrier, les plumes, les ciseaux, le papier et tout ce qui se trouvait sur cette table. Elle enleva les bustes du sommet des étagères puis, en plusieurs allées et venues rapides, déposa tous ses larcins sur le palier du grenier. Comprenant qu'elle allait perdre du temps si elle ne mettait pas tout de suite les choses à leur place, elle se rendit à l'office, y trouva balais et torchons et fit le ménage avant de s'installer.

Agissant avec méthode, elle reprit le cours de ses voyages dont le butin transforma peu à peu le grenier en un lieu d'un charme sans pareil. Les tapis blancs, semés de trèfles, de cailloux bleus et d'initiales noires recouvrirent le plancher ; des coussins garnirent les bancs au pied du mur ; à la tête du lit, près de l'alcôve-grotte, un guéridon supportait un candélabre, un vase et quelques petites choses ; la table à écrire avec tous ses objets avançait de biais dans la pièce, non loin de la lucarne du côté de la cour ; un des miroirs du vestibule, en attendant d'être suspendu, était adossé au mur sous l'autre lucarne qu'encadraient les étagères ; de grandes potiches, volées à la salle à manger, ornaient les deux côtés de la porte. Il y avait un fauteuil au pied du lit, un autre devant la table à écrire et dans l'angle, à droite de la porte, un chevalet mettait en évidence un tableau très touchant représentant un héros et son chien qui se ressemblaient comme des jumeaux : même poil, même expression courageuse dans le regard, même noblesse dans le maintien. Même famille probablement. Il était impossible de savoir lequel de ces deux personnages le peintre avait eu l'intention d'honorer. Julietta avait, auprès de ce tableau, placé le tabouret qui, jusqu'alors, occupait au salon le devant de la cheminée, et disposé les bustes, la pendule, les mains de bronze, les paysages et les portraits dans les niches et sur les avancées du mur drapé d'étoffe. L'effet lui parut admirable. Bien qu'elle fut inquiète, de l'heure, elle prit à l'office une corbeille et un couteau, et sortit de la maison par la porte du salon. Le temps s'était couvert, le vent soufflait et il faisait presque froid. Elle remarqua les deux chaises longues sous les arbres, lâcha la corbeille et poussée par une tentation naturelle, courut s'emparer de l'une des chaises longues qu'elle parvint, à grand-peine, à monter au grenier. Puis étant retournée prendre sa corbeille, elle cueillit au potager des dahlias, des zinnias, des delphiniums et quelques branches d'arbustes. Après avoir déposé tout cela sur le coffre derrière son mur, elle descendit emplir des brocs d'eau et prévoyante, entra dans la chambre de Rosie où elle vola, non seulement un tube de rouge, une boîte de poudre et du parfum, mais encore un paquet de cigarettes et la grande robe de chambre noire qui était là, jetée au pied du lit.

Il était cinq heures et demie lorsqu'elle entra dans la chambre de Landrecourt. Il y avait alors plus de quatre heures que, sans relâche, elle travaillait. Que venait-elle au juste chercher dans cette chambre? Elle venait y prendre une couverture bleue, un miroir à cadre d'argent et un grand châle de cachemire rouge qui traînait à terre et devait d'ordi-



naire servir de couvre-lit. De la salle de bain, elle n'emporta que le linge, le savon, des objets nécessaires à sa toilette et ce fut tout.

Une demi-heure plus tard, les potiches étaient garnies de feuillage, et il y avait des bouquets sur toutes les tables et sur les avancées du mur parmi les tableaux et les bustes. Julietta allongée sur la chaise longue, maintenant drapée de rouge, applaudit à la beauté de cette pièce qui ressemblait à un salon établi devant une grotte dans laquelle la couverture bleu pâle du lit avait la couleur des petits lacs de montagne. « Il faut avant tout se faire regretter, » pensa-t-elle, se rappelant que Landrecourt partait le lendemain. Elle aurait voulu l'inviter dans son rêve. Elle lui dirait : « Faites comme chez vous, » et il répondrait : « Où suis-je? » Alors elle lui ferait signe de s'asseoir au pied de la chaise longue où elle serait étendue servant le thé à minuit. « Où sont les heures? » demanderait-il. « Mortes dans leur cage, dirait-elle, elles ne conviennent pas aux fleurs. » — Le thé à minuit? Ce soir-même? Peut-être, se dit-elle, mais pour cela il faut que je m'habille. Elle se leva, passa dans le débarras, fit sa toilette, mangea un reste de compote, garda deux biscottes pour les oiseaux, se revêtit de la robe de Rosie et revint à sa chambre. Là, assise devant un guéridon qui, placé à la tête de la chaise longue, supportait le miroir de Landrecourt et les objets volés à Rosie, elle se coiffa, se poudra, se rougit les lèvres, puis comme une dame montant à sa tour, elle gravit les trois marches sous la lucarne et respira l'air du soir en émiettant les biscottes. Les oiseaux picoraient, ils tournoyaient à fleur de terre et il faisait encore grand jour, lorsque, entendant soudain arriver la voiture, elle se retira, s'étendit, et se mit à feuilleter *le Gaulois du dimanche.*

*

— Oh! s'écria Rosie, à sa descente de voiture, oh! ces oiseaux sont encore là et pourtant le temps a changé.

Landrecourt, les bras chargés de paquets feignit de ne pas entendre et marcha vers la maison. Mais Rosie insista :

— Que font-ils là? Pourquoi sont-ils toujours là? demanda-t-elle. Landrecourt lança vers eux un coup d'œil indifférent :

— Ils aiment cet endroit, ils protègent la maison, ils annoncent la pluie, je ne sais pas au juste, répondit-il et il ajouta : « Prenez mes clefs dans ma poche et ouvrez la porte, ma

chérie, voulez-vous? » Elle ouvrit mais, avant d'entrer, jeta un dernier regard derrière elle : « Je ne les aime pas, ces oiseaux, dit-elle. Ils sont lugubres, ils me font un effet désagréable. Ils m'impressionnent. »

— Allons, allons, petite fille, il ne faut pas avoir peur de tout, lui répondit-il, en la poussant dans la maison.

Leur journée, jusqu'alors, n'avait été qu'une suite de moments heureux. Rosie, pendant le déjeuner, s'était laissée convaincre pour de bon de partir le lendemain, mais elle trouvait, disait-elle, le pays si joli, qu'elle regrettait de s'en aller.

— Vous en avez de la chance, avait-elle dit au patron de l'auberge, j'aimerais bien habiter comme vous au bord de cette rivière.

Le patron lui avait répondu que l'hiver ce n'était pas très gai.

— L'hiver? s'était-elle écriée, mais l'hiver on voyage ! On peut aller en Égypte, en Amérique du Sud ou aux Indes. J'ai même été l'année dernière dans une île dont j'ai oublié le nom, une île en pleine mer, où il fait chaud toute l'année. Et s'adressant à Landrecourt, elle avait ajouté : « Cela commence par un « T » ou par un « H », vous devez connaître cela André? De nos jours les distances ne comptent plus.

— Quand on a de la famille... avait commencé l'aubergiste.

Landrecourt, qui craignit alors d'avoir à écouter un long discours du patron, l'avait l'interrompu pour lui demander un journal.

— Nous ne recevons pas de journaux le dimanche, mais j'ai celui d'hier, si vous voulez le voir.

C'était un journal de province, daté du samedi matin, et Landrecourt n'y trouva pas une ligne concernant la disparition de Julietta.

Après leur déjeuner, qu'un long récit de Rosie sur la vie en Turquie avait prolongé jusqu'au delà de quatre heures, ils achetèrent à l'auberge un poulet rôti, du pain, du beurre, du fromage et toutes sortes de bonnes choses fraîches pour leur dîner. « J'adore faire le marché au restaurant, n'avait cessé de répéter Rosie, c'est tellement plus simple et tellement plus vite fait. On a envie de tout. » Ils étaient en voiture et repartaient, lorsque Landrecourt, un doigt sur le front, s'était écrié : « Ah ! je savais bien que j'oubliais quelque chose, il nous faut des bougies. » Et il appela : « Patron ! Patron ! s'il vous plaît. »

— Quel besoin avez-vous d'acheter des bougies? avait demandé Rosie, pendant que l'aubergiste s'approchait.

— Ce sera plus gai, ce soir, sur notre table, pour votre

premier dîner à la maison des Saules. J'aime les bougies.

Le patron consentit à leur en céder un demi-douzaine et ils partirent. Landrecourt, qui n'avait pas envie de rentrer au nid de ses inquiétudes, fit faire à Rosie une longue promenade pour lui montrer les beautés et les curiosités des environs. Ils entrèrent dans deux églises renommées, où se trouvaient des vestiges de dix siècles : « Sortons vite, avait dit Rosie, les églises se ressemblent toutes ; il y fait glacial et je m'y enrhume toujours. » Ils allèrent aussi dans les bois et flânèrent à pied au long de petits sentiers où la voiture ne passait pas.

Maintenant, fatiguée par le grand air, elle était heureuse que la journée fût finie. Elle avait envie de s'étendre, de se reposer près d'un feu, puis de prendre un bain et de dîner au lit. Sa bonne humeur, déjà un peu assombrie à la vue des oiseaux, le fut davantage encore lorsqu'elle entra seule au salon pendant que Landrecourt déposait les paquets à l'office.

« André, André ! c'est effrayant, venez voir, vous avez été cambriolé. » Il accourut. « Vous avez été cambriolé, » répéta-t-elle.

— On le dirait, fit-il simplement.

— Il faut tout de suite alerter la police, tout de suite, immédiatement, déclara-t-elle en faisant de grands gestes.

— Oh ! répondit-il, à présent que le mal est fait, ne nous inquiétons pas.

Cette réponse, loin de tranquilliser Rosie, la mit au désarroi. « Vous êtes fou, vous ne vous rendez pas compte du danger. Les voleurs sont peut-être cachés dans la maison, les voleurs, les assassins, j'ai horreur de cela. Si vous ne voulez pas prévenir la police, je la préviendrai, moi, et à l'instant même, vous m'entendez » et elle courut au téléphone. Landrecourt, alors, la saisit par le bras : « N'en faites rien, dit-il, je vous le demande, je vous en prie, je vous le défends. »

— Qu'avez-vous, André? fit-elle en se dégageant, votre attitude est invraisemblable. Je tiens à la vie, si vous n'y tenez pas.

Il avait l'air repentant et gêné. « Vous avez raison, Rosie, ma plaisanterie est d'autant plus détestable que c'est votre frayeur qui me l'a inspirée. »

— En effet, répondit-elle, si c'est une plaisanterie, je la trouve très mauvaise, bien que je ne la comprenne pas.

Landrecourt, de plus en plus confus, lui expliqua qu'il avait, le matin même appelé son ébéniste, un vieil ami, pour qu'il vînt prendre les meubles à réparer, les tableaux et les

tapis à nettoyer et que, ne lui ayant pas fixé de date, il ne pouvait se douter qu'il viendrait ce jour-là. Mais elle ne se contenta pas de cette explication :

— Comment est-il entré? La porte était fermée, remarqua-t-elle.

— J'avais laissé la clef sur la porte de la cuisine.

— Vous saviez donc qu'il allait venir?

— Non, mais je me disais que ce n'était pas impossible... et vous voyez que j'ai eu raison. Il sourit gauchement et continua : « C'est vous, ma chérie qui, tout à l'heure, en criant : « Vous avez été cambriolé » m'avez donné l'idée de vous le faire croire. J'avoue que j'ai eu tort. »

Rosie ne riait pas. Elle se sentait victime d'une farce ridicule et, blessée, tourna le dos, traversa le salon, déclara qu'elle n'y remettrait jamais les pieds, et entra dans la bibliothèque. Landrecourt alluma le feu, éclaira les lampes et ferma les rideaux. Elle s'étendit sur un canapé, devant la cheminée, il déposa sur ses genoux un album d'anciennes photographies, et se hâta d'aller faire du thé. Quand il revint, elle lui dit que ce n'était plus l'heure du thé et qu'elle n'en voulait pas.

— Cela vous réchauffera, conseilla-t-il.

— J'ai déjà trop chaud et du reste, je n'ai envie que d'un bain brûlant, s'il y a de l'eau chaude, évidemment, répondit-elle. Il laissa la tasse qu'il venait de se servir, courut allumer le chauffe-bain, et redescendit à la bibliothèque dont la pluie et le vent battaient et secouaient les fenêtres. Rosie, assez contente de sa mauvaise humeur, soupirait, tournait distraitement les pages de l'album et murmurait : « Quel temps, quel temps, on se croirait au bout du monde. » Cependant une photographie parut l'intéresser : « Qui sont ces deux joufflus habillés en bourgeois? » demanda-t-elle. Landrecourt se pencha sur son épaule : « Mes parents, » répondit-il, et il lui retira l'album.

Elle s'excusa avec beaucoup de sincérité : « Les photographies sont menteuses... »

— Mais vous êtes franche, répliqua-t-il. Elle était désolée, néanmoins ce qui était dit était dit et ne sachant que faire pour effacer l'impression causée par cette remarque malheureuse qui peinait Landrecourt, elle voulut l'embrasser, sourit exagérément, s'excusa de s'être fâchée d'une amusante plaisanterie de cambriolage et décida qu'elle prendrait volontiers une tasse de thé. Après quoi ils parlèrent du temps, de la mélancolie de l'automne et des pays du Nord où le soleil ne paraît pas pendant des mois. « De nos jours, une chose pareille ne devrait plus exister, déclara Rosie. Six mois

d'obscurité, c'est de la barbarie. De quoi s'occupent les savants, je vous le demande? »

— Les savants, ma chérie, ont fort à faire, répondit-il. Triste, il constata que nul charme ne s'élevait plus de ce genre de réflexions naïves qu'il avait tant aimées en ce qu'elles apparentaient Rosie à une petite fille ; contrit il remarqua qu'il n'était plus amusé et ne sachant dire il ajouta : « Vous êtes trop gentille. » Il lui caressait tantôt le front ou le poignet, tantôt la regardait avec amour mais il ne pensait cependant qu'au moment où elle monterait à sa chambre et il s'inquiétait de Julietta.

Certes il aimait Rosie. Alors pourquoi soudain la voyait-il autrement? Et pourquoi, surtout, croyait-il la mieux voir depuis qu'il lui mentait? Est-il possible que nos mensonges nous éclairent sur autrui? A force de la rassurer sur la cause de frayeurs qu'elle était en bon droit d'éprouver, et qu'il prétendait imaginaires, il finissait par lui donner tort et elle l'impatientait. Certes il n'aimait pas Julietta et ne lui adressait que des reproches, mais alors pourquoi, s'il lui en voulait du trouble qu'elle apportait dans sa vie, ne la rendait-il pas responsable de détruire à ses yeux l'objet de son amour? Julietta le faisait souffrir de tout ce qu'hier encore il chérissait le plus en une femme qui maintenant, victime de leurs mensonges et de leur complicité, portait son naturel comme le pire défaut? Landrecourt maudissait Julietta et pourtant il faut croire que son angoisse était plus forte que sa colère. « Mon bonheur, mon honneur, mon avenir, elle tient tout cela entre ses mains, se disait-il, elle me prend tout ce que je lui refuse, » et elle lui apparaissait armée et désarmante comme le hasard et comme une enfant. En cet instant il l'imagina dans le grenier obscur, seule et s'ennuyant désœuvrée par la nuit.

Seule et s'ennuyant il crut la voir sortir de sa cachette et courir pieds nus de chambre en chambre, à la recherche d'une bougie, ou descendant à l'office et fouillant les placards. Rosie allait-elle tout à l'heure la rencontrer dans le vestibule? Que se passerait-il entre elles deux? Il n'aurait pas un mot à dire ; il serait muet pour toujours et elles s'en riaient, chacune de leur côté, le laissant solitaire à son bord, dans sa maison naufragée qui sombrerait lentement dans les flots du mensonge, de l'absence et de l'oubli.

Pendant qu'il prévoyait ces événements pénibles, il tenait la main de Rosie et regardait dans le foyer un amas de braises d'où s'élevait un buisson de petites flammes bleues. « Le feu se meurt, » dit-il et il se pencha vers le panier à bois pour y prendre des bûches, mais elle l'en empêcha.

— Oh ! non, mettez plutôt le garde-feu, il est temps de monter, et comme il l'aidait à se lever, elle soupira et dit : « Je suis fatiguée, fatiguée, c'est le grand air, sans doute. »

— C'est le grand air. Oui, c'est cela. Vous irez directement de votre bain dans votre lit et nous dînerons dans votre chambre. Ce sera plus gai, plus intime aussi qu'en bas.

— Surtout depuis le passage de l'ébéniste, répondit-elle gaiement.

En traversant le salon, Landrecourt se vit passer au loin dans le miroir. Il entendit un murmure : « Le désamour, le désamour, » et il hâta le pas.



Rosie sur le seuil de sa chambre fit un geste de lassitude et se cacha le visage dans ses mains. « Oh ! mon lit ; oh ! quel désordre dans cette chambre, dit-elle. Il est vrai que ce matin nous n'avons pas eu le temps de faire le ménage. » Landrecourt la poussa doucement vers la salle de bains : « Ne vous inquiétez pas de cela, laissez-moi le plaisir d'être votre femme de chambre. Quand vous aurez fini votre toilette, il n'y aura plus de désordre et le dîner sera prêt. »

Dès qu'elle eut disparu il ferma les rideaux, arrangea le lit, apporta une table d'une chambre voisine et descendit s'occuper du dîner. Soit qu'il ouvrît les paquets à l'office, soit qu'il préparât les plats ou mît le couvert au chevet de Rosie, chacun de ses mouvements montrait plus de résignation que d'allégresse. « Et ma bête fauve, il faut aussi qu'elle mange, pensa-t-il, sinon elle dévorera Rosie et moi et la maison comme elle a déjà dévoré la moitié du salon. C'est un monstre que j'abrite sous mon toit. » Un moment il contempla la table avec assez d'ironie et s'adressant à Rosie à travers la porte, il cria : « Une vraie dînette d'amoureux, vous allez voir. » Puis, à mi-voix, se parlant à lui-même il chantonna : « Il ne manque plus que les bougies, mais les bougies sont pour le monstre, » et jugeant prudent de les lui apporter tout de suite, il monta au grenier et entrait chez Julietta, lorsque des appels furieux de Rosie l'arrêtèrent : « André, André, venez voir, venez je vous prie. » Il laissa les bougies sur le palier et redescendit en courant. Debout drapée dans son peignoir, le dos à sa coiffeuse, elle l'attendait hautaine et courroucée : « Je vous prends à témoin, dit-elle, mon rouge, ma poudre, mon parfum ! Vous n'allez pas me répondre que l'ébéniste est venu les prendre pour les réparer ? » Landrecourt se pencha sur la coiffeuse surchargée de flacons, de boîtes et de fards :

— Mais tout est là, dit-il, il ne vous manque rien. Et alors?

— Comment, et alors? Comment tout est là? fit-elle au comble de l'impatience et, saisissant un flacon, plusieurs tubes de rouges et une boîte de poudre, elle continua, montrant tour à tour chacun de ces objets : « Ceci n'est pas mon parfum, mais mon eau de toilette, vous comprenez? »

— Ah ! fit Landrecourt.

— Et ceci, ce sont mes rouges du jour, vous comprenez?

— Ah ! fit-il encore.

— Et cela, c'est ma poudre du soir, mais ma poudre du jour, mon rouge du soir, mon parfum...

— Du jour, conclut-il avec un air d'avoir compris.

— Vous vous moquez de moi, s'écria-t-elle, c'est trop fort.

— Pardon, supplia-t-il, et il voulut la prendre par la taille, mais elle l'écarta.

— Je veux partir, dit-elle, je veux partir à l'instant même.

— Voilà qui me convient tout à fait, répondit Landrecourt, habillez-vous et nous partons.

— Que cela vous convienne ou ne vous convienne pas, je partirai, fit-elle, mais écoutez-moi bien André, je ne partirai pas avant d'avoir retrouvé mes objets.

— Êtes-vous sûre qu'ils ne sont pas restés dans vos valises? Dans votre nécessaire?

— J'en suis certaine, certaine, je vous l'affirme. Et du reste où est-il mon nécessaire? Où sont-elles mes valises? J'en ai besoin, vous comprenez?

— Toutes vos valises sont à la lingerie, ne vous impatientez pas Rosie, je vous les apporte tout de suite.

— Débrouillez-vous comme vous voudrez, déclara-t-elle et elle claqua la porte sur les talons de Landrecourt qui, tête basse monta chez Julietta et entra sans frapper. Il se heurta aux ténèbres, s'arrêta, puis avança lentement sur le pâle chemin de lumière que l'éclairage du palier projetait dans la pièce entre deux haies obscures. Julietta invisible, étendue sur la chaise longue, balbutia comme quelqu'un qui s'éveille ou s'étire : « Vous pourriez frapper avant d'entrer. »

Sévère, il chuchota : « Rendez-moi ce que vous avez volé. »

— Je n'ai rien volé, je n'ai fait que transporter des meubles. Bien peu de choses, je vous assure.

— Nous reparlerons de cela plus tard, dit-il sèchement. Pour le moment je ne vous demande que le rouge du jour, la poudre du soir, le parfum...

— De l'aube, continua Julietta.

— Vous vous moquez de moi, c'est trop fort.

— Mais non, fit-elle, je supposais.
— Rendez-moi tous ces objets, vite, vite.
— Vous me les rendrez?
— Oui, oui, je veux dire, non, non, répondit-il.
Julietta, allongée à deux pas de Landrecourt qui, debout dans le chemin de lumière, la cherchait des yeux, demanda :
— Vous souffrez?
— Oui, je souffre. Rendez-moi ces objets.
— Eh bien! voyez là sur ma coiffeuse, là, tout près, à votre droite, vous n'avez qu'à tendre les bras. Elle se tut, puis répéta : « Tendre les bras, là, là, tendre les bras. »
A tâtons, il mit la main sur le rouge : « Le rouge, » dit-il.
— D'hier, précisa Julietta.
— Voici la poudre.
— D'avant-hier.
— Et le parfum.
— Des jours passés.
— Et mon briquet et mon couteau, fit-il encore en les mettant dans sa poche.
— Oh! à propos de briquet, ne pourriez-vous m'apporter de quoi m'éclairer? Je m'ennuie dans le noir. Pensez à moi.
Landrecourt déjà s'en allait : « Chut, chut. Penser à vous? Hélas! vous m'y forcez. J'y pense malgré moi. Prenez les bougies, elles sont sur le palier » Il refermait la porte lorsqu'il l'entendit demander : « Eh! Eh! des allumettes, » mais craignant de s'être trop attardé, trouvant imprudent de prolonger son absence, il courut à la lingerie, jeta les objets retrouvés dans le nécessaire de Rosie et le lui apporta avec ses deux valises. Assise à sa coiffeuse dont elle tapotait le rebord avec son peigne, elle se retourna brusquement.
— Eh bien! fit-elle.
— Eh bien! voyons, répondit-il. Il posa le nécessaire sur le sofa, l'ouvrit et comme elle se levait pour chercher elle-même, il se tint à l'écart, et, attentif, épia l'expression de son visage qui, au fur et à mesure qu'elle retrouvait ce qu'elle croyait perdu, montrait de moins en moins de colère et de plus en plus de confusion. Elle resta un moment, tête penchée, sans rien dire, sans oser ni bouger, ni parler, ni surtout regarder Landrecourt qui se taisait aussi. Quand enfin elle se redressa ce fut pour aller se réfugier dans ses bras et tendre à ses baisers un visage empreint de gêne et de repentir : « Je suis impardonnable, mais je n'ai pas l'habitude de m'occuper moi-même de mes bagages, j'oublie la moitié des choses. Vous ne m'en voulez pas? » demanda-t-elle.
— Comment pourrais-je vous en vouloir, mon amour? Je voudrais m'être trompé, croyez-moi. Dans certains cas rien

n'est plus cruel que d'avoir raison ; souvent du reste ce n'est qu'une apparence, répondit-il haïssant les mots que prononçait sa bouche. D'un doigt sous le menton il l'obligea à le regarder en face. Attendri, conscient de ses torts, déplorant tout ce qui, depuis vingt-quatre heures se passait en lui et chez lui, il fut porté vers elle par un élan passionné qui le ramena aux premiers temps de leurs amours.

— Je ne veux plus voir ces affreuses valises, dit-elle. Maintenant que nous sommes réconciliés, je meurs de faim. Dînons, dînons. Que la table est jolie ! Comme c'est bien arrangé ! Il ne manque que les bougies.

— Ah ! oui, c'est vrai, les bougies, je vais les chercher. Appelez-moi sitôt que vous serez habillée.

— Habillée? Pourquoi? Je ne m'habille pas pour dîner au lit.

— Vous ne voulez plus partir ce soir?

— Oh ! non, ce serait trop triste, j'aurais l'impression que vous voulez me punir. Nous partirons demain, demain matin. C'est convenu. Elle ouvrit un tiroir, prit une chemise de nuit et continua :

— Allez vite, mon chéri, et revenez sans me faire attendre.

Il sortit, laissa les valises dans le corridor et monta chez Julietta. Elle était sur le palier et tenait dans ses bras le paquet de bougies.

— Que faites-vous là? lui demanda-t-il.

— J'écoutais les murmures, dit-elle.

— Donnez-moi deux bougies.

— Je vous les donnerai contre une boîte d'allumettes.

L'échange une fois fait, Julietta alluma les bougies qu'allait emporter Landrecourt : « Vous vous amusez. Vous êtes deux, dit-elle. Moi je suis seule et désœuvrée. Être la lumière de votre soirée est une occupation qui me plairait. »

— Vous en seriez l'ombre. Ne pouvez-vous me laisser seul?

— N'oubliez pas que je meurs de faim, dit-elle encore.

— Comme toujours. Patientez un peu. Vous ne comprenez pas que je deviens fou?

— Vous parlez comme ma mère, remarqua Julietta.

— Votre mère? Je vous croyais seule au monde. Je croyais qu'au monde vous n'aviez que moi? » Et sans attendre de réponse il redescendit surveillant attentivement les deux petites flammes qui lui firent penser aux mains de Julietta.

Rosie était au lit et souriait : « Pourquoi deux bougies seulement? » dit-elle tandis qu'il les plaçait dans les bougeoirs de la cheminée et les posait sur la table. « Nous en avons acheté six, je crois? »

— Oui, six, mais six ce serait trop.

— Trop? Pourquoi?

— A cause de la chaleur, rien ne chauffe autant que les bougies et puis je n'ai pas trouvé les candélabres.

— L'ébéniste, sans doute, dit-elle, voulant le taquiner. Cet ébéniste est capable de tout. Mangeons vite, c'est plus prudent.

Landrecourt, pendant le dîner, fit effort pour paraître insouciant et gai. Il raconta des farces de collégien et des histoires de régiment. Il sifflota des marches militaires, évoqua certaines causes qu'il avait eues à plaider, et récita un poème d'amour en regardant Rosie dans les yeux. Elle bâillait souvent et, chaque fois disait : « Je tombe de fatigue, c'est l'air de la campagne. » Puis, à propos de fatigue, et de sommeil, elle parla des nuits en ville, des restaurants à la mode et cita quelques noms avec une nonchalance voilée de mélancolie. Landrecourt ne s'amusait pas, Rosie s'ennuyait un peu et ils s'accusaient l'un l'autre d'être distraits : « Je pense à notre voyage, » dit-il.

— Et moi je me demande où Hector ira en voyage de noces. Il ne m'a même pas décrit sa fiancée, est-ce drôle? J'ai hâte de la voir, et, pourtant, je suis sûre que nous n'aurons rien à nous dire : elle ne connait personne.

Elle avança la main vers sa table de chevet pour y prendre son paquet de cigarettes, et ne le trouva pas : « Mes cigarettes ont disparu, » s'écria-t-elle.

— Je les ai distraitement emportées chez moi, tenez, voici les miennes, répondit Landrecourt, qui tendit à Rosie sa belle boîte où scintillaient les étoiles de leur ancien firmament.

Alors tandis qu'elle fumait et continuait de parler du mariage du prince d'Alpen, il transporta la table et les plateaux chargés de plats à demi vides. Elle lui offrit de l'aider. « Non, non, dit-il, ne bougez surtout pas, je vais ranger tout ceci et je reviens dans un instant. » Il disparut dans le corridor, disposa vivement sur un plateau les restes du dîner et monta chez Julietta. Assise à sa table elle écrivait.

— Venez, venez donc, dit-elle. Mais il restait sur le seuil. Immobile, il regardait autour de lui avec le visage stupéfait qu'aurait probablement un homme qui se trouverait tout à coup transporté de la misère en un lieu enchanté. Il oublia Rosie, perdit le sens du danger et la stupeur le priva de sentiments. Julietta s'approcha de lui lentement comme pour ne pas l'éveiller et lui retira le plateau des mains. « Vous êtes ému? » dit-elle, puis voyant, qu'il ne pouvait parler elle reprit : « Oui, c'est très beau, je le sais, oui, c'est bien,

et avec les pauvres moyens dont je dispose et toutes les difficultés que je rencontre, ce n'est guère facile, je vous assure. Je suis ma fantaisie, » conclut-elle et elle posa le plateau sur une table.

— Non, vous êtes ma fantaisie, murmura-t-il assez bas pour qu'elle ne puisse l'entendre.

Ce n'était plus la pièce, c'était Julietta que Landrecourt regardait à présent. Lente et pieds nus, qu'elle était gracieuse et belle dans cette longue robe noire qui tombait autour d'elle et se mouvait paisiblement au rythme de son pas ! Qu'elle était touchante et mystérieuse dans cette chambre surgie avec elle des profondeurs de l'inconnu.

— Voleuse, lui dit-il.

— Voleuse? fit-elle en se retournant, est-ce tout ce que vous trouvez à me dire?

Il vint à elle et d'un doigt lui toucha l'épaule : « Cette robe vous l'avez volée, rendez-la-moi, » ordonna-t-il.

— Elle traînait dans une chambre, elle avait l'air oublié, répondit Julietta.

— Rendez-la, répéta Landrecourt. Mais elle s'y refusa : « Jamais, jamais, dit-elle, je n'ai rien d'autre à me mettre pour m'habiller le soir. »

Étalés sur la table à écrire, plusieurs feuillets étaient recouverts d'une fine écriture. Sans le vouloir il lut : « *Julietta*. Chapitre premier. « Pour bien inventer il est prudent de ne rien savoir. »

— Rendez-moi cette robe tout de suite, je vous le conseille, ne m'obligez pas à la prendre de force et, à ces mots, il tira sur un des pans de la ceinture qui se dénoua et tomba à terre. Julietta recula d'un bond : « N'insistez pas ou je crie, allez-vous-en, je vous le conseille. » Après quoi virevoltant de table en table elle souffla toutes les bougies.

— Bonne nuit, dit-elle, la soirée est finie.

Mais Landrecourt qui l'avait suivie dans tous ses mouvements la saisit à bras le corps. « Lâchez-moi, » fit-elle.

— Je veux cette robe, rendez-la, répéta-t-il.

Elle résista, se débattit et se sentant sur le point de perdre la bataille, ne trouva pour se défendre, d'autre moyen que de pousser un très long cri strident. Landrecourt aussitôt lâcha prise. Il courut dans l'obscurité jusqu'à la porte, sous laquelle passait un rai de lumière venant du palier, et se sauva les mains vides.

Rosie terrorisée sortit de sa chambre : « Un cri ! Un cri ! Quelqu'un a crié ! Avez-vous entendu? »

Landrecourt cachait son émotion sous un sourire très calme : « Oui, bien sûr, j'ai entendu. Rassurez-vous, ma

chérie, c'est une chouette. Je la connais, la diablesse, j'en connais même plusieurs. La nuit elles m'ont éveillé cent fois. » Il prit Rosie par la taille, lui appuya la tête contre son épaule et lui caressa la joue.

— Quel cri lugubre, effrayant ! dit-elle.

— Oui, effrayant. Le cri des chouettes fait peur à la plupart des gens qui n'ont pas l'habitude de vivre à la campagne.

— Mais cette chouette, pourquoi criait-elle?

Il hésita : « Oh ! fit-il, elle avait dû voir un rat. »

— Quoi? s'écria Rosie, un rat, un rat, il y a des rats ici? Et, les bras au ciel, elle s'enfuit dans sa chambre, se jeta sur son lit, saisit un oreiller, et se l'appliqua sur le visage. Landrecourt vint s'asseoir à côté d'elle et doucement essaya de retirer l'oreiller : « Un rat, un rat, chérie, je veux dire une souris, une chauve-souris peut-être, une lumière ou, simplement, une étoile. » Mais Rosie, le visage toujours caché, récitait de drôles de litanies : « Des rats, des souris, des chauves-souris, des gouttières, des orages, un chien, un ébéniste, un cri, tout cela est affreux. »

En haut, dans sa belle chambre, Julietta avait rallumé les bougies et, la conscience à peine troublée, dînait tranquillement devant son alcôve, cependant que Landrecourt parvenait, petit à petit à calmer Rosie qui lasse d'avoir toujours tort, cherchait à le blesser.

— Je comprends, dit-elle, que les gens civilisés ne veuillent pas habiter la campagne.

— Quel mauvais souvenir vous garderez de cette maison, Rosie. J'ai eu tort, j'ai eu grand tort.

— Cette maison? reprit-elle songeuse, oh ! vous savez ce que j'en pense : avec des meubles clairs et des salles de bains modernes, j'aurais vite fait de la transformer en une habitation charmante, comme il y en a beaucoup. Cela m'amuserait, mais telle qu'elle est, André, j'avoue qu'elle ne me convient pas.

— Moi, répondit-il sur le ton de la récitation, je rêve d'une grande pièce dans laquelle s'élève une muraille nocturne couverte de clématites et d'autres plantes grimpantes. Contre cette muraille, parmi les fleurs, je vois des bustes sur leurs socles dorés. Le tapis blanc est parsemé de petits cailloux de lapis-lazuli ; des bouquets de feuillage encadrent la porte et des bouquets de fleurs sont posés par terre sous les fenêtres. La lueur des chandelles accroît la profondeur des ombres et place la chaise longue, drapée de cramoisi, dans un îlot de lumière et...

— Dans quel livre avez-vous lu cela? interrompit Rosie dont les yeux s'étaient arrondis au fur et à mesure que

Landrecourt parlait. Pour rien au monde je ne voudrais vivre dans un endroit pareil. Une muraille nocturne ! Et des chandelles qui augmentent la profondeur des ombres ! Les bougies, c'est parfait quand on est gai, mais quand on est triste et qu'il fait froid et qu'il pleut, à la campagne surtout, je préfère de beaucoup la lumière électrique.

Il lui caressa les paumes et les baisa tour à tour : « Bonsoir, mon amour, dit-il. Hier, vous me chassiez et, ce soir, c'est moi qui sagement me retire. Pensons à demain. N'oubliez pas que nous partons de bonne heure.

— Levons-nous plus tard et restez encore un peu. Non?

— Non. Vous êtes nerveuse et je suis fatigué. Les belles soirées nous attendent en voyage. Bonsoir mon amour, reposez-vous. Dormez bien.

Il redescendit à l'office les assiettes vides et les plateaux et après avoir remis tout en ordre, il fut tenté de monter chez Julietta ; il leva les yeux au plafond, avança de trois pas vers l'escalier, soupira profondément, fit demi-tour et rentra chez lui.



Landrecourt dormait depuis longtemps déjà lorsque des appels l'éveillèrent. Cette fois-ci, au lieu d'accourir, il se leva sans hâte, revêtit sa robe de chambre et se munissait d'une couverture et d'un oreiller lorsque Rosie apparut sur le seuil de sa chambre.

— André, j'entends des tic... tic... tic... et des tac... tac... tac..., un grondement, un bruit de roulettes, commença-t-elle.

— Il y a du vent, ce sont probablement les girouettes, répondit-il, mais ne cherchons pas à savoir et ne m'expliquez rien. Vous voyez, ma chérie, je suis tout équipé pour dormir à vos pieds.

— Mais...

— Mais, coupa-t-il, vous avez pris l'habitude de la peur et voilà tout. Vous n'y pouvez plus rien.

Rosie, piquée par cette froideur, se recoucha sans souffler mot. Il s'étendit sur le sofa, elle éteignit les lumières et d'une voix basse et persifleuse, reprit sa litanie : « Fantôme, tonnerre, gouttière, chien, oiseaux, ébéniste, chouette, rats, souris, girouette, est-ce bien tout? J'en ai assez. J'en ai même trop. »

Landrecourt ne put se rendormir qu'à l'aube et ne se réveilla qu'à l'heure où ils auraient dû se mettre en route. Néanmoins, il prit soin de ne pas troubler le sommeil de Rosie, sortit de chez elle sur la pointe des pieds, retourna à

sa chambre, ouvrit les fenêtres toutes grandes et respira largement l'air de ce matin pluvieux. Puis il fit sa toilette et revint à la fenêtre. Sultan debout au milieu de la cour, croquait quelque chose. « Sultan, Sultan, » appela-t-il doucement. Le chien le regarda. « Bon chien, » disait-il encore lorsque Sultan se détourna pour ramasser la carcasse du poulet qui venait de tomber dans la cour. Il hocha la tête, ferma la fenêtre et monta chez Julietta.

Habillée du costume qu'elle portait en voyage, elle était debout sur les trois marches devant la lucarne et lançait au dehors les restes de son dîner. Elle n'entendit pas arriver Landrecourt, qui s'approcha d'elle et lui toucha le bras.

— Oh ! vous, fit-elle, je ne vous attendais pas de si tôt.

— Les os de poulet sont mauvais pour les chiens, dit-il, et, comme il lui tendait la main pour l'aider à descendre, il ajouta : « Appuyez-vous. »

La chambre de Julietta, dans un ordre parfait, avait un aspect simple, large et libre et sentait les fleurs et le bois. Un souffle de vent, entrant par la lucarne mêlait à ce parfum l'odeur des prés humides et des brumes matinales de l'arrière-saison. Landrecourt ne voulait pas regarder Julietta et ne pouvait cependant regarder rien d'autre. Ses yeux se portèrent sur le plateau du dîner où ne restait qu'un peu de pain et de beurre.

— Pain pour les oiseaux, dit-elle.

— Avez-vous bien dîné? demanda-t-il.

— Oui, bien dîné, bien petit-déjeuné aussi. Vous voyez, les plats sont vides, mais la solitude change le goût des choses.

Elle s'étendit sur la chaise longue et Landrecourt, refusant d'obéir au geste qu'elle lui fit de s'asseoir, se tint debout devant elle, prit son souffle et commença :

— Il faut en finir, lui dit-il gravement.

— C'est mon avis, répondit Julietta, ce soir même vous aurez la paix.

Il soupira : « Merci, mais pourquoi ce soir? Écoutez-moi : prenez ma voiture, laissez-la devant la gare et je téléphonerai à mon garage qu'un chauffeur me la ramène. Votre train est à 10 h. 12, il est 9 heures à peine, la voiture sera de retour ici, devant ma porte, bien à temps pour que je puisse m'en aller à mon tour. Faites vite, je vous en prie, nous nous reverrons bientôt, demain peut-être, si vous le voulez. »

— Je manquerai le train de 10 h. 12, répondit Julietta.

— Mais, s'écria-t-il, je ne vous comprends pas, le train du soir, ce fameux train de 7 h. 50, vous obligerait à passer toute la journée en ville.

— Je manquerai le train de 7 h. 50, dit encore Julietta. Si

vous n'étiez pas revenu, je ne vous aurais pas gêné davantage que je vous gênerai quand vous serez parti. Ce soir, et même avant ce soir, vous serez en voyage et vous aurez la paix. Mon installation n'est pas terminée, je la veux plus belle, bien plus belle. Je tiens à vous faire plaisir. C'est ma façon de vous remercier. Je reste.

Landrecourt hocha la tête avec résignation : « Très bien, dit-il, restez, il ne me reste qu'à partir. »

C'est alors que tournant brusquement les talons, il vit la robe de Rosie posée au pied du lit dans l'alcôve. Il fit trois enjambées, s'en saisit et courait vers la porte lorsque Julietta bondit sur lui pour la lui arracher. Ils tirèrent chacun de leur côté, jusqu'au moment où Julietta qui, tout en se débattant, s'était approchée de la table à écrire, s'empara des ciseaux, les ouvrit et dit : « Je coupe, comme cela nous en aurons chacun la moitié. » Landrecourt lâcha prise.

— Vous la voyez, cette robe? continua-t-elle. Vous la voulez? Je vous la donne, mais prenez au moins la peine d'aller la chercher. Elle en fit vivement un paquet bien serré, une boule, monta les trois marches et, de toutes ses forces, la lança dans la cour.

— Merci, dit-il, et il partit.

Cependant, Sultan qui se pourléchait les babines et bâillait d'aise en attendant la venue d'un autre bon morceau sembla déçu de voir tomber à ses pieds quelque chose qui ressemblait à un ballon dégonflé. On ne peut dire s'il crut à un jouet mais il est certain qu'il se roula dessus et l'emportait dans sa gueule lorsque Landrecourt sortit de la maison.

— Sultan ! cria-t-il, viens ici. Sultan s'arrêta, le regarda, mais le voyant accourir, il reprit son jouet et s'enfuit devant Landrecourt, qui le poursuivait et criait sans relâche : — « Sultan ! Sultan ! viens ici. » Sultan s'arrêta plusieurs fois, juste le temps de lancer un aboiement joyeux, puis, traînant la robe dans la boue et dans les prés humides, il s'enfuit de plus belle et disparut bientôt au loin, derrière une haie vers les bois. Landrecourt, pantelant, à bout de souffle et désolé, continua sa course, en appelant toujours : « Sultan ! Sultan ! » Cependant, lorsqu'au revers de la haie la plus lointaine, il ne retrouva ni la robe, ni le chien, il perdit tout espoir et fut tenté de ne pas rentrer à la maison. En cet instant, il n'en voulut pas à Julietta qui n'avait eu que l'intention de le taquiner et ne pouvait prévoir ce que ferait Sultan, mais, excédé d'avance à l'idée des paroles amères et des reproches que Rosie ne manquerait pas de lui adresser, c'est à elle qu'il en voulut. Accablé, incapable cette fois d'inventer une excuse, il revenait sur ses pas et se trouvait encore à une

bonne distance de la maison, lorsqu'il aperçut Rosie devant la porte d'entrée. Les deux mains dans les poches de son manteau, qu'elle avait jeté sur sa chemise de nuit, elle l'attendait.

— Que se passe-t-il? lui demanda-t-elle. Vos cris m'ont éveillée, et, avant qu'il n'ait eu le temps de répondre, elle tendit vers lui un pan de son manteau : « Ma robe de chambre a disparu, on a volé ma robe de chambre. »

— Oui, hélas ! je le sais, répondit-il.

— Comment? fit-elle, colère, comment vous le savez? Je la veux, entendez-vous. Je veux qu'on me la rende. Qui l'a volée?

— C'est le chien, répondit Landrecourt.

Elle perdit patience, trépigna et, de ses poings serrés, lui tambourina la poitrine : — « Le chien, le chien, pourquoi pas les oiseaux, ces sales oiseaux? cria-t-elle. Vous vous moquez de moi, vous allez trop loin, c'est intolérable. Je m'en vais, vous m'entendez? »

— Moi aussi, dit-il. Partons.

— Vous vous en irez de votre côté et moi du mien, déclara-t-elle. Vous me conduirez à la gare, je prendrai n'importe quel train. Mais, d'abord, expliquez-vous.

— Oui, fit-il. Rentrons.

Ils n'allèrent pas plus loin que le vestibule. Rosie assise dans un fauteuil à haut dossier, se tenait droite comme un juge et Landrecourt faisait les cent pas devant elle.

— Voici, commença-t-il, j'avais descendu votre robe à l'office pour la repasser...

Elle l'interrompit : « Quel besoin avez-vous de repasser ma robe de chambre, je me le demande? Elle n'était pas chiffonnée. »

— Un peu, dit-il.

— Et alors? Je vous écoute.

Il parlait avec application.

— Et alors, pendant que je préparais votre petit déjeuner, le chien est entré à pas de loup et, sans un mot, a volé votre robe de chambre. Quand je m'en suis aperçu, il était déjà parti. Puis sur un ton indulgent, il ajouta : « Sultan est si jeune ! Il ne fait pas la différence »

— Il est si jeune ! répéta Rosie, ce chien est si jeune qu'il ne fait pas la différence entre sa soupe et une robe de chambre, pauvre bête ! André, reprit-elle froidement, votre histoire est incroyable, mais je n'ai pas le choix et je suis bien forcée de l'accepter telle qu'elle est.

Il s'arrêta devant elle et se pencha pour lui prendre les mains, mais elle les retira brusquement et les cacha derrière son dos. — « Je m'excuse, dit-il, je suis désolé, je vous de-

mande pardon. C'est drôle comme une histoire drôle peut-être triste. » Alors, elle se leva et se mit à aller et venir d'un bout à l'autre du vestibule, pendant qu'il tombait assis à la place qu'elle venait de laisser. Dans une attitude très lasse, la tête appuyée contre le dossier, les bras étendus et les mains posées sur les avant-bras du fauteuil, il ferma les yeux.

— Mon cher André, lui dit Rosie, nous avons convenu de partir. C'est vous qui me l'avez demandé, n'est-ce pas?

— C'est moi, fit-il.

— Eh bien ! aujourd'hui, c'est à mon tour de vous demander quelque chose.

— Tout ce que vous voudrez, je vous écoute.

— Vous êtes sérieux?

— Très sérieux.

— Alors, ouvrez les yeux. André, ce que je vous demande, c'est de choisir entre votre maison et moi.

Il tressaillit, se redressa et vint à elle : — Mais, je vous choisis, vous, bien sûr, mon amour, s'écria-t-il.

Cette réponse la consola des blessures d'amour-propre qu'elle n'avait cessé d'endurer depuis son arrivée à la maison des Saules.

— Vraiment, dit-elle souriante, vous tenez encore à moi?

— Rosie, comment pouvez-vous croire?...

— Il est vrai que ce n'est pas vous, mais la maison qui me joue des vilains tours. Je n'en veux pas de cette maison. Je refuse d'y vivre. Vendez-la. Voilà ce que je vous demande.

— Mais, dit-il, hésitant, ma vie est ici, toutes mes affaires sont dans les environs et je ne pourrais quitter cette région sans compromettre ma carrière.

La main posée sur la rampe, Rosie commençait à monter lentement l'escalier : « Il y a sans doute d'autres maisons dans le pays, dit-elle sans se retourner. Vous voulez toujours m'épouser? »

— Quelle question, comment pouvez-vous en douter?

Rosie, alors, prenait sa revanche. Hautaine, consciente de mettre Landrecourt dans le plus affligeant embarras, sa vanité seule la poussait à s'assurer encore de sentiments que non seulement elle ne tenait plus à inspirer, mais dont elle souhaitait même se dégager au plus vite.

— Enfin, André, dit-elle, c'est à prendre ou à laisser : c'est la maison ou c'est moi. Nous ne nous marierons pas avant que vous ne l'ayez vendue.

Immobile dans le vestibule, il continuait à lui parler pendant qu'elle gravissait les marches : « Vendre? Mais, à qui? Je ne connais personne qui, de nos jours, veuille acheter une maison comme celle-ci, perdue dans la campagne. » A mi-

chemin entre les deux étages, elle s'arrêta et se retourna posément :

— Eh bien ! si vous ne connaissez personne, moi je connais quelqu'un, répondit-elle en détachant chaque syllabe de cette phrase.

— Qui? demanda-t-il, stupéfait.

— Qui? Mais Hector d'Alpen ! Il rêve d'avoir des enfants et sa future femme n'aime, paraît-il, que la campagne. Cette maison est à quatre heures de Paris, pour les enfants comme pour les parents, c'est idéal, c'est exactement ce qu'il faut. » Et applaudissant et riant elle redescendit l'escalier.

Rosie se trouvait tout à coup dans une situation, analogue, en quelque sorte, à celle dont Julietta souffrait deux jours auparavant : elle souhaitait rompre avec Landrecourt, mais comme elle se croyait encore aimée de lui et qu'elle avait assez de bonté pour ne pas vouloir le blesser trop cruellement, elle n'osait lui dire la vérité et souhaitait qu'un événement, apparemment fortuit, vînt retarder l'exécution d'un projet de mariage, dont le temps se chargerait de la libérer pour toujours.

— Vendre? répéta-t-il. Mais vous, Rosie, ma chérie, m'aimez-vous encore autant que vous m'aimiez?

N'osant le regarder dans les yeux, elle vint se blottir contre lui : « Cette maison est responsable de vos doutes, fit-elle. Je vous aime, bien sûr, mais comment peut-on le montrer dans un tel malaise? Je ne vis plus. Je ne me reconnais plus. Je suis une autre femme.

— Et moi, je ne me reconnais pas non plus, je suis un autre homme, c'est vrai. Il se tut un moment. Vendre? Vendre, reprit-il, nous parlerons de cela, dès demain à Paris.

— Demain ? Pourquoi demain ? Je vais appeler Hector tout de suite. Il adore l'imprévu et si sa fiancée ne le retient pas, il viendra dans l'après-midi, aujourd'hui même, j'en suis sûre, je le connais. Je lui dirai s'il le faut d'amener sa jeune fille avec lui. Nous repartirons tous les quatre ensemble, nous dînerons en route et ce sera charmant, » et sans lui laisser le temps de répondre, elle entra à l'office et demanda d'urgence la communication avec le prince d'Alpen.

Landrecourt, pensif, la laissa seule et courut chez Julietta, qui poursuivait tranquillement la rédaction de ses mémoires.

— Je viens vous annoncer une nouvelle, lui dit-il, le visage éclairé par un sourire d'emprunt.

Elle eut un mouvement de surprise et de crainte : « Une nouvelle? A moi? »

— Oui, fit-il, à vous. Écoutez-moi, écoutez-moi bien : je

vends la maison, mais je ne vends pas le mobilier, je l'emporte. Mon valet de chambre, à qui j'écris de revenir s'occupera du déménagement. Peut-être voudrez-vous l'aider? Je ne vous chasse pas, vous voyez. Et peut-être aussi, saurez-vous convaincre le nouveau propriétaire de vous laisser habiter sous son toit?

— Quoi? s'écria-t-elle éplorée, vous vendez cette maison! Était-elle à vendre? Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? C'est un crime, c'est une folie. Pourquoi la vendez-vous? Je m'y suis attachée.

— Je vends cette maison parce qu'elle est hantée, répondit-il gravement. Oui, hantée par vous. Ma fiancée refuse d'y vivre et moi vous m'en chassez, vous me poursuivez, vous menacez ma vie, vous m'obsédez, je vous vois partout, je ne pense à rien d'autre.

— C'est comme moi, répondit-elle, je suis obsédée, je ne pense qu'à vous. Hier matin, je ne voulais encore que me cacher, mais comprenant combien je vous importunais, je n'ai plus pensé qu'à me faire regretter. C'est autant pour vous que pour moi que j'ai fait cette chambre à l'image d'un de mes rêves. Je vous livre un secret, je vous montre qui je suis et vous vendez mon rêve, mon secret et vous me vendez moi!

Elle se leva et dans un geste d'offrande, montra toute ce qui l'entourait : « Perdre, abandonner, alors que je me réjouissais de pouvoir, en votre absence, rendre chaque pièce aussi belle que celle-ci. Qu'auriez-vous dit à votre retour? Je n'aurais plus été là. Vous auriez pleuré de surprise; vous auriez été triste ou plutôt attendri. Abandonner, vendre à des inconnus! Êtes-vous si pauvre? Êtes-vous ruiné?

— Je ne vends pas à des inconnus, répondit-il. Le prince d'Alpen sera le nouveau propriétaire.

A ces mots, toute expression de tristesse disparut du visage de Julietta, l'incrédulité se montra dans ses yeux et elle éclata de rire : « Le prince d'Alpen, le prince d'Alpen! Ah! je ne vous crois pas, je ne vous crois pas! Toute mon histoire est-elle dans les journaux? »

— J'ignore qui vous êtes, je ne sais rien de vous, dit-il, et de bonne foi, il lui demanda ce qu'elle trouvait de si drôle au nom du prince d'Alpen.

— Vous le savez tout aussi bien que moi, dit-elle. Vous m'avez fait peur, je l'avoue, mais vous manquez de bon sens. Vous m'auriez dit : « Je vends à M. Ligrèque ou à M. Fideau, » que je vous croirais encore, mais au prince d'Alpen! C'est trop me demander. Ne faites pas l'innocent.

— Il arrive aujourd'hui.

— Il arrive aujourd'hui ! répéta-t-elle, ah ! j'étouffe, ah ! je meurs ! Et, riant aux éclats, elle se jeta sur son lit.

Landrecourt, confus et intrigué, la regarda d'abord avec étonnement, puis cette hilarité le fit sourire un peu, puis davantage et de plus en plus, jusqu'au moment où, dans l'impossibilité de se surmonter, il fut, à son tour, emporté par la tempête du fou rire. Pendant qu'ils riaient l'un et l'autre, Julietta de ce qu'elle croyait être une farce, et lui par contagion, Rosie, à l'office, parlait au prince d'Alpen.

— Hector, j'en ai assez, lui disait-elle, tout bas venez, à mon secours, je veux partir.

— Je vous avais bien dit, répondait le prince, que ce n'était pas un homme pour vous.

— Je l'aime de tout mon cœur, affirmait-elle, mais nous sommes trop différents. Nous nous aimons, mais nous ne voyons pas les choses de la même façon.

— Mais... mais... L'amour, quand il arrive ne sait pas ce que « mais » veux dire et c'est avec des « mais » qu'il prend congé de nous. Que puis-je faire pour vous, ma pauvre belle Rosie?

— A tout hasard, j'ai menti. J'ai dit à André que vous cherchiez une maison à vendre pour vous y installer après votre mariage. Prétendez tout ce que vous voudrez, mais, venez, je vous en prie.

— Il n'est plus question de mon mariage, Rosie.

— Pas possible ! Eh bien ! tant mieux, tant pis, enfin je vous félicite. Vous ne parlerez de rien et voilà tout. Ne vous faites pas prier, venez, j'ai besoin de vous.

— Bien, bien, répondait le prince, soyez sans inquiétude, j'arriverai vers cinq heures, je vous le promets, comptez sur moi. Mais je dois vous dire que je tiens à rentrer cette nuit même. J'ai un rendez-vous important demain matin de bonne heure.

Rosie, rassurée, lui demanda quelles étaient les dernières nouvelles. Il lui répondit que presque personne encore n'était rentré, mais que le yacht des Pricido avait fait naufrage, qu'ils étaient à bord, que le masseur s'était noyé et qu'on ne parlait que de cela. Après quoi, ils échangèrent des noms tendres et se dirent au revoir.

Cette conversation terminée, elle appela Landrecourt qu'elle vit descendre courbé en deux par le rire. Surprise, et par ailleurs, contente, elle se mit à rire aussi, de telle sorte qu'ils restèrent un moment, l'un devant l'autre, à se contorsionner et à se tordre, lui parce qu'elle riait du rire contagieux de Julietta, et elle, parce qu'il riait et sans savoir pourquoi. Dès qu'ils purent se ressaisir, elle le prit par la main et l'en-

traîna dans la bibliothèque afin de lui parler de l'arrivée du prince d'Alpen. Craignant que l'expression de son visage ne dévoilât le plaisir qu'elle éprouvait à la pensée de l'exécution rapide de ses projets, elle feuilletait négligemment, sur la table, l'album de photographies.

— Qui est-ce ce saucisson? demanda-t-elle soudain, le doigt posé sur le portrait d'un nouveau-né dans ses langes.

— C'est moi, répondit-il, et ils éclatèrent de rire.

— Je n'ai pas de chance, dit-elle, mais, à propos de saucisson, quelle heure est-il?

Il lui répondit qu'il était onze heures passées : elle lui rappela qu'elle n'avait pas pris son petit déjeuner et déclara qu'elle avait grand faim : « Mais il est trop tard à présent, continua-t-elle, je vais faire ma toilette et puis, que penseriez-vous de déjeuner tranquillement sous les arbres avec les restes de notre dîner? Nous avons encore un demi-poulet, du fromage, du beurre, de tout enfin, ce sera bien assez.

— Hélas ! fit-il gêné, hélas ! il ne reste plus rien.

— Comment rien? La chouette? Le chien? Les rats? tout ce joli monde aimerait-il aussi le poulet?

— Non, non, c'est moi-même et c'est affreux. Nous devions partir ce matin, j'ai pensé que ces choses seraient perdues et je les ai mangées. J'ai cru bien faire et j'ai eu tort.

— Eh bien ! remarqua Rosie, cela prouve que dans cette maison, il faut s'attendre à tout. Et elle le quitta.

LOUISE DE VILMORIN.

(A suivre.)

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

JOURNAL III (1926-1927) DE CHARLES DU BOS.

I. — UN APÉRITIF DE L'ESPRIT

Le Journal est le moyen d'expression privilégié de Charles Du Bos. D'abord parce que la forme du Journal s'accommode particulièrement du style naturel de l'auteur, tout en incidentes, parenthèses, notes, notes dans les notes et parenthèses dans les parenthèses. Nul besoin en la matière d'artifices typographiques, nulle nécessité d'ordonner *a posteriori* sa pensée et de composer après coup, avec plus ou moins d'arbitraire, ce qui a jailli spontanément. Et dans la recherche même de ce jaillissement le Journal se révèle comme le meilleur instrument. Du Bos est de ces penseurs qu'une sorte d'inhibition frappe de stérilité lorsqu'ils sont seuls en face d'eux-mêmes — non certes sur le plan de la vie intérieure proprement dite mais sur celui de son élucidation qui importe surtout à cette race d'esprit. A défaut de conversation, il lui faut parler à voix haute pour éclaircir ce qui lui demeure obscur au moment où il parle et qui peu à peu s'illumine. Et si exactement *à voix haute* qu'une extinction de voix le prive, nous dit-il un jour, de cette faculté de surprise que lui apporte d'habitude la dictée.

Dicter un Journal servait en effet à notre auteur à se mettre en train avant de commencer ou de continuer un essai critique, lui-même le plus souvent dicté, car telle était sa manière habituelle de travailler. C'est ce qu'il appelait (la formule revient fréquemment, je ne dis pas sous sa plume, mais dans sa bouche) : *dégager des calories*. Il lui arrivait d'essayer en vain de prendre son élan. Reconnaissant son échec, il notait, par exemple : « Tout ceci est juste, mais il n'en est pas moins vrai que je n'obtiens pas de moi, en ce qui concerne Rossetti, cette descente tout à fait en profondeur que je voudrais. » D'autres jours au contraire, il décollait, ce qui lui permettait d'arrêter son Journal pour *passer à la rédaction*.

« Une fois en mouvement, presque tout sujet me devient central et obtient de moi ce dégagement de calories, hors duquel je ne puis rien faire... » Ce feu qui se nourrissait de lui-même n'était pas sans présenter quelque danger pour les études critiques : on se souvient de ces *Approximations* étonnamment foisonnantes et fouillées, consacrées à des auteurs dont ce serait trop dire encore qu'ils étaient et qu'ils restent mineurs. « Au fond, je ne puis rien faire que je ne m'y intéresse à fond : presque n'importe quoi est susceptible de me donner de la matière à broyer. » L'inconvénient est moindre en ce qui concerne le Journal et les *couches de profondeur* qu'il nous découvre. Peu importe alors le prétexte du moment qui a fourni l'occasion d'un de ces *approfondissements*, d'une de ces *plongées*, d'une de ces *descentes*, chers à Du Bos, qui, lorsqu'il ne parle plus en termes de profondeur (« Je n'ai jamais aimé, ici-bas, en tous ordres que la profondeur ») évoque les cimes des autres et de lui-même.

On sera néanmoins frappé, comme dans les tomes précédents du *Journal* (1) (défaut qui se retrouve du reste dans tous les écrits de Charles Du Bos) par sa tendance aux comparaisons sinon tout à fait gratuites du moins abusives et qui, en de brillantes envolées, fait perdre à son inspiration contact avec le réel. Ainsi lorsqu'il parle de *la fusion des éléments picturaux et musicaux* chez Chateaubriand et chez Barrès et qu'il affirme que *dans la mesure où la littérature peut résoudre le problème orchestral de la musique, une des pages opimes de Barrès est ce qui se rapproche le plus d'un thème wagnérien* pour en venir ensuite à un *rapprochement Mozart-Gide sur le plan du mélodique pur par opposition au plan orchestral innervé de Barrès — et par opposition au plan polyphonique — intime de Baudelaire...*

Il arrive que Du Bos soit contraint de reconnaître lui-même l'inexactitude de ses rapprochements (« L... à qui je dicte ces lignes m'apprend que ce square-jardin qui s'adosse au musée Carnavalet n'existe que depuis le début de la guerre — ce qui réduit à néant la définition que je m'en étais donné à moi-même, à savoir un jardin d'Oxford qui aurait été revu par Jean Goujon ») ; mais loin de s'inquiéter de cette erreur il passe outre sans soupçonner que son système entier de pensée en peut être atteint. Et s'il dit : « Oui, tout ce que j'avance, tout ce que j'établis là est merveilleusement solide, ajusté, agencé : si cependant ce n'était que mon ingéniosité qui avait construit ce bel échafaudage? » ce n'est pas à lui qu'il en a, mais à Ramon Fernandez. De telles erreurs de tir sont pourtant l'exception. Presque toujours il fait mouche et ouvre à notre pensée réveillée, entraînée, enchantée, de nouvelles perspectives. Et même ses plus aventureuses « approximations », nous les lui pardonnons à cause de la joie toujours féconde qu'elles nous donnent. L'exaltation procurée par la lecture de Du Bos est l'une des plus enivrantes qui soient pour l'esprit. Elle n'est pas facilement donnée. Mais une fois qu'on l'a découverte elle devient une sorte de drogue à laquelle

(1) Éd. Corrêa.

on aime revenir. Du beau, du bon, Du Bos : c'est l'apéritif de l'esprit. Je ne vois que Proust pour apporter ce bonheur. Et Du Bos précisément nous avoue qu'il aimerait être *un Proust chrétien*. Le moindre intérêt du *Journal III* ne sera pas de nous avoir montré dans quelle mesure il a conquis le droit de se nommer tel.

II. — La catégorie du posthume.

Il est certain qu'il y a chez Du Bos une mise en scène continue de la vie, mais qui se déploie toujours dans le sens de la grandeur et sur un plan tout intérieur. C'est une autre des raisons de cet accord fondamental entre le genre du Journal et la nature de notre auteur. De son propre aveu, en effet, « il a peu le sentiment de vivre lorsque son Journal n'en recueille pas le dépôt (...), la méditation sur sa vie apparaissant en son cas une nécessité d'ordre presque biologique, » au point même que, lorsqu'il ne dicte pas son Journal, « surgit un pénible malaise de même nature que celui d'un organe auquel il serait refusé sa fonction. » Autrement dit, « le besoin d'exprimer est premier, fondamental en son cas, c'est un besoin d'ordre physique — sans la satisfaction duquel, physiquement, son malaise devient bien vite intolérable. Il lui faut à tout prix expulser chaque jour, ne fût-ce que quelques-unes des innombrables choses qui sont sans cesse présentes et accumulées en lui. Faute de quoi il étouffe. » Une autre fois, il emploie le mot plus précis encore d'éjaculation.

A ce point de vue, le Journal lui sert d'abord à organiser sa vie dans le domaine pratique. D'où des plans détaillés de travail que, par une espèce de vice (la drogue dont je parlais) nous sommes reconnaissants à Mme Du Bos d'avoir conservés, mais qui, outre qu'ils apparaissent quelquefois fastidieux, ne vont pas sans quelque puérilité. D'où aussi l'extrême précision des lieux, dates, heures et même minutes des Journaux. (L'un d'eux commence ainsi : « Ile Saint-Louis. Vendredi 1er avril 1927 — 1 h. 58, après midi ; » un autre, qui s'ouvre sur un « 11 h. 5 du soir », s'achève sur : « Mais il est 11 h. 24 et je ne dicterai pas plus avant. »)

Mais c'est surtout sa vie intellectuelle, morale et métaphysique que Du Bos entend principalement organiser grâce à un incessant *travail de modelage intérieur*. Dans la mesure où il répond à cette exigence, le Journal lui apparaît de plus en plus destiné à devenir son œuvre « peut-être la plus importante, en tout cas la plus sienne et le centre même (de son) dossier posthume ». On sait, en effet que ce qu'il appelle *la catégorie du posthume* lui est, avec celle de la profondeur, particulièrement chère. Il est curieux de voir à quel point, dans l'obscurité à peu près totale qui était la sienne à cette époque et où il devait demeurer jusqu'à sa mort, Charles Du Bos était lucide en posant comme une quasi-certitude que ses écrits posthumes, et particulièrement son Journal, lui donneraient cette audience qui, de son vivant lui faisait si gra-

vement défaut. Il est vrai que, non content de jouer comme les acteurs du Théâtre Libre *le dos tourné au public*, il craignait encore la contamination du succès. La seule idée qu'il était souhaitable que la dernière de ses *Approximations* se vendît, lui faisait même éprouver une sorte de honte dont son Journal garde trace. « Personnellement, pour tout ce qui concerne et le *Journal* et *Introspections*, j'aimerais la publication posthume. C'est presque morbide d'aimer le posthume au degré où je l'aime. »

(Il faudrait parler ici, si l'on avait la place, du merveilleux comique du Journal que le lecteur a dû déjà sentir, ici et là, affleurer. La cocasserie de nombreuses notations nous met dans une sorte d'allégresse. Mais il y entre toujours tellement de grandeur sous-jacente que notre sourire est de connivence attendrie et admirative, jamais de moquerie. Je ne pense pas, du reste, que le comique de Charles Du Bos soit toujours aussi involontaire qu'on serait d'abord tenté de le penser. Voir : « Mais quel que soit le point auquel m'émeuve Cécile (dans les *Harmonies viennoises* de Cassou), cela me ressemblerait peut-être trop de déranger l'Amfortas de Parsifal à son sujet... » Ou encore : « Amiel aura eu du moins cet avantage de me faire sentir que je ne suis pas insensible, au point où je l'aurais cru, au ridicule, et que quand l'on passe certaines limites, je me retrouve brusquement et inopinément Français. »)

Le fait que Du Bos, non seulement pense pour son Journal à la publication posthume, mais encore qu'il finit par se résoudre à en imprimer de son vivant des extraits (Édition Corrêa de 1931), le fait aussi qu'il a dicté la plupart de ses Journaux, le détourne des aveux intimes. Ou plus exactement (car il ne se place et ne se déplace jamais que sur le plan intime) de cet aspect primitif, le plus inquiétant, qu'il appelle *la part de l'animal*. « A la seule pensée que l'homme tout entier ne soit peut-être qu'animal, j'éprouve comme un frisson d'horreur sacrée. » Tellement d'horreur même, qu'il évite d'en parler. Ce que nous avons lu de lui sur *le tragique de la vie des sens* (notamment dans *le Dialogue avec André Gide* et dans le tome I du *Journal* à propos de Keats) nous fait regretter ce silence, et d'autant plus qu'à de rares exceptions près, il ne semble pas dû à des coupures dans le texte. Nous voyons Du Bos lui-même s'inquiéter, à la date du 9 décembre 1927 à propos du *Temps retrouvé* de ce manque d'audace qui le fait *aller moins loin dans le Journal qu'il le pourrait et que peut-être du point de vue de la sincérité il le devrait.* Mais la vraie raison de cette discrétion est peut-être qu'il ne regarde jamais vers le bas, mais, ainsi que nous l'avons déjà noté, toujours vers le haut ou dans les profondeurs. S'il se découvre inférieur à Proust sur le plan de la confidence, il s'en sait moins indigne sur celui de la lucidité créatrice. Et grâce à la dimension métaphysique où il a, lui, accès, en un certain sens, peut-être, son supérieur... Ce qui nous oblige à revenir, sans plus de parenthèses, au cœur de notre sujet.

III. — L'ADORATION PERPÉTUELLE.

Ainsi qu'il le disait un jour à son ami Jean Baruzi, plus il avance dans la vie et plus l'intéressent seuls les problèmes de la vie morale; plus aussi lui devient indifférente la profondeur d'esprit dépensée sur n'importe quel sujet, *sauf sur l'unique.* Les préoccupations éthiques de Charles Du Bos ont toujours été teintées d'un mysticisme qui fut longtemps d'une espèce paradoxale, puisqu'il se rapprochait de celui de Flaubert, disant : *Au fond je suis un mystique et je ne crois à rien.* Si, le 1er janvier 1927 (car il importe ici de marquer les dates) Du Bos n'hésite pas à affirmer qu'il ne tend à rien moins qu'à la sainteté, il ajoute alors qu'il ne parle probablement de sainteté que pour *n'avoir pas besoin de recourir à la conversion.* Son théisme lui est naturel, mais il est d'une nature particulière, se manifestant surtout par une *adoration perpétuelle* (titre que Proust avait d'abord retenu pour *la Recherche du temps perdu* mais dont Du Bos nous laisse entendre qu'il ne l'en reconnaît pas digne). Adoration perpétuelle mais aussi *continue,* « aucune cloison étanche n'existant pour lui entre les choses. » Il précisait déjà le 12 août 1926 : « Je suis tout ensemble le plus religieux et le plus incrédule des êtres, porté d'une part à donner irrésistiblement une valeur religieuse à toutes les impressions les plus intenses et les plus élevées de ma vie (...) et d'autre part, incapable de foi au point de ne pas parvenir à comprendre quel peut être pour d'autres le contenu du terme. » Dès ce jour où il nous avait fait cet aveu, Charles Du Bos avait pourtant accompli délibérément vers la foi la plus orthodoxe un pas décisif : *Il est clair que je ne puis continuer, comme je l'ai fait pendant des années, dans une abstention ou du moins dans un suspens indéfini à l'égard du problème religieux.* A propos de quoi il précise un autre jour :

Comment se peut-il que, depuis le printemps de 1918 *jusqu'en août* 1926, *j'aie pu obtenir de moi-même cette succession de sursis? Oh! moi seul en ai la clef : cela tient à la presque monstrueuse et quasi continuelle surabondance d'émotion religieuse dépensée sur tous objets profanes : ma nature est à tel point religieuse qu'elle l'est partout, non seulement dans toutes les zones de la poésie, de la musique, de l'art, du sentiment, des relations avec les êtres, de la vie en général; mais j'irai jusqu'à dire que je suis religieux dans le mal même, dans tous les domaines où pas une seconde pourtant ma lucidité n'hésite à me donner tort.*

L'effort volontairement et clairement manifesté le 12 août 1926, reçoit le 10 avril 1927 une promesse de récompense qui est pour Du Bos celle de pressentir que les temps sont proches où il ne lui sera plus besoin de volonté : « J'ai l'obscure perception que la grande aventure m'attend et que je n'y échapperai point. » Que cette perception soit devenue obscure est la marque d'une première abdication, non plus choisie mais devenue inévitable de la raison, donc d'une première manifestation spontanée de la foi

chrétienne. Car il ne s'agit pour Du Bos d'être autre chose que chrétien. Qu'il soit naturellement théiste, qu'il n'ait *jamais douté à aucun moment de l'existence de l'âme* (ah ! l'admirable constatation et la chance de cette âme consciente d'elle-même) n'aurait pourtant pas dû impliquer nécessairement la réalité de Dieu et de l'âme tels que le christianisme les a définis. Du Bos fait allusion, mais en passant et rapidement, à l'existence historique du Christ qui lui semble établie. Mais ce fait étant admis, on ne passe pas obligatoirement à celui de la divinité du Christ. Né en milieu chrétien, nourri de culture chrétienne, Du Bos ne met pas le christianisme en question. Il s'agit ou non de croire, mais si l'on croit on ne peut croire qu'aux commandements de Dieu et de l'Église. S'il trouve *malaisément surmontable la barrière en elle-même si frêle qui le sépare d'une religion déterminée,* Du Bos n'a aucun doute sur la nature et le nom de cette religion dont il est bien vrai qu'elle est pour lui *déterminée.* M. Cioran, dont nous parlions dans notre précédente chronique, était sollicité, lui, par la pluralité des religions. Né chrétien, il se détachait du Christ pour Bouddha avant de quitter Bouddha pour le dieu inexistant de l'Absurde. Mais écoutons Du Bos :

(J'éprouve) tout simplement le sentiment impérieux et comme saturé d'irrévocable que dans la zone du religieux j'ai tout donné pendant vingt-cinq ans aux chapelles latérales et que seul dorénavant le maître-autel m'importe. Qu'implique dans la pratique cette persuasion? Accepter — et ne jamais perdre de vue — le fait que tout nouvel afflux d'une émotion que je sais, en sa nature, religieuse doit me rapprocher, si imperceptiblement que ce soit, du contenu auquel elle correspond. Oui, c'est bien cela : je ne dois plus permettre à l'émotion diffuse de se perdre pour ainsi dire au sein d'elle-même : il faut que chaque exaltation ait pour résultat l'approfondissement en moi d'une conscience religieuse. Après déjeuner, je relisais à Z... avec une émotion indicible les versets de saint Marc, IX, 22-24 : « Jésus lui dit : « Si vous pouvez (croire), tout est possible à celui qui croit. » Aussitôt le père de l'enfant s'écria, disant avec larmes : « Je crois (Seigneur); venez au secours de mon incrédulité. » Cette parole — de toutes, celle qui m'est aujourd'hui la plus proche, il est un sens où je suis encore en deçà d'elle, et un autre où je vois cependant comment je retiens le droit de la prononcer. »

S'il reste encore, dans un sens, en deçà de cette parole, en ce jour du 19 avril 1927, Charles Du Bos sait déjà sans hésitation possible ce qu'il *doit* accomplir, ce qu'il *faut* faire et à quel *contenu* précis correspond son émotion religieuse : le Pari de Pascal et son agenouillement. Pour nous, qui n'avons de la foi que la nostalgie continue, une part aussi grande faite à la volonté en un domaine malgré tout aussi hasardeux, nous apparaît au premier abord, malgré la grandeur de cette attitude, comme un subterfuge auquel nous ne pouvons en conscience consentir. Mais poursuivons. Du Bos nous guidera peut-être et peut-être lui devrons-nous la lumière...

IV. — Ses grands morts.

Qu'il se dérobe soudain nous rassure plutôt — d'autant mieux qu'il le fait en des termes qui semblent rendre inutiles ses précédentes réserves : « Je voudrais ici fixer comme l'épine dorsale de ma résistance, écrit-il le 25 avril : elle tient toute dans le refus à l'heure actuelle et comme l'impossibilité d'admettre que croire en Dieu et être catholique ne fassent qu'un. » Seulement il ne reviendra plus sur cette objection. C'est donc qu'il la tient pour surmontée sans plus de discussion. En revanche il s'étend sur la crainte que *le fait de se convertir ne soit lui aussi une trahison.* Entre ces deux trahisons, mais aussi entre ces deux tentations, il balance longtemps, âme de Buridan. Ne risque-t-il pas, *ayant tant senti Dieu en lui hors du catholicisme de le sentir moins à l'intérieur de l'enceinte?* Curieux refus chez un homme dont la nature « partout ailleurs — songeons à l'art, à l'exaltation, au travail créateur — non seulement accepte d'être mue, d'être agie, mais témoigne même de l'inquiétude lorsque c'est elle qui meut et qui agit ».

Charles Du Bos montre en effet, dans tous les domaines, une sorte d'impossibilité à penser sans référence à d'autres pensées, non pas considérées dans l'absolu, mais incarnées. *Le contact avec les textes* lui est indispensable. L'histoire de sa vie, tout autant que par des événements personnels, est marquée par des rencontres spirituelles, ou plutôt ce sont ces rencontres spirituelles qui deviennent, quant à l'essentiel, la matière même de sa vie intime et qui forment sa *chronologie personnelle.* Ainsi a-t-il eu, par exemple, ses *cycles* Baudelaire, Benjamin Constant, etc. (« La passion de Schumann, de Liszt, de Julie de Lespinasse, de Paul Drouot, — je note selon l'ordre chronologique qu'occupent ces révélations dans mon histoire intérieure, — c'est relativement tard que leurs mondes se sont ouverts à moi. ») « Mon Plotin tant aimé », « mon éternel saint Augustin », « mon cher Vauvenargues », « mon cher Stendhal », « mon bien-aimé Shelley », « mon cher Henry James », « mon Bergson », « mon cher Simmel » et, plus généralement, « mes grands morts » sont autant d'appropriations passionnées dont est jalonnée l'histoire de sa pensée (qui presque totalement avec celle de sa vie coïncide). Son plus grand plaisir étant de *dialoguer en profondeur avec le plus intime d'un être,* aucun désespoir personnel ne *résiste à l'entrée d'un être nouveau dans sa vie, d'un auteur nouveau dans son esprit.*

Si les maîtres privilégiés de Du Bos sont, en somme, assez peu nombreux, il est toujours disposé à en élargir le nombre. C'est simplement parce qu'il ne se lasse pas de pousser plus avant la découverte d'un auteur qu'il ne multiplie pas plus rapidement le nombre de ses références essentielles. Découvrant, dans un livre de Jean Baruzi, une citation de Blondel qu'il n'a pas encore lu, citation qui lui paraît correspondre si exactement à ce qu'il pense qu'il augure de l'œuvre ignorée de merveilleuses rencontres, il note « combien il est émouvant de penser que des êtres qui ne

se connaissent point, qui ne se sont point lus, sécrètent analoguement, et combien il y a, s'inscrivant au-dessous de la communion des Saints, une communion des esprits à laquelle on se sent, avec un indicible tressaillement, appartenir, adhérer ». Son émotion, il nous la fait au moment même éprouver, car nous connaissons ce genre de révélation. Et nous admirons Charles Du Bos d'avoir formé cet « opulent bouquet d'amitiés, tel qu'aujourd'hui nul être vivant nulle part n'en possède d'aussi riche. »

Du reste, Du Bos a beau « épouser jusqu'à se perdre complètement le point de vue de chacun de ceux qu'il étudie », il est lui aussi un penseur original, un poète premier grâce à qui les philosophies et les poésies des autres redeviennent fécondes, donnant de nouveaux fruits qui n'auraient pas eu sans lui d'existence. S'il fait les textes *siens*, c'est pour en tirer autre chose qu'eux. « Que m'importe, disait Alain dans le même sens, si Platon a bien pensé ce que j'y trouve pourvu que ce que j'y trouve m'avance à comprendre quelque chose? » (Et je me souviens que Du Bos citait dans le tome II de son *Journal* cette pensée de Pascal, disant déjà : « Ce que je trouve dans Montaigne, ce n'est pas dans Montaigne, c'est dans moi que je le trouve. ») Voici pourquoi émeut si profondément notre auteur la phrase où Hofmannsthal dit de Théophile Gautier *qu'il est un poète en qui les poésies d'autres poètes deviennent une fois encore vivantes.*

Ne pouvant se passer de guides, Charles Du Bos se veut guide lui-même. « L'intimité a fini par devenir pour moi un besoin si premier, si radical, si actif aussi (...) et il prend si inévitablement la forme de l'intervention que ceux avec qui je ne suis pas intime, dans la vie desquels je n'interviens pas, pour vraiment penser à eux, il me faut aujourd'hui presque un effort d'esprit, un effort objectif, désintéressé, quasi intellectuel. » On sait la place que tint dans sa vie la direction de conscience, combien ardemment il savait écouter et combien efficacement conseiller. Il ne pouvait approcher un être dont il attendait quelque chose, sans le *forcer à lui montrer son vrai visage, à faire tomber le masque.* C'est ce qu'il appelle lui-même son *interventionnisme patient*, ses côtés *accoucheur des âmes* et *chirurgien spirituel.* Je pensais à cet aspect de notre auteur, pour faire la différence et sans perdre, naturellement, le sens des proportions, en lisant à propos de Saint-Cyran dans la *Relation sur Port-Royal* (qui vient de paraître aux éditions Grasset) : « Il ne me donna aussi aucune ouverture pour cela, ce qu'il ne faisait jamais, ne s'enquérant de rien et ne répondant précisément qu'à ce qu'on lui demandait. » M. l'abbé Louis Cognet (à qui nous devons d'avoir ce précieux texte de la Mère Angélique Arnauld sous une forme enfin correcte, sans coupures ni adultérations) note ici en marge qu'à la différence de saint François de Sales, Saint-Cyran n'avait aucun goût pour la direction de conscience. Charles Du Bos lui, en avait peut-être un peu trop, il le reconnaît dans son *Journal* du 16 juin 1927, où il parle, à propos des êtres qu'il a conseillés, de *pénétration par effraction*, de *domination* et de *tyrannie.* Mais il est temps de revenir à son âme écartelée

entre l'appel de la foi et la crainte de ne pas croire assez pour se dire convertie.

V. — Le nœud gordien.

Aussi bien, la digression qui précède et qui nous a mené assez loin des préoccupations religieuses de notre auteur, correspondait-elle au silence qui se fit en la matière dans le Journal lui-même après la crise d'avril 1927. Du Bos sachant « qu'il avait pris son parti et que ce n'était plus qu'une question de temps — et, ayant ainsi dans la mesure de ses forces vaqué à l'essentiel — se sentait dispos et bienveillamment enclin au secondaire, qu'il flattait d'autant plus de la main qu'il s'en sentait plus détaché ». Mais le travail de Dieu continuait de se faire sourdement en lui et nous en trouvons tout à coup la trace le dimanche 5 juin où nous apprenons incidemment qu'il va depuis un certain temps à la grand-messe des Bénédictins de la rue Monsieur. Pourtant, il se met encore en mouvement chaque dimanche, nous dit-il, *sans aucune espèce d'attrait*, presque avec l'unique sentiment d'accomplir *ce qui lui apparaît présentement comme son devoir*.

Des conversations de plus en plus fréquentes avec l'abbé Altermann (dont la rencontre aura été pour lui décisive) l'aident à ne pas désespérer de la lenteur mise par son âme à se rendre totalement. « Dressez le bilan de ce que vous croyez, liez les intuitions tenues par vous pour indubitables en faisceau, lui dit l'abbé, alors, mais alors seulement, y aura-t-il lieu de voir si le total se rapproche ou non de la notion thomiste de la foi. » Ce qu'il fait. Agenouillements, méditations, lectures, « il procède chaque jour de la sorte depuis quelques mois et le fera jusqu'à un terme qui lui paraît chaque jour plus proche. » Nous sommes en juillet. Depuis longtemps il est à la fois dans le port (comme on dit) et dans son goulet (comme on dit aussi avec plus de vérité, car est-on jamais assuré du salut)? — à la merci d'une vague qui le rejettera en haute mer. Mais l'image est trompeuse : il n'y a plus ou il y a toujours des vagues, c'est à lui et à lui seul de décider s'il est ou non arrivé au terme de son voyage. « Alternativement je suis baigné de lumière et alors la tentation est grande de me dire : à quoi bon? Tu sais; tu ne doutes plus : que sert de poursuivre éternellement la recherche de ce que tu as déjà trouvé? N'est-ce pas en toi manie pure, — et manie de cette « volubilité de l'esprit » que « rien n'arrête », selon la si profonde formule de Pascal; — mais alternativement aussi je me laisse tout reprendre par la force créatrice de mon esprit lui-même. » Pascal? Celui aussi du *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé*, affirmation qui peut être d'autant plus retournée que son auteur avait joué non-peut-être sur mais avec les mots. Le lecteur est de toutes façons déçu qui espérait (naïvement?) recevoir de la bouche de Charles Du Bos le secret lui per-

mettant, sinon de croire, du moins d'espérer pouvoir croire un jour.

A y mieux réfléchir, nous savions déjà que le *Moi-même et mon Créateur* de Newman, est d'une vérité à la fois plus éclatante et plus obscure que jamais en ces moments où, dans un abandon total (car le Créateur lui-même se dérobe) l'âme doit faire seule son choix. Le Chemin de Damas, le Second Pilier de Notre-Dame de Paris (« à l'entrée du chœur, à droite du côté de la sacristie ») sont des exceptions. Et pourtant, pourtant, *la marée montante d'émotion religieuse et même cette fois proprement mystique* qu'éprouva Du Bos le 17 juillet, à la messe, auprès de sa petite fille qui tenait un cierge et offrait le pain bénit, ressemble bien à l'illumination de saint Paul et au *En un instant mon cœur fut touché et* JE CRUS de Paul Claudel, dont aussi bien, *la résistance avait duré quatre ans.*

Mais ce qu'il appelle *sa déification de l'acte de comprendre* semble éloigner, une fois de plus, Du Bos de Dieu. L'abbé Altermann annonce son départ pour plusieurs mois, et voici l'auteur du *Journal* pris de panique. « Je voulais encore avoir étudié, avoir lu davantage, avoir parfait la justice, Dieu sait pourtant combien libérale que ma nature veut accorder au point de vue adverse... » Est-il temps encore? L'abbé s'en va. Il laisse au catéchumène ces deux bouts de la chaîne que Bossuet demandait de tenir solidement, même si on n'arrivait pas à voir le milieu par où l'enchaînement se fait :

Que je prenne bien garde qu'à cette heure — résultat d'un travail qui dure depuis août de l'an dernier — la lumière surabonde en moi, qu'elle peut refluer, se retirer, que je mérite presque qu'elle le fasse, que j'ai vis-à-vis d'elle une responsabilité accumulée, et que tarder, c'est sans doute manquer à cette lumière-là en faveur de l'accroissement d'une lumière à laquelle sur tous les autres plans, et nommément sur celui de la mystique profane et de l'art, je n'accorde aucun prix. Il est tout de même un peu fort de penser que ce que spontanément j'ai fait toute ma vie pour Keats, je le marchande à Dieu et au Christ. Ma nature est insondable : à cette minute précise elle m'apparaît tel le nœud gordien qu'il faut trancher et non dénouer plus avant.

Après ce décisif *Journal* du 29 juillet, rien jusqu'au 13 août, *bien que*, nous dit-il, *ces quinze jours comprennent ceux qui du point de vue religieux furent les plus importants de ma vie.* Sans doute s'employait-il à trancher le nœud gordien. L'opération ne se révèle pas facile. S'il a eu *des jours miraculeux* les 30 et 31 juillet, le reste des vacances lui apparaît comme *un affreux été,* mais « qui ne représente peut-être en son fond rien d'autre que le dernier acte de sa rébellion contre Dieu ». Dans le seul fragment qui ait hélas ! été rédigé d'*Introspections* et que vient de publier *Liberté de l'esprit* dans son numéro de janvier, on peut lire ceci qui est daté du 30 juillet 1938 : *Seigneur, il y a aujourd'hui onze ans que vous m'avez rappelé à Vous...* Et ceci encore qui se réfère expressément à ce matin du dimanche 17 juillet 1927 où sa petite fille présentait le cierge à l'offertoire, alors qu'il relisait

d'un bout à l'autre l'Évangile selon saint Jean : « Vous savez, puisque c'est Vous qui l'accomplîtes que c'est ce matin-là qu'en moi tout s'accomplit ; j'avais entendu Votre parole, ma part était bien simple, bien modeste, indispensable cependant : elle se borna à *ajouter foi :* mon acte ne fut rien d'autre et rien de plus que de croire en l'Évangile de saint Jean. »

Dès lors, c'est sans inquiétude que nous apprenons par le *Journal* que *depuis le début d'août il n'a plus nul accès à son âme,* son angoisse actuelle étant de se dire que chez lui « le retour à Dieu a coupé la relation avec son âme sans lui assurer la relation avec Dieu. » Sans inquiétude que nous assistons à ces dernières oscillations entre la vraie foi et le non moins véritable doute. Nous apprenons du reste le 20 novembre qu'il va à la messe de 8 heures et qu'il y communie ; le 14 décembre, que ces communions matinales sont fréquentes. L'épreuve (et qu'il nomme telle) n'en continue pas moins, *l'introspection transformant en une crise de croyance les formes irréductiblement personnelles que cette croyance revêt en chacun de nous.* Et c'est alors la déclaration solennelle, décisive, que nous connaissions depuis longtemps, car elle nous avait frappé, illuminé dans les *Extraits* de 1931 : *Ce n'est pas en croyant, mais bien en cessant de croire que je me renierais. Ma foi est le couronnement de tout ce que je pense sur tout, de tout ce que je sens sur tout, de tout ce que je veux sur tout.* Aveu si admirable que le récit de la messe de minuit du 25 décembre suivant nous en paraît lui-même décoloré, bien que ce Noël sembla marquer pour Charles Du Bos la définitive conquête de la paix. Ce que le tome IV du *Journal* nous confirmera sans doute, dans la mesure relative où peut être définitive sur la terre des hommes la paix même de Dieu. Mais, quant au bénéfice personnel que nous espérions de notre lecture, il y faut renoncer. Du Bos *ajouta foi?* Mais comment y parvint-il? Nous n'en saurons jamais rien et il l'ignorait probablement lui-même. Passez muscade ! Le voici converti. Nous n'y avons vu que du feu et ce n'était pas le feu du ciel. Ce n'était pas celui dont fut ébloui Pascal en un jour dont il avait certes eu plus de raisons que Du Bos de préciser l'heure et la minute : *L'An de grâce* 1654. *Lundi* 23 *novembre... depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi FEU.* Du Bos a-t-il entendu ce cri? Bien avant sa mort charnelle est-il mort à la vie profane, fusillé par les soldats de Dieu?

CLAUDE MAURIAC.

JEUNESSE DE VALERY LARBAUD

Sans doute, c'est avec un plaisr un peu amer que l'on a pu récemment lire le premier tome de l'ouvrage de M. G. Jean Aubry consacré à la jeunesse de Valery Larbaud (1). Amertume double,

(1) *Valery Larbaud - Sa vie et son œuvre - La jeunesse* (1881-1920). Éd. du Rocher. Monaco.

car nous savons que la jeunesse de l'auteur d'*Amants, heureux amants* s'est cruellement figée et parce que nous savons aussi que nul jeune homme de notre âge ne peut maintenant se glisser entre les jours de cette vie riche, aux plaisirs exigeants, vie miraculeuse qui a pris connaissance de la beauté et de son « trésor de papier (1) » comme le faisaient les lecteurs des premiers numéros de la N. R. F. Plaisir qui révolte certaines âmes héroïques en un temps où l'on nous apprend à découvrir un visage d'homme traqué entre son destin et le destin universel, économique et social. Certes, le geste de prendre un volume de Valery Larbaud sur les rayons de sa bibliothèque a quelque chose d'impressionnant lorsqu'on vient de plier le journal qui vous apprenait atomes, guerres et grèves...

Pourtant, d'où vient que lorsqu'on quitte la France, il se trouve toujours un habitant des jardins de La Haye, de Rome ou de Lisbonne pour vous demander avec émotion des nouvelles de Valery Larbaud? Cela est un fait, on peut y songer, on peut lui administrer les poisons de la sociologie culturelle... Diable ! J'ai des noms à citer, je ne songe pas seulement à d'opulents lettrés, je songe aussi à de jeunes étudiants pour qui, préférée à celle de Spengler, la voix de Barnabooth.

... Première et dernière voix d'Europe, au seuil des mers,
Sur son berceau de bois, dans sa cage de fer,
Une cloche depuis quarante ans parle seule (2)...

Aussi, lorsqu'on rencontre au détour du livre de M. G. Jean Aubry une petite note regrettant qu'une lettre de telle date adressée à André Gide ou même à un moindre ne se soit « pas retrouvée », on réprime le sourire ironique du siècle et on se demande si d'autres siècles ne rechercheront pas cette lettre et quelques autres pour compléter l'image d'un écrivain survécu à lui-même. Ce sera le moment de remercier plus encore qu'aujourd'hui M. G. Jean Aubry d'avoir appliqué « à un auteur vivant l'étude qu'on réserve d'ordinaire aux créateurs dont la mort a consacré les mérites », ce sera le moment de découvrir dans cette trop modeste préface le ton d'un esprit qui nous a donné le livre le plus parfait sur un écrivain contemporain : il y fallait beaucoup d'amitié et d'effacement. Personne n'a écrit un livre pareil sur Stendhal quand il vivait encore, à demi obscur : nous voyons ce que nous y avons perdu, malgré la patience de M. Martineau.



Nos esprits avancés croient s'en tirer en faisant remarquer que le cosmopolitisme littéraire n'est pas une invention très importante, moins « valable », en tout cas, que l'idée de la « mort de Dieu » ou du « déclin de l'occident », thèmes prométhéens, thèmes actuels, eux... Or, les statistiques ont ceci de bon qu'elles nous révèlent que le cosmopolitisme est une religion commune à la

(1) *Blanc Bleu Blanc*, p. 205. Éd. Gallimard.
(2) *O. Barnabooth*. Épilogue. Éd. Gallimard.

jeunesse actuelle. Parmi tous ces étudiants qui, dès le printemps, se mettent à sillonner les routes, par tous les moyens et plus souvent en « stop » qu'en pullman, il en est peu, certes, qui savent, comme Valery Larbaud, l'anglais, le castillan et l'italien et peu qui recherchent d'aussi fins plaisirs mais tous, non plus, ne sont pas dévorés par le souffle révolutionnaire du Malraux d'antan. Il faut bien admettre que Barnabooth représente un type d'adolescent qui voyage pour son goût propre mais aussi pour se libérer de la culture scolaire et d'un étouffement familial, voire provincial. Et il y a dans la démarche de Barnabooth autant de protestations contenues, autant de soif inquiète que dans maints écrits haineux récents. Si depuis lui, on fait la moue devant les faciles dépaysements de Croisset ou même de Paul Morand, c'est bien parce que sous l'aventure avec Florrie Bailey, il y a autre chose que de l'exotisme.

C'est pourquoi, lorsque nous pourrons lire le *Journal intime* de Valery Larbaud, je suis certain que nous y découvrirons le ton âpre que l'on ne fait qu'entrevoir dans le *Journal* d'Henri Beyle et que nous pénétrerons alors à l'intérieur d'un « Combat sur la frontière » dont l'auteur de *Lucien Leuwen* parlait déjà à vingt ans. Il manque en effet à Valery Larbaud, pour avoir exprimé tous les pressentiments de son œuvre, d'avoir écrit ce qui correspond à *Lamiel* dans l'œuvre de Stendhal, à *la Renaissance*, chez Gobineau, ou à *l'Esprit de conquête* chez Constant, il lui manque d'avoir déchaîné son *arte di godere*. Il arrive toujours un moment où l'on passe du polytechnicien glacé Octave de Malivert au bandit des grands chemins Valbraye, des suicides simulés du jeune Benjamin à la douloureuse solitude d'*Adolphe*... La grand-route cesse d'être sentie comme une liberté et l'esprit des plus voluptueux picaresques, vieillissant, revient en arrière pour grandir dans un raidissement suprême.

Si cela n'est pas, si ce *Journal intime* ne nous parvient pas, il nous restera la voix du petit Joanny Léniot, ce ton élégiaque d'une adolescence acide dont on se demande si elle deviendra Swann ou Monsignore del Dongo. Les livres de Valery Larbaud resteront ceux de ces enfants timides, moins « mauves » que Marcel Proust, moins exaltés qu'Henri Brûlard : ils font leurs devoirs de vacances et pensent qu'ils ne feront « jamais rien de propre (1) » mais ils lisent la vie de Franklin et croient marcher, éblouis, tenant la gloire entre leurs bras, ils s'endorment en essayant de voir « la Figure (2) entre les veines du marbre de la cheminée, mais avouent à Fermina Marquez qu'ils sont tout seuls avec le fardeau de leur « génie », « comparable à une très haute montagne, abrupte et noire, d'un aspect trop austère pour vous regarder, mademoiselle (1)... », ils sont, plus tard, « heureux amants, » comme si, malgré eux-mêmes, en dehors d'eux-mêmes, leurs vies et celle de Queenie Crossland s'aimaient, mais désespérés de ne

(1) *Fermina Marquez*. Éd. Gallimard.
(2) *Enfantines*. Éd. Gallimard.

voir sur la terre que des étrangers, ils lui apportent aussi leur « petit désenchantement (1) ».



Je ne sais pourquoi, lorsque je dis « Valery Larbaud », j'entends la musique de Maurice Ravel. Je pense à cette féerie nommée « Morgiane » qui roulait dans la tête de Ravel, les derniers jours, et qu'il ne pouvait écrire, je pense au *Journal* que nous voudrions lire, je pense aussi aux refus que la Commission de Réforme leur opposa, à tous les deux, lorsqu'ils voulurent, en 14, devenir soldats comme les autres, j'entends en même temps *l'Heure avec la Figure* comme *Ma Mère l'Oye* et *la Grande époque* sur les rythmes de *l'Enfant et les sortilèges*, j'entends surtout les déchirantes fanfares du *Concerto pour la main gauche* à la lumière d'une dernière phrase de cet *A. O. Barnabooth* : « Puis, je m'acheminai vers mes terres de l'intérieur... »

C'est le *tempo* de la jeunesse.

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE.

LE PURGATOIRE SUR LA TERRE

Avant d'aborder les livres qui représentent le paradis soviétique comme un enfer, les hommes de bon vouloir retiendront le témoignage de M. Jean Rounault (2). A première vue il peut paraître étrange, en effet, qu'une moitié du papier imprimé aujourd'hui exhale tous les parfums de Russie, quand l'autre moitié est comble de ses horreurs. Un désir d'impartialité — fût-il en fin de compte pusillanime — réclame un goût plus neutre. Or, voici déjà pour le rassurer : l'auteur de *Mon Ami Vassia* était professeur de français en Roumanie ; il fut, après la libération, requis par erreur pour aller travailler en U. R. S. S. ; il y apprit le russe ; dans le camp de travail ordinaire, où il devait passer un an, il eut donc le moyen de connaître tous les types de la main-d'œuvre soviétique : forçats, requis, mobilisés, travailleurs libres — et aussi : stakhanovistes, natchalniks (chefs), dessiatniks (surveillants), commissaires. Il put choisir son travail — lampiste, mécanicien, puis, bien malgré lui, médecin — qui lui fut tant bien que mal payé. Il ne fut ni dépouillé (pas même de ses poux) ni battu. Il a connu la condition, non des milliers de déportés des camps de répression, mais des millions d'une grande termitière encore trop humaine.

Mon Ami Vassia ne fait donc pas double emploi avec le récit hallucinant de Margoline, ni avec la *Vingt-Cinquième heure* de Gheorghiu. Il y introduit plutôt, en permettant pour la première fois de connaître la vie normale d'une nation, dont on a fait recon-

(1) Dédicace de *Déjections*, in *Barnabooth*.
(2) *Mon ami Vassia*. Éd. Sulliver.

naître en premier lieu les extrémités concentrationnaires. Nous avons vue ici sur l'immense glacis qui conduit en pente douce au bagne retranché : le Donetz et non la Sibérie : ni le Paradis, ni l'Enfer : le Purgatoire...

Et dans le sens propre de ce mot : la plaine russe s'étend sur l'âme, l'alanguit, la détend ; sur un cerveau formé de culture latine et de tradition française elle fait l'effet d'une *purge*. L'absence d'écho y rend impossible l'allusion, l'ironie, cette résonance enfin où la voix s'écoute, se plaît dans son style et travaille le ton littéraire. L'auteur de *Mon Ami Vassia* parle, la tête vide, claire comme celle de qui a l'estomac creux, et prise du léger vertige de sentir son abandon dans de telles étendues. Le régime du camp semble l'avoir doué de la sensibilité de convalescent qui fait la matière transparente de la littérature slave, au point que son livre donne l'impression d'avoir été traduit d'une langue étrangère, dans laquelle on devine qu'il fut pensé. Sans déplacer Tchékov ni Gorki, ces souvenirs *libres* sur la mésaventure d'un Parisien lettré font curieusement penser aux *Tranchées de Stalingrad*, non encore publiées en français, de l'écrivain soviétique Nekrassov (lauréat du prix Staline en 1946 et depuis mis à l'index). Les courts chapitres de Jean Rounault ne sont pas les pièces d'un mécanisme, dont David Rousset, dans l'*Univers concentrationnaire*, ne pouvait qu'accuser le caractère de nécessité rigoureuse, et normale dans tout monde fermé ; ils racontent une captivité maintenue seulement par l'immensité de l'espace. Les nombreux épisodes ne sont pas même engagés dans le cours d'un de ces romans où le temps se canalise et dévale un lit d'autant plus mince, sinueux, jalonné de choses successives, que nous revenons vers l'Occident, l'étroitesse, la province ; ils surnagent ici dans la nappe d'une durée où plonge, comme seul repère, l'axe des saisons : ce soleil du printemps qui chauffe la maigreur sous la crasse et tiédit la boue d'Ukraine permanente sous la poussière.

Ni l'horreur, ni le pittoresque n'attestent pour nous l'authenticité de ce récit, mais qu'il ait gardé l'accent d'origine. Il nous rapporte de là-bas ce rien, qui est beaucoup. L'univers de Jean Rounault eût-il été plus affreusement clos, il ne nous renseignait plus sur la Russie, mais sur certaines moroses cruautés de l'homme aussi abstraites et monotones que les complications érotiques. Le camp de concentration s'organise vite en dehors de l'histoire et de la géographie ; ses bourreaux et ses victimes, bouclés dans une arène où ils n'ont plus le loisir d'inventer la charité, ressemblent moins à des Allemands ou à des Russes qu'aux partenaires, toujours possibles, enfermés — grâce à une de ces pointes de vitesse de l'imagination qui devancent et résument le train de l'histoire — dans le château des *Cent vingt journées de Sodome*. C'est à peine si un « concentrationnaire » peut apercevoir les naturels du pays, alors que ceux-ci entourent l'ami de Vassia d'une fraternité généreuse, d'une chaleur qui garde un peu de l'odeur de l'enfance, d'un espoir si profond et si paresseux qu'il ressemble souvent au désespoir. Aussi l'auteur oublie-t-il, à mesure qu'il avance, le travail forcé, le typhus, la faim et l'exil pour découvrir une Russie

intérieure à ses prochains — ses compagnons — une Sainte Russie universelle et digne de notre amour. C'est pourquoi cette relation d'un séjour du côté des esclaves récuse la colère et le ressentiment et n'accepte pour titre que le souvenir d'un nom et d'une amitié née dans et par ce pays inconnu : *Mon Ami Vassia.*

FÉLIX DAUMAS.

LES ROMANS

LA BIBLIOTHÈQUE NOIRE

Nous étions un tas d'existants gênés, embarrassés de nous-mêmes, nous n'avions pas la moindre raison d'être là, ni les uns ni les autres, chaque existant, confus, vaguement inquiet, se sentait de trop par rapport aux autres...

J.-P. SARTRE, *La Nausée.*

Non, le « roman noir », dont on nous parle tant, n'est pas une invention américaine, denrée d'importation récente, sorte de coca-cola pour sensibilités frustes ou fatiguées — à moins qu'on entende appliquer l'étiquette uniquement aux sous-produits qu'on en consomme sous la forme de *thrillers* à prix unique, composés sommaires de violence, d'humour (noir, évidemment) et d'érotisme facile. Et il n'est pas non plus, chez nous, l'enfant légitime ou naturel de cet existentialisme auquel il est trop commode d'imputer la parenté de tout ce qui, dans nos lettres, ne ressortit pas tout à fait à la Bibliothèque Rose.

En fait, le roman noir américain — le vrai — n'est pas né d'hier, avec James Hadley Chase et Peter Cheyney (qui, au demeurant, sont anglais, et d'aimables farceurs, sans plus), mais il y a plusieurs lustres, avec Hemingway et Faulkner. Et le roman noir français — le vrai (je veux dire : dans l'acception *actuelle* du terme) — n'a pas attendu Sartre et l'existentialisme pour conquérir ses titres de noblesse.

Peu après l'autre guerre, un auteur quasi inconnu (et qui l'est demeuré), Guillaume Gaulène, publiait un livre dont on parlerait peu et qui est, aujourd'hui, introuvable. Plutôt mal écrit, d'une facture maladroite, avec des facilités pauvres et de touchantes naïvetés, *Mémorial secret* (1) allait pourtant apparaître à quelques-uns comme une sorte de chef-d'œuvre de ce qu'on n'appelait pas

(1) Éd. Rieder.

encore le « roman noir ». C'était l'histoire, dans le décor sinistre et pluvieux d'une petite ville du Nord de la France, d'un groupe d' « en-dehors » en quête d'une raison de vivre et ne trouvant, dans l'alcool, le jeu, l'inaction, des amours à la fois sordides et désespérées, que de nouvelles raisons de céder à l'envoûtement de l'ennui, de la déréliction, de cette « nausée » existentielle que, quelque dix ans plus tard, l'Antoine Roquentin de Sartre décrirait avec la douloureuse lucidité que l'on sait.

Guillaume Gaulène. Puis Simenon, — que l'on oublie un peu, ces temps-ci, mais qui n'en demeure pas moins l'un des vrais, l'un des grands romanciers de ce demi-siècle. Céline, et aussi Louis Guilloux... De ce dernier, *Le Sang noir* allait inspirer à Jean Schlumberger, voici quelque quinze ans, un article qui ferait date et dans lequel, pour la première fois, serait analysée et nommée cette tendance du roman français contemporain au *misérabilisme.*

« Depuis la fin du romantisme — écrivait Jean Schlumberger — presque tout ce qui a fait événement dans nos lettres (si l'on excepte l'éclaircie du symbolisme) marque un enfoncement progressif dans la misère de l'homme. » Toutefois, si « la faculté de considérer avec calme une réalité sévère et nue est une vertu aristocratique, cette forme de pessimisme qui colore le jugement sans dégrader ni l'énergie, ni l'humeur, ni la chaleur sentimentale, supporte mal l'abaissement de qualité qu'entraîne nécessairement toute espèce de vulgarisation — et j'entends vulgarisation aussi bien chez les auteurs qui exploitent de seconde main des recettes où la hardiesse ne coûte plus d'efforts, que chez un public brusquement élargi, incapable de jugement autonome et de suffisante résistance. Le misérabilisme a là sa double source ». Selon Jean Schlumberger, ce misérabilisme atteste sans doute l'essoufflement du roman d'analyse psychologique : « Faute de savoir à quoi s'occuper, il met doucement en charpie tout ce qui résiste dans les caractères, démonte sans les remonter les ressorts de la volonté, n'a de repos qu'il n'ait bien désossé l'homme et qu'il ne l'ait abandonné, tout dissocié et tout défait, dans une barque à vau-l'eau... Dès qu'elle n'est plus compensée par un courant de poésie créatrice, l'analyse se désintéresse rapidement du seul facteur sur lequel elle n'a pas de prise : le centre irréductible d'une personnalité, son acte de foi vital. » Et l'auteur de ce lucide diagnostic — dont je ne m'excuse pas de citer ces larges extraits : leur actualité est frappante — précise qu'en fait « le misérabilisme n'est pas une question de trivialité extérieure, de brutalité ou d'ordure », pas plus qu' « un simple phénomène de dépression, de chute de tension » : il est « une offensive de déprimés qui, n'espérant plus échapper à leur état, voudraient y voir réduits les autres. Il y a en lui de la vengeance, une vengeance savourée par des hommes mal armés pour la vie, ou aigris, ou jaloux, qu'exaspère la vue du bonheur et du courage ». « Cette agressive débilité — dit encore Jean Schlumberger — trouve aujourd'hui, dans le malaise social, un paravent commode. L'étiquette révolutionnaire donne un air de vaillance à toute négation, et l'impuissance vitale se leurre sur elle-même par le prétexte qu'il faut d'abord faire table rase. »



Enfin, Malherbe vint — je veux dire Jean-Paul Sartre, qui, avec *La Nausée,* allait donner au « misérabilisme » sa forme la plus accomplie en même temps qu'une très authentique infrastructure philosophique, plongeant ses racines dans l'existentialisme allemand et les théories d'un Heidegger sur l'angoisse et l'ennui, valeurs métaphysiques. *La Nausée* demeure un grand livre, inégalé — trahi, même — par son propre auteur, *a fortiori* par ses disciples et ses imitateurs. (C'est, je crois, que Jean-Paul Sartre, trop intelligent pour ne pas avoir senti que, sur le plan simplement humain, Antoine Roquentin tombait sous le coup des jugements formulés par Schlumberger, a voulu l'en laver et s'y soustraire soi-même. Souvenons-nous de certain entretien de Roquentin avec l'Autodidacte : « La vie a un sens si l'on veut bien lui en donner un (dit ce dernier). Il faut d'abord agir, se jeter dans une entreprise. Si ensuite l'on réfléchit, le sort en est jeté, on est engagé. Je ne sais ce que vous en pensez, monsieur? — Rien, dis-je... Ou plutôt je pensais que c'est précisément l'espèce de mensonge que se font perpétuellement le commis voyageur, les deux jeunes gens et le monsieur aux cheveux blancs... » Ce n'est pas sans surprise qu'à dix ans de distance, les lecteurs de *La Nausée* ont vu Sartre lui-même reprendre à son compte les vues de l'Autodidacte — ce grotesque — et fonder sur elles sa théorie de l' « engagement », tout de même qu'après avoir âprement moqué les « humanistes » — dont l'Autodidacte était l'Archétype bouffon — il allait se donner grand mal pour nous convaincre que *l'Existentialisme est un humanisme*... Mais cela est une autre histoire, qui n'a rien à faire ici.)

L'enni, l'angoisse, la déréliction de l'homme « condamné à la liberté » (autre formule de Sartre), ne sont-ce pas eux encore que, sans solliciter les textes, nous allons retrouver composant le climat de ces livres récents appelés à prendre place sur les rayons de notre Bibliothèque noire, du dernier Simenon (1) aux *Stigmates* de Luc Estang (2), et, si étrange que puisse paraître le rapprochement, du *Pigalle* de René Fallet (3) au *Témoin silencieux* de Guy le Clec'h (4)?

Certains d'entre eux, bien sûr, sont des livres d'époque, des sivres datés, et *Pigalle,* par exemple, porte à n'en pas douter l'estampille 1945, c'est-à-dire celle d'une des plus basses époques de ce siècle : lendemains de la guerre, marché noir, jeunesse pourrie, règne de la police et de tout ce qui le justifie, corruption, délation, gangstérisme, prostitution, veule prestige, après les années sévères, d'une vie *trop* facile, enfants perdus, hommes sans loi, déserteurs en tout genre, traficants — beau décor pour ce « roman d'apprentissage » que nous propose René Fallet. Lui non plus ne manque

(1) *Les Quatre jours du pauvre homme.* Éd. des Presses de la Cité.
(2) Éd. du Seuil.
(3) Éd. Domat.
(4) Éd. Albin Michel.

pas de *justifier* sa peinture de cet univers « d'amours ratées, de vies mortes et de cocktails gelés », en invoquant la nécessité de « nettoyer les cadres ». Lui aussi cherche inconsciemment à s'échapper de ce monde avili : c'est tantôt en laissant se faire jour, chez son héros, d'insolites élans d'une pudeur honteuse, tantôt en cultivant discrètement, sur ce fumier, la fleur bleue (l'idylle de Fred et de Minna), tantôt encore en avouant quelque tendresse bourrue pour ce Max qu'il semble railler, seul personnage propre de ce douteux ballet. Tout cela, cependant, est un peu court. Peindre, pour la dénoncer, la pourriture d'un temps, n'a jamais suffi à en dissiper les miasmes — et je crois finalement que c'est en rompant avec elle, en se *désolidarisant*, qu'on lui marquera le mieux son refus. On pourrait croire que les personnages de *Pigalle* le font, en jouant aux *outlaws*. Mais non : il y a en fait, chez eux, une assez affreuse adhésion, une complaisance veule à ce que ce temps a de plus bas. Répétons avec Jean Schlumberger que le malaise social n'est jamais qu'un paravent commode, un alibi, et que « l'impuissance vitale se leurre sur elle-même par le prétexte qu'il faut d'abord faire table rase ».

Au reste, ce n'est pas dans l'ordre social qu'il faut chercher le vrai départ du drame, ni son aboutissement. Il n'est jamais, cet ordre, qu'un décor à l'expérience intérieure de l'homme. J'aime que le romancier, sans vaine complaisance au poncif de l' « engagement », nous le fasse entendre — ainsi que fait Simenon, dont les personnages atteignent souvent une densité psychologique et physique que n'ont plus les héros sartriens. Et s'ils sont finalement, ces personnages, des vaincus, englués dans l'existence, « un tas d'existants gênés, embarrassés d'eux-mêmes... chaque existant, confus, vaguement inquiet, se sentant de trop par rapport aux autres », leur authenticité n'en est que plus douloureuse. *Nous reconnaissons en chacun d'eux comme un Roquentin qui n'aurait pas appris à mentir, à* se *mentir*. La réussite de Simenon, sur le plan romanesque — fût-elle un peu monotone — force l'estime, et une espèce de fidélité à son œuvre (dont *Les Quatre jours du pauvre homme* n'est certes pas l'un des titres les plus marquants). On s'est essayé en vain à l'imiter, à égaler, au moins, cette réussite, ainsi qu'en témoigne le demi-échec d'un Marcel Béalu (1) qui, lui aussi, a voulu « en empruntant le style et jusqu'aux manières de penser de son héroïne, nous prouver qu'il pouvait y avoir moins de banalité dans la plus humble des vies humaines que dans un poncif littéraire ». C'est que, justement, cette banalité, Simenon ne la refuse pas, n'essaie pas de la transcender : ce qu'il nous livre, à l'état pur, c'est la *poésie noire* du réel le plus immédiat.

C'est avec elle aussi que s'est mesuré Luc Estang dans *Les Stigmates*, vaste peinture à la fresque de l'univers quotidien le plus sordide. Toutefois, le réalisme noir est, chez Luc Estang, sous-entendu par une foi qui le nie, et l'auteur des *Stigmates* nous laisse entendre que le véritable drame de l'homme a sa source dans sa rupture avec Dieu ; qu'il s'instaure une connivence inavouable

(1) *La Millanderie*. Éd. des Deux Rives.

entre l'homme qui a renié Dieu et le monde qui l'a tué, qui le tue chaque jour. Ici, le roman noir tend à se dépasser lui-même, par ses propres moyens. Entreprise difficile, si elle est menée sans tricherie. C'est le cas pour Luc Estang. C'est le cas pour Armand Lanoux également, dans *La Classe du matin* (1), roman poético-populiste, dont le héros « sera sauvé par ce qu'il connaît le moins en lui, une aptitude merveilleuse au bonheur », c'est-à-dire une espèce de Grâce particulière.

C'est le cas enfin pour Guy Le Clec'h, dont *Le Témoin silencieux* est sans doute le plus attachant des livres dont il est question dans cette chronique.



Étienne, le héros de Guy Le Clec'h, semble avoir fait sienne la proposition de Cioran : « Vivre signifie croire et espérer : mentir et se mentir » — et tout naturellement cette adhésion l'amènera à renier la vie. C'est à la suite d'un événement en apparence fort simple, fort banal même : la mort de son père, qu'il prend ainsi conscience de l'*inconsistance* du monde dit « réel », et, ne pouvant lui en opposer un autre, en éprouve cette nausée que nous connaissons bien. Comme Antoine Roquentin, Étienne a désormais le sentiment d'être « en trop » dans le monde, dont, insensiblement, par une sorte d'ascèse négative, de renonçante passivité, il va se détacher — jusqu'au suicide qui marque l'aboutissement final, nécessaire, de cette aventure tout intérieure.

Curieux livre. Dont le ton désabusé, le dépouillement romanesque, le caractère parfaitement désespéré de son héros (mais il s'agit plutôt ici d'*inespoir* que de désespoir) rendent, finalement, un son de pureté et d'authenticité qui empêche d'y voir tout à fait un roman « noir » du modèle connu. C'est peut-être aussi que, dans le cas de Guy Le Clec'h, nous n'assistons pas à cet « abaissement de qualité », à cette « vulgarisation » que dénonçait Schlumberger et en quoi il voyait la source — et la tare essentielle — du « misérabilisme ».

Tant il est vrai que si le charbon et le diamant sont de même nature, le second seul a cet éclat — que le roman noir, à son tour, ne saurait attendre que d'une certaine lumière spirituelle...

CLAUDE ELSEN.

L'AMÉRIQUE

Un roman de Frédéric Prokosch sur l'Amérique est une chose bien étonnante. Cet auteur n'aime évidemment que l'Europe ou l'Asie. On avait peine à penser qu'il changerait d'horizons. On avait l'impression qu'il lui fallait cette brume perpétuelle des

(1) Éd. Fayard.

hautes montagnes de Chine — ou cette autre brume qui s'appelle une histoire, un passé.

Nuit des Humbles (1) présente pourtant les signes classiques d'un roman américain. John Steinbeck a écrit quelques mauvais livres (*Tortilla Flat, Rue de la Sardine*) sur des thèmes voisins. C'est un adolescent qui parcourt le pays pour rejoindre un oncle, mais cet oncle est un prétexte, ne pensons pas que le petit garçon arrivera jamais, comme arrivent les petits garçons dans les romans de Dickens (alors l'oncle est très méchant). Le véritable sujet, c'est le hasard, l'étonnement des rencontres, les mille merveilles du monde. Le héros de *Nuit des Humbles* s'appelle Tom et ne possède aucune singularité. On n'a pas oublié Truman Capote et ses délicieux *Domaines hantés* — ces Hauts de Hurlevent pour enfants sages, confitures et sucreries du surréalisme. Mais Tom est beaucoup mieux planté sur la terre. Oui, décidément, c'est un roman américain.

Alors on se demande pourquoi il nous touche quand un personnage de Steinbeck ou du plus récent Hemingway nous aurait sans doute agacé. Il y a trop d'application chez Steinbeck et trop de confiance chez Hemingway, peut-être ; mais le talent mis à part, la façon dont Prokosch voit les choses est très nouvelle et très recommandable : il s'en étonne.

Si bien que Tom a beau parcourir son pays natal, il visite, sans le savoir, un autre continent, une Asie de rêves, où les habitants sont mystérieux, où des conversations chuchotées dans la nuit résument toute une vie et sont une promesse de bonheur, parce que la recette vient de vous en être donnée. *Nuit des Humbles* n'est pas du tout un roman picaresque. Ce mot, on le sait, rime avec pittoresque et les personnages sont tous attachés les uns aux autres par des fils invisibles. Ils disparaissent, tournent, reviennent. Mais un simple voyage dans l'inconnu, présente pour un très jeune homme des vertus enivrantes. A chaque instant tout se décide.

Par ailleurs l'art de Prokosch est voué au culte de la perfection. D'abord il cherche celle-ci dans un mode narratif passé, mais un passé qui ne s'écoule pas, le passé figé de la narration : « C'était un homme de telle sorte... Il avait tel visage et telle contenance... » En un seul paragraphe la statue est achevée.

Ensuite, il nous dévoile des instants. Il n'écrit sans doute pas des romans, mais chacune de ses pages est un instant romanesque. Une rivière, une forêt, une fille qui se déshabille, ces sujets sont brûlés pour un bon élève des lycées et collèges. Prokosch au contraire dispose sous les pas de Tom une nature neuve, qu'aucun élève de troisième n'a regardée avec ennui. (L'ennui d'un enfant désole le monde à jamais.) C'est qu'il fait courir dans ses phrases un émerveillement, une anxiété qui semble éternelle et qui est justement la contradiction intime de l'instant :

Le soleil était bas lorsqu'il reprit le chemin de la maison. Des bancs serrés de nuages couleur de feu passaient au-dessus de sa tête

(1) Éd. Gallimard.

— leurs ombres s'en allaient pâturant tranquillement la vallée de Beckhorn comme un troupeau de daims. L'atmosphère était lourde et épicée. Il traversa à nouveau le champ de pissenlits pour regagner la rivière. Je me demande si ce petit poulain tout brun sera encore là, se dit-il.

Le second trait et celui-là fait de l'œuvre de Prokosch un seul essai sur le bonheur, c'est l'abondance des questions : vite il faut choisir et les statues, sages ou folles, rencontrées sur notre chemin, sous la forme d'un mendiant, d'une vieille femme, d'un nègre, vont nous répondre. On retrouve encore par là, dans *Nuit des Humbles* tout ce qui nous avait frappé dans les *Asiatiques* (1). Le héros, celui qui questionne, ne trouve pas la vérité dans des expériences difficiles (ce qui était pourtant le thème des *Sept Fugitifs* (1), mais alors il vaudrait mieux parler de démonstrations : la vérité, pour chacun, était déjà derrière lui, sa patrie dictait son caractère et sa recherche), il ne cesse d'interroger des êtres qui s'expriment en quelques phrases, des êtres qui s'avancent comme des personnages de tapisserie, avec un emblème ou une devise entre les bras. Au fond, le drame est absent de ce monde souvent douloureux.

Il se peut que cette raison nous suffise à trouver, de temps à autre, que Prokosch est un peu artificiel. On a envie de lui appliquer ce qu'il dit d'un de ses personnages : *En lui reposait une puissance considérable, mais elle restait inerte et ne rendait service à personne, elle était simplement là, aimable ou terrifiante.* » Il reste qu'il s'agit d'un admirable écrivain ; on voudrait citer dix passages qui ont la grandeur des poèmes de Saint-John Perse ; il suffirait de supprimer les verbes et les liaisons grammaticales pour retrouver le ton d'*Éloges* ou de l'*Anabase.* Ce romancier américain est donc d'autant plus recommandable qu'il n'est ni romancier, ni Américain.



Mais puisque ce continent a quelques raisons de nous intéresser, il est indispensable d'ouvrir le livre de M. Geoffrey Gorer, que nous offrent Raymond Aron et les éditions Calmann-Lévy (2). L'auteur est Anglais. Il déclare dans sa préface qu'il a seulement cherché à expliquer les différences existant entre les peuples alliés, pour aplanir les difficultés qui en résultent. Ce compliment étant fait, il écrit un volume d'une dureté étonnante.

A sa lecture, nous nous apercevons bien vite que nous connaissions seulement l'Amérique à travers les yeux de nos grands-parents : conserves, milliardaires, hautes maisons, — la guerre ni les voyages n'entamaient pas cette vision descriptive et, après tout, surannée. L'auteur des *Américains* est un sociologue de la bonne espèce. Il explique. Dès la première page il établit le problème comme celui d'un monde où le père, c'est-à-dire l'Europe

(1) Éd. Gallimard.
(2) *Les Américains.* Collection Liberté de l'Esprit.

est renié et reniés en même temps ses principes, dont le premier est l'autorité, etc... Il montre très bien comment les Américains sont timides devant les êtres, mais indomptables devant les choses — combien leur virilité est inquiète et grand leur besoin d'être aimés (scandaleuse passion nationale).

« Faire des dénombrements plus exacts... » Cette maxime cartésienne est un secret du succès américain. Étrange matriarcat qui s'applique à ranger le monde, à lui ôter jusqu'au souvenir de ses taches et de ses péchés ; pays qui ne se lasse pas de recevoir : hommes, inventions, idées — et de tout transformer ; terre fertile qui sait amener le grain à sa maturité. Les sages dominateurs du Temps ont eu raison d'installer leurs greniers en Europe.

M. Geoffrey Gorer a écrit un livre d'une merveilleuse intelligence.

ROGER NIMIER.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

LÉON BLOY : LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE ; HOMÈRE

On nous reparle de Léon Bloy. Tant mieux, tant pis. Tant mieux et tant pis pour lui comme pour nous. M. Joseph Bollery avait publié voici deux ans déjà un volume sur la jeunesse de son héros, et il s'était arrêté à la folie déclarée d'Anne-Marie Roulé. Il vient d'en publier un second, *Léon Bloy, ses débuts littéraires* (1), qui part des années du Chat noir et va jusqu'à la naissance du *Mendiant ingrat*. Il y aura un troisième volume.

Le livre récent offre comme son aîné l'intérêt du genre ; on y reproduit maints articles du temps, on rend compte de réunions dans les cafés, on ouvre une abondance inouïe de lettres inédites échangées entre Bloy et de nombreux correspondants : un Père général de la Grande Chartreuse, Mlle Read, Rollinat, Charles Buet, Rodolphe Salis, Péladan, Villiers, Huysmans, le directeur de *la Plume* et de divers journaux, enfin plusieurs amis inconnus. C'est toujours délectation d'entrer de surprise et par dix portes inattendues dans des vies qu'on croyait closes sous la cendre et qu'on voit soudain revivre comme par magie.

Voilà ressuscitée positivement toute une époque littéraire, celle de l'amalgame symbolo-chrétien, de l'anarchie névrosée et de l'humour oratoire. Quant à Bloy en personne, on retrouve bien ici l'homme qu'a peint son œuvre. Son attachement à un christianisme d'indignation et de grandeur reste l'estrade du haut de laquelle il méprisa tout au long de ses journées « la bassesse de

(1) Éd. Albin Michel.

ces gens qui sont à Paris ce qu'on est convenu d'appeler le parti catholique ». Il pleurait souvent, assurément en larmes brûlantes ; le voici qui précise : « avec des convulsions pendant une heure. » On l'a vu tour à tour commis-libraire, expéditionnaire chez un avoué, journaliste à *l'Univers*, scribe à la Compagnie des Chemins de fer, pensionnaire à la Trappe, etc., etc. : il s'avoue dans une lettre à Mme Hayem « impropre à tout ce qui se fait sur la terre ». Il courait des journées entières dans Paris pour se faire humilier par les faux amis ou les indifférents qu'il sollicitait avec un merveilleux esprit de suite : la lettre d'une femme émue le montre courant par la ville à pied, « sans chaussures », par n'importe quel temps.

Étant donné que Léon Bloy se croyait appelé à une mission, à « quelque chose d'extraordinaire », il n'est pas étonnant que ses colères aient été de saintes colères, qu'il soit devenu blasphémateur par amour, qu'il ait été jusqu'à exiger que ses amis consentissent à souffrir pour lui et par lui. Ne fallait-il pas que la mission fût remplie coûte que coûte? Mais cela pose à l'histoire littéraire des problèmes non résolus jusqu'ici : M. Bollery les résout-il? Il admet le « justicier » : admet-il que tout lui fût permis? Il accepte le « mendiant ingrat » (c'est-à-dire non achetable et gardant par conséquent le droit de justice à l'égard des dispensateurs de charité) : accepte-t-il qu'un homme persuadé que « pour les âmes très hautes un solliciteur est un bienfaiteur » en prenne prétexte pour les accabler de... ses bienfaits? Et surtout, jusqu'où allait la sincérité de Bloy? Sa foi dans cette direction n'avait-elle pas de limites? Qui répondra à ces questions définitivement?

A dire vrai, M. Joseph Bollery s'est désarmé pour affronter Bloy, il ne peut plus se livrer à la moindre critique envers lui, il compose des livres d'hagiographie. Je reconnais qu'il a réuni certains faits, des déclarations de Bloy, des témoignages d'amis, pour nous interdire de douter d'un cœur immensément tendre, le cœur « d'un esclave d'amour à vendre au premier acheteur venu », doué d'une puissance d'affection et de dévouement dont ses amours nous avaient à peu près persuadés. Tout de même, dans une lettre de remerciement à Rollinat qu'il a tapé, telle phrase — « le service que tu viens de me rendre ne sera point oublié du pauvre Bloy, quoique de malpropres usuriers l'aient accusé d'ingratitude » — ne fait-elle pas sursauter le lecteur devant le mot *usurier?* Une autre lettre adressée à Banville et qui est une demande de secours très préparée, très caressée de manières et de style, nous accroche à ceci : « Mon éditeur ne fait rien pour moi et je suis absolument sans pain » ; car quatre jours plus tôt, Bloy avait écrit précisément à cet éditeur : « Vous vous êtes agité pour me secourir... Vous m'avez même donné quelque argent... Vous avez fait beaucoup déjà et peut-être trop... » Un des deux jours, dans l'une des deux lettres, Bloy a menti, et M. Bollery reste imperturbable.

Qu'il ne bronche pas. Nous lui sommes finalement très reconnaissants. On sait qu'il a découvert en 1933 un paquet de lettres de Bloy à des correspondants génevois, M. et Mme Louis Montchal et leur amie Henriette L'Huillier. (On ne connaissait de Montchal

que son nom par la dédicace de la première édition des *Désespérés*.) François Bernouard en assura la publication, il en restait cependant quelques-unes d'inédites, les voici dans le présent livre, et nous constatons avec joie qu'elles sont belles. Celles de Montchal aussi. Tout un monde vivant de pittoresque, ce bibliothécaire génevois, et d'enthousiasme et de don total ! C'est le Leverdier du roman. Et sa femme, et l'amie ! Leur temps, leur bourse, leur cœur... Cette assistance matérielle et morale a duré dix ans (puis ces braves gens ont sombré), Bloy lui doit d'avoir pu écrire *le Désespéré*.

Autres apports importants du livre : des indications supplémentaires sur la vie de Bloy fiancé, puis en ménage, sur l'héroïne réelle de *la Femme pauvre*, sur la longue recherche d'amour, d'amitié. Cinq années d'amitié avec Huysmans, ce n'était pas mal. Mais on voit venir la rupture. Elle éclate. Le dossier rassemblé ici est à lire en entier, je ne puis le résumer. Il me semble bien que Huysmans n'en sort pas grandi et que peut-être Barbey d'Aurevilly n'avait pas eu tort de murmurer en le désignant : « L'envieux. » Enfin une récréation pour le lecteur : le différend clownesque avec Péladan, qui aboutit à un procès d'éclat imprévu, avec plaidoirie d'un prince russe ami de Bloy, venu tout exprès du barreau de Moscou en pleins préliminaires de l'alliance russe, et qui triompha du Sâr aux applaudissements de Paris ! Étourdissant épisode. C'est pour le *Léon Bloy* de Joseph Bollery comme une plume joyeuse au chapeau.

Une toute nouvelle Association des critiques a donné son prix au livre que M. Antoine Adam intitule *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle* (1). Un rouspéteur, ce brillant professeur de la Faculté de Lille, et qui envoie volontiers son bonnet par-dessus les moulins. Mais ce docte qui dit *non* aux opinions reçues, aux jugements fixés, on le voit solidement installé entre des piles d'ouvrages d'érudition et d'histoire : aucune découverte particulière sur l'époque étudiée ne lui reste inconnue. Il publie le tome premier qui nous mène jusque vers 1640 ; le second doit s'organiser autour de Pascal, le troisième s'appliquera à la période louis-quatorzienne. Nous nous trouvons pour cette fois devant notre littérature classique naissante.

M. Adam propose une thèse générale, qui consiste à saluer comme véritables artisans du classicisme Balzac, Chapelain, Mairet, Tristan (à peine Boileau venait-il de naître), à nier qu'il ait existé une école classique pour concevoir un ordre et l'imposer malgré les résistances du désordre, à définir le classicisme comme une liberté, un élan de création, un jaillissement. Cela le conduit à protester contre tant d'Histoires qui ont cru à la liaison d'un ordre littéraire créé doctrinalement avec l'ordre monarchique. La vérité, dit-il, c'est qu'une tradition de liberté et d'originalité vivait et que la politique nationale de Richelieu l'a fortifiée en nspirant au moindre homme de lettres « le sentiment exaltant

(1) Éd. Domat.

d'appartenir à un grand peuple, de participer à une œuvre d'importance historique ». L'écrivain était dès lors porté aux grandes pensées, il méprisait ce qui est lâche et médiocre.

Je crois difficile à qui vient de lire ce gros livre de ne pas se ranger à l'avis de son auteur. De telles vues donnent leur importance aux rapports naturels du développement littéraire avec ses racines politiques et sociales. M. Adam insiste à bon droit sur les deux grosses racines non pas opposées mais conjuguées : aristocratie restée attachée au romanesque, bourgeoisie raisonnablement humaniste, c'est-à-dire plus appliquée à la connaissance de l'homme que confite en amour des Anciens.

Sa thèse générale s'appuie sur les thèses particulières : on peut dire que chaque auteur ou presque en a suscité une. Un Théophile, un Saint-Amant, un Mathurin Régnier, un Malherbe, un Corneille s'en trouvent renouvelés, revigorés ; ils sortent du tombeau scolaire, ils parlent enfin. Ne soyez pas sûrs que vous connaissiez Corneille, vous aviez le tort de le voir à travers La Bruyère, à travers Nisard et Sainte-Beuve. M. Adam le fait apparaître beaucoup plus naturel et, ma foi, plus incontestablement grand. On ne sait pas assez que tous les écrivains de ce temps-là qui comptent, furent « modernistes » avec enthousiasme, hostiles au pédantisme, attachés au souci de plaire et d'être eux-mêmes. Il n'est pas jusqu'à Malherbe que M. Adam ne requinque. Ah ! le gaillard ! Et ma foi, il semble bien que les Théophile et les Saint-Amant acceptèrent Malherbe et sa raison, ne lui opposèrent jamais une poésie de tumulte, se réservant seulement de mettre dans des formes à la mesure des siennes plus de fantaisie et plus de passion que lui.

Bien entendu, toute thèse exige quelques sacrifices d'exactitude et de vérité. Si fortes et vérifiées que soient celles-là, il leur arrive d'exagérer. M. Adam, qui écrit si nettement à son ordinaire patauge au sujet de Régnier et de sa position dans le siècle ; il bluffe effrontément à propos de *Cinna;* quant à Malherbe, si j'ose revenir encore sur lui, je ne me sens pas convaincu que ce triomphateur n'ait pas tué le principe même du lyrisme, représenté et défendu par Régnier, par Théophile, par Saint-Amant, — auquel cas il y aurait bien eu deux écoles ennemies malgré elles, quoi qu'assure l'éminent professeur. Il va dire que je lui retire d'une main ce que je lui accordais de l'autre. Je bats en retraite, non sans avoir reconnu que ce beau livre, aussi solide qu'original, met en relief un siècle vivant, neuf, hardi.

Ce serait ici l'endroit de s'intéresser aux *Histoires* complètes de nos lettres qui ont paru ces mois-ci. Mais l'une, celle de l'abbé Decahors, qui ne présente encore que le moyen âge, est scolaire ; une autre de Ph. Van Tieghem (Fayard) est un défi à la littérature. Celle à laquelle présidèrent Bédier et Hazard, mise à jour tout dernièrement par Pierre Martino (chez Larousse), montre beaucoup d'honnêteté, contient des chapitres substantiels, des chapitres brillants, mais présente forcément pour la partie contemporaine, faute de place, une alternance de paragraphes acceptables et de simple énumération.

Et maintenant Homère lui-même nous appelle. Comment refuser de remonter jusqu'à lui, quand Émile Mireaux se fait entraîneur, un volume de ses *Poèmes homériques et l'histoire grecque* (1) à chaque main? Avec le second de ces volumes il nous a fait passer de 1949 à 1950. Émile Henriot, lorsqu'il composait ses *Fils de la louve* — essais et non histoire littéraire, hélas pour moi ! — disait tout naturellement : « Nous ne savons rien d'Homère et des intentions secrètes qu'il pouvait avoir quand il écrivait *l'Iliade.* » Et voilà justement qu'Henriot apprend comme nous sur Homère des choses passionnantes.

M. Mireaux croit à deux Homère : le vieux poète de Chios, l'aveugle génial dont parle un scoliaste de Pindare, personnage sacerdotal, qui aurait composé à la fin du VIIIe siècle un *Courroux d'Achille* et un *Retour d'Ulysse;* un second Homère moins antique de deux générations, lui aussi d'une famille sacrée, aède parmi d'autres, ayant profité des épopées nées à la suite de son ancêtre pour composer en poète raffiné mais soucieux d'un large public *l'Iliade* et *l'Odyssée,* que l'édition de Pisistrate n'aurait pas énormément modifiées. Le premier volume de M. Mireaux traitait d'Homère l'Ancien, le second traite d'Homère le Jeune.

Bédier avait raison, il s'agit de légendes dans les chansons de geste. Ces légendes viennent des profondeurs religieuses et populaires. Achille avait été jadis un dieu mort et ressuscité comme Dionysos, et sa tombe à l'entrée de l'Hellespont commandait des rites sacrés accomplis par les navigateurs ; l'Ulysse des Phéaciens avait commencé par être un de ces « boucs émissaires » dont a parlé Frazer, héros livré à la mer sur un navire sans équipage. Les mystères engendrés de ce passé aboli restèrent longtemps sauvages et sanglants, puis ils inspirèrent des fêtes célébrées à la saison où la mer se rouvrait à la navigation, aux deux extrémités de l'Hellade, vous le voyez. Pour le *Retour d'Ulysse,* ce sont les mythes successoraux, les mythes d'avènement royal, que Mireaux a retrouvés ; il détaille la suite des épreuves rituelles par lesquelles les rois devaient périodiquement revigorer leur pouvoir ; ils le conservaient ou le perdaient ou biaisaient pour le garder à leur fils. L'Ulysse d'Homère arrachant aux prétendants son royaume et sauvant sa femme accomplissait sans s'en douter les gestes de lointains ancêtres qui avaient joué comme lui leur pouvoir et leur tête.

Gaston Pâris également avait raison, on retrouve dans les épopées le retentissement de l'histoire. Mais la matière d'histoire amalgamée aux légendes pré-homériques n'est pas du tout, comme on a cru jusqu'ici, histoire du passé. Il s'agit au contraire de situations et d'événements contemporains d'Homère, réalité grecque des VIIIe et VIIe siècles, et voilà une nouveauté qui nous émerveille. On ne peut décidément pas contester que les grandes œuvres expriment des moments de l'histoire des peuples. Pourquoi le poème d'Ulysse évoque-t-il plusieurs fois avec force le crime d'Égisthe et de Clytemnestre, auquel il oppose la fidélité de Péné-

(1) Éd. Albin Michel.

lope? Parce qu'au temps du second Homère et du roi Candaule, quelqu'un avait accompli réellement les crimes légendaires de Mycènes, et c'était le fameux Gygès, l'usurpateur de Lydie dont Mitylène et Colophon, filles fidèles de la Grèce continentale, eurent fortement à se plaindre.

Il est infiniment probable que la guerre de Troie n'a jamais eu lieu; mais sa légende était précieuse pour les Grecs de Mitylène, ambitieux de posséder la huitième Troie, au VIIIe siècle, et intéressés par conséquent à faire croire que leurs ancêtres de Mycènes et de la Laconie avaient autrefois pris la ville commandant les détroits. Il est piquant de remarquer que vers la fin du VIIIe siècle un roi de Cymé s'appela Agamemnon.

La naissance du *Retour d'Ulysse* paraît devoir être située dans le dernier quart du VIIIe siècle, précisément à l'époque où Corcyre, l'antique île des Phéaciens, la moderne Corfou, venait elle-même de naître, colonie nouvelle de Corinthe. Et c'est cela que l'aède aurait chanté en le transposant, pour la gloire de Chersicratès. Or pourquoi cette colonie? Parce que Chalcis et Corinthe, grands centres du bronze et des armures, commerçaient non seulement entre elles, non seulement avec le Pont-Euxin, en faisant franchir à leurs navires l'isthme de Corinthe sur un chemin de rondins de bois, mais avec les ports de la nouvelle Grèce et de l'Étrurie. Et comme les marins d'alors avaient l'habitude de suivre les côtes et redoutaient le canal d'Otrante, ils étaient heureux de trouver à Corcyre des techniciens, des passeurs, des pilotes. Voilà le rôle des Phéaciens, la raison de leurs navires spécialisés, la source de leur richesse. M. Mireaux nous mène chez eux comme chez lui, et Nausicaa a existé!

Mais attendez. On identifie aujourd'hui Ithaque, on l'appelle Leucade. Or Corinthe, trahie par Corcyre au profit de sa rivale Milet, fonda au début du VIIe siècle une colonie à Leucade pour continuer d'assurer sa route du cuivre et de l'étain : eh bien! le second Homère célèbre donc Leucade comme le premier a célébré Corcyre. On voit par là que les deux Homère ont pris parti dans la lutte qui opposa les grands industriels Chalcidiens et Corinthiens aux gens de Milet pour la possession d'une route maritime de l'industrie et du commerce panhelléniques; on voit qu'ils ont servi la cause de la colonisation achéo-mitylénienne en Troade et sur les bords de l'Hellespont; on voit qu'ils se sont consacrés à une propagande pour l'extension du monde grec jusqu'au plus large horizon.

Tout cela, avec tant d'autres surprises, M. Émile Mireaux a la modestie de le présenter comme un faisceau d'hypothèses. Elles viennent après beaucoup d'autres, de Wolf à Bérard. Les hypothèses sur Homère sont comme les huit ou dix Troie qui se sont remplacées sur la même hauteur. Celle-ci pourtant tient sa solidité d'une extraordinaire densité d'arguments, d'une trame indéchirable de recoupements. Elle résout par surcroît des énigmes, supprime des incohérences, simplifie le repérage des interpolations. Cette Troie-là ne sera pas facile à prendre et à détruire. Qu'on s'en réjouisse. Je suis loin d'en avoir signalé toutes les beautés, toutes

les étrangetés, toutes les drôleries. Après l'Homère de la propagande impérialiste, *les Poèmes homériques* dévoilent l'Homère de la politique intérieure, qui célébrait « le pouvoir d'un seul », ridiculisait les assemblées et bâtonnait Thersite à l'heure même où plusieurs cités grecques passèrent du régime d'assemblée à la « tyrannie » et qui faisait donc une fois encore de son épopée « le masque de l'histoire la plus vivante, la plus polémique, la plus passionnée ».

HENRI CLOUARD.

L'HISTOIRE

HISTOIRE DE LA MÉDITERRANÉE AU XVIe SIÈCLE

par FERNAND BRAUDEL

Fernand Braudel vient de consacrer au monde méditerranéen pendant la seconde moitié du XVIe siècle une étude (1) dont l'intérêt dépasse le sujet, pourtant si neuf et si vivant, pour toucher le fond même du problème philosophique de l'Histoire. Aussi ce livre n'est-il pas seulement important pour la connaissance du XVIe siècle et du monde méditerranéen, mais il fait date dans l'histoire de l'Histoire.

Disons d'abord de quel courant d'idées et de recherches il provient.

Les livres d'Histoire se sont longtemps répartis à peu près en trois genres : le genre académique, du type La Gorce ou Sorel ; la production industrielle qui envahit toujours les devantures des libraires, sous les noms trop connus de ses grossistes et de ses collections de série ; les travaux scientifiques, à l'usage d'un rare public de spécialistes. Malgré leurs différences, ces trois genres traitaient les mêmes sujets : c'était toujours le récit des événements politiques ou la biographie d'hommes célèbres, le plus souvent hommes d'État ou de guerre. Jamais l'humanité quotidienne et anonyme, jamais l'homme quelconque. Voilà pour le sujet.

Les genres historiques, s'ils traitaient les mêmes sujets, s'opposaient par la méthode et les procédés. D'une part l'industriel de l'histoire, qui produit en série pour un large public, et dont les tirages atteignaient ceux des romans à succès. D'autre part, le savant qui écrit avec l'intention bien arrêtée de décourager

(1) *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II.* (Éd. Armand Colin).

le lecteur, pour accueillir le seul initié, à l'instar de ses confrères des sciences dites exactes, dont il envie l'objectivité, pure de toute contamination littéraire ; devenir l'égal du professeur de chimie ou de sciences naturelles, suprême ambition de l'historien.

Ni du côté du littérateur commercial, ni du côté du savant, étroit et sec, le plus petit essai de réflexion sur le sens de l'Histoire. Notez que chaque discipline a eu sa philosophie : mathématique, physique, biologie..., toutes, sauf l'Histoire. Les philosophes de l'histoire n'étaient jamais des historiens.

Résumons-nous : des sujets biographiques ou événementiels, des méthodes qui isolaient les faits de leur milieu vivant : comme si vous écriviez l'histoire de notre temps en vous limitant aux faits que l'homme de la rue ignore ou dont il a simplement une connaissance vague et indifférente.

Une équipe de savants authentiques s'est alors efforcée, depuis une vingtaine d'années de rendre à l'Histoire la vie concrète qu'elle avait perdue — car elle la possédait encore à l'époque de Michelet, de Fustel de Coulanges. On trouvera dans le récent petit livre posthume de Marc Bloch, *Apologie pour l'Histoire* (1), un clair exposé de cette nouvelle conception de l'Histoire. Or c'est exactement la conception de Braudel, qui dédie son livre à Lucien Febvre, l'un des animateurs, avec Marc Bloch, de ce mouvement qui a principalement agi par sa revue *Annales*. Jamais dédicace n'a été plus significative. Aucun livre d'histoire aussi important (onze cents pages), aussi érudit, ne s'est autant inspiré de l'esprit *Annales*. Quel esprit? C'est ce que nous allons voir en examinant de plus près le livre de Braudel. Disons seulement qu'il est incompréhensible sans cet effort de vingt ans pour rajeunir la recherche historique, qu'il prend place parmi les premières manifestations importantes de l'influence exercée sur leurs disciples par Marc Bloch et Lucien Febvre. C'est seulement dans cette perspective qu'on saisira tout l'intérêt de ce monumental essai.



F. Braudel écrit-il une histoire de la Méditerranée? Non, au sens traditionnel du mot. Vous n'y trouverez pas un exposé chronologique continu des événements qui se sont passés. Ce n'est pas l'histoire politique et événementielle de la Méditerranée. Ce le serait encore moins si l'auteur avait publié à part les quatre cents dernières pages de son livre, consacrées aux conflits entre les empires turcs et espagnols, sur un mode très chronologique. F. Braudel avoue lui-même qu'il ne s'est pas amusé à les écrire. Exigences du genre, car c'est une thèse de doctorat? Coquetterie d'un spécialiste qui tient à prouver qu'il pourrait aussi bien suivre les sentiers battus? Toujours est-il que le livre s'en trouve alourdi, et c'est dommage. Cela dit, d'ailleurs entre parenthèses, pour se débarrasser d'une réserve qui s'imposait, pour avertir le public

(1) Éd. Armand Colin. Voir aussi, chez le même éditeur, l'essai de Ch. Morazé, dont nous serons amené à parler plus tard.

non spécialiste qu'il ne craigne pas la masse du volume. Au moins dans ses deux premiers tiers, les développements les plus suggestifs se suivent au cours d'un exposé très vivant, d'un style personnel et direct, presque impressionniste.

Donc ce n'est une histoire ni des événements, ni des grands hommes. C'est l'histoire des genres de vie en société dans la Méditerranée du XVIe siècle. Braudel a dit le mot « géohistoire ». Va pour géohistoire ! Géographes et essayistes ont beaucoup écrit sur la Méditerranée moderne. Ils ont dit leurs observations, leurs interprétations. Eh bien, c'est ce genre, jusqu'à présent appliqué à l'observation contemporaine, que F. Braudel a reporté dans le passé ; une géographie et une sociologie des humanités méditerranéennes du XVIe siècle. Facile à dire au critique ! mais réfléchissons à la masse d'observations que mobilisent les impressions et les interprétations du géographe moderne. Or, ces observations, il a fallu, pour le XVIe siècle, les reconstituer toutes, d'après des documents d'archives, des bribes dénichées ici et là, avec une ténacité et une ingéniosité admirables. D'ailleurs, cette glane d'érudition n'aurait pas été suffisante pour permettre une vaste fresque d'ensemble, si l'auteur n'avait extrapolé les résultats incomplets de son enquête historique, grâce à l'ethnographie contemporaine. Il a cherché dans les genres de vie contemporains du XXe siècle des archaïsmes, des fossiles, qui conservent des modes d'existence disparus ailleurs.

F. Braudel recourt souvent à ces humanités-témoins, et son récit passe du passé au présent, du présent au passé, renvoyant de l'un à l'autre. Le temps n'a plus pour lui cette consistance géométrique qu'il a trop souvent chez les historiens. Il n'est pas également épais, également étanche. Ici, il sépare les âges et les oppose. Là au contraire, il s'amincit et s'abolit : comme s'il n'y avait plus de temps, que tout était arrêté. A la fois, différence et solidarité des âges.



Le drame de la Méditerranée, c'est qu'autour de ses routes terrestres et maritimes ont cheminé des courants de civilisations dont le flux et le reflux forme la trame de notre histoire. L'Histoire de l'Eurasie peut se diviser en grandes périodes que caractérise le sens du courant Orient-Occident. Rien de plus curieux, à ce propos, que de suivre le mouvement des techniques et des styles. C'est le voyage de l'Apollon grec qui pénètre jusqu'en Chine sous les traits méconnaissables du Bouddha. C'est, à l'époque hellénistique et romaine, la voile et le gréement indo-arabes de l'océan Indien qui envahissent la Méditerranée, à peine transformés, sous le nom de voile latine. Pendant tout le haut moyen âge, c'est l'Orient qui l'emporte sur l'Occident : les hommes et les religions (l'Islam qui remonte jusqu'en Sicile et en Espagne et en Provence), la poésie (le lyrisme occitan), la philosophie (saint Thomas d'Aquin), la science (alchimie, médecine, algèbre), les techniques (moulins à vent, pierre d'aimant). Il faudrait un livre

pour les détailler. Puis vers le XIIIe siècle, la marée devient étale, quoique persistent des emprunts comme ceux du costume : hennins et poulaines venus par Chypre et la Syrie, de la Chine lointaine ! Mais c'est au XVIe siècle que le mouvement se renverse, que le courant change de sens et passe désormais de l'Occident vers l'Orient. Ce sera ainsi jusqu'à nos jours. A vrai dire, les nouvelles religions, fascisme, et communisme, avec leur rayonnement, marquent aujourd'hui une nouvelle inversion.

L'importance du XVIe siècle, à cet égard, est que l'Occident devient conquérant sur l'Orient. Le fait essentiel est la déislamisation violente de l'Espagne par la guerre civile et l'expulsion, au début du XVIIe siècle seulement, des minorités suspectes. Juifs et Morisques d'Espagne iront dans tout l'Islam, celui de l'Afrique du Nord, de Salonique, de Constantinople, où ils apporteront les techniques d'Occident : artillerie, imprimerie. Mais ce mouvement des hommes de l'Ouest vers l'Est, cette véritable colonisation de l'Islam par les aventuriers et les *reniés* de la Chrétienté, n'est pas limité aux spasmes de la politique espagnole ; c'est un écoulement continu, individuel ; l'Islam est envahi par un peuplement de Grecs, de Corses, d'Espagnols, d'Italiens, installés définitivement à Alger, à Alexandrie, à Constantinople. Et l'Islam est envahi parce qu'il est en état de dépression culturelle et démographique par rapport à l'Occident ; dépression qui commence seulement à se manifester, et les appétits individuels le pressentent et en profitent avant que les têtes politiques des États s'en aperçoivent.

Au XVIe siècle on n'observe pas, malgré les épisodes de persécution — et le fanatisme persécuteur est toujours du côté des chrétiens, et pas de l'Islam — ce hiatus irréductible entre Chrétienté et Islam qui caractérise aujourd'hui les deux mondes. La solitude farouche du Père de Foucauld serait impensable au XVIe siècle ; son ermitage serait alors entouré de reniés, moitié chrétiens, moitié musulmans.

Le monde des reniés, considérable. Mais aussi, trait d'union entre la Latinité et l'Islam : l'Orthodoxie, plus tolérante pour le croissant que pour la tiare romaine, une Orthodoxie encore méditerranéenne. Il faut tout de même noter que le moment où les deux mondes d'Est et d'Ouest se sont définitivement séparés, avec une cassure franche, c'est au XIXe siècle, c'est-à-dire quand le mouvement des nationalités d'une part, la Russie d'autre part, ont modifié la structure de l'Orthodoxie, et l'ont rendue plus continentale et moins méditerranéenne.



Mais au XVIe siècle, les choses ne se passent plus seulement entre les deux bords Est-Ouest de la Méditerranée, ni entre les humanités méditerranéennes et les mondes de l'Asie. Un autre monde est né à l'Histoire : l'Atlantique avec ses littoraux et son arrière-pays américain. Atlantique contre Méditerranée? On croyait qu'il n'y avait pas de problème. Où n'avait-on pas lu que les

découvertes portugaises de la route du Cap, que l'argent des mines américaines, avaient détourné de la Méditerranée les routes du commerce, et par conséquent, les hommes et les civilisations?... On plaçait la capture de l'Orient par l'Atlantique au détriment de la Méditerranée au début du XVIe siècle. F. Braudel prouve qu'il faut la retarder d'un siècle, et qu'elle se situe dans le premier tiers du XVIIe siècle et pas avant. Et ce ne sont pas les Portugais — au fond des Méditerranéens — qui ont bénéficié de l'opération, mais les Hollandais. La décadence de la Méditerranée commence entre 1625 et 1650, avec l'installation des Hollandais dans l'océan Indien.

Nous ne pouvons ici entrer même dans les grandes lignes d'une histoire fort complexe et à l'échelle du monde. Mais il faut pourtant noter les importants synchronismes que F. Braudel souligne entre le sens des courants économiques, et l'histoire de la civilisation. Qui a un peu parcouru l'Italie s'est bien aperçu qu'il y a deux moments culminants, avec deux styles bien particuliers : l'un est le milieu du Quattrocento (Fra Angelico meurt en 1455) ; art des cités, et même surtout au début, des petites cités, presque des bourgs. L'autre, le Baroque, Gênes et surtout Rome, art de la contre-Réforme ou plutôt de la Réforme catholique, art des empires spirituels, et temporels : des Jésuites et de l'Espagne.

Or, la première Renaissance a commencé à se tarir à une époque qui fut une crise pour les cités bancaires comme la Florence des Médicis ; l'or a cessé, vers le dernier tiers du XVe siècle, de passer par la Méditerranée. Quel or? C'était l'or africain, celui de Guinée, qui a servi aux transactions du Moyen-Age, pour finir dans les trésors de l'Inde, où jusqu'à l'époque industrielle, s'est ensevelie une part importante des richesses de l'Occident. Mais les Portugais, glissant toujours plus au Sud, le long de la côte atlantique de l'Afrique, ont atteint par mer les marchés d'esclaves et d'or, qui auparavant empruntaient les routes caravanières du désert. Cette capture de l'or africain a provoqué un resserrement monétaire en Méditerranée, à la fin du XVe siècle et au début du XVIe.

Ensuite, est arrivé l'argent des mines d'Amérique, un des grands acteurs du drame historique du XVIe siècle. Au début il profita surtout à Anvers, car les premiers succès portugais dans le golfe Persique isolaient momentanément la Méditerranée du marché des épices. Puis, lorsque les Turcs rouvrirent la mer Rouge au trafic de l'Orient par leurs victoires sur les Portugais, l'argent américain revint en Méditerranée, où d'ailleurs, à partir de 1550, il devait alimenter la politique militaire de Philippe II : c'est la fortune de Gênes. Mais c'est le Baroque ! Le Baroque : la plus grande expansion de la civilisation méditerranéenne, celle qui pénétrera le plus loin dans le continent où elle demeurera longtemps, comme une survivance. F. Braudel ne manque pas de noter que la Méditerranée n'a jamais rayonné sur une aire aussi étendue, que quelques décades avant un déclin définitif et séculaire. Comme si elle était épuisée par l'énergie ainsi transmise jusqu'en Russie ! en Amérique !



Un dernier point, avant de finir, sans épuiser l'immense matière de ce livre aussi riche d'idées, de suggestions, que de faits et d'érudition. Je schématise : XIVe, XVe siècles, siècle des petites cités Sienne, Pérouse, Assise, Florence et Pise. XVIe siècle, époque des empires, empire espagnol, depuis les Flandres jusqu'à Tunis, de Naples aux Philippines, empire turc ; on sent les petits organismes urbains fléchir devant la puissance des organismes nouveaux, avec leurs armées et leurs fonctionnaires. Puis ces monstres trop étendus dépérissent à la fin du XVIe siècle, en particulier rongés par la lutte épuisante contre la distance : retard des courriers, de l'argent, des armées, sur de tels parcours. Au XVIIe siècle, l'hégémonie tombera entre les mains des puissances moyennes : l'Allemagne (pas l'Empire) avant la guerre de Trente Ans, la France, l'Angleterre. Ainsi chaque époque a-t-elle son échelle de puissance selon l'équilibre complexe de son économie et de sa civilisation.

PHILIPPE ARIÈS.

LE THÉATRE

LES JUSTES D'ALBERT CAMUS

C'est dans le pays où les mœurs ont été de tout temps les plus libres, où aucune doctrine morale cohérente n'a jamais eu de prise, que se renouvellent avec le même bonheur les générations de moralistes. Dans son ensemble, notre littérature est une littérature édifiante et, de Corneille à Malraux, on chercherait en vain une époque qui puisse entièrement se définir par la gratuité de son art. Il est vrai aussi que, depuis une centaine d'années, la morale courante, d'essence bourgeoise, a dû si souvent être contredite que les littérateurs pouvaient confondre leurs audaces esthétiques avec les nécessités de leur révolte destinée à édifier une morale plus large et plus conforme à la grandeur de l'homme.

Albert Camus ne fait pas exception à la règle. S'il a souvent parlé de l'art de Tolstoï ou de Gobineau, ses vrais maîtres se nomment Épictète, Chamfort ou Vauvenargues. C'est dire que son souci, en tant qu'artiste, du drame particulier de certains hommes ne trouve de développement qu'à l'intérieur d'une généralité, d'abord nommée : l'absurde, maintenant : la révolte. On lui fait volontiers tort de cela, alors que personne ne songe à reprocher ce « défaut » à Montherlant, par exemple, qui use des mêmes procédés, mais dont

la morale aboutit au mépris, alors que celle de Camus, tout aussi, sinon plus pessimiste, s'ouvre sur la générosité.

Malgré Corneille, les bons sentiments ne sont guère appréciés au théâtre et, à propos des *Justes*, le mot de naïveté fut prononcé dans les articles même favorables qui furent consacrés à la très belle pièce d'Albert Camus. Le cas était à vrai dire plus complexe que ne l'aurait été celui d'une œuvre *blanche :* les critiques (tels Thierry Maulnier ou Gabriel Marcel) n'ont pas voulu admettre que des révolutionnaires meurtriers fussent montrés bons, que Camus fît (par la voix de ses personnages) l'apologie du meurtre avec celui de l'amour de l'humanité, et que celui-ci servît précisément celui-là. On s'est attaché davantage à juger le fait historique lui-même (auquel, on le sait, Camus est demeuré fidèle) que la pièce. La « naïveté » de Camus provenait de ce qu'il avait voulu peindre des hommes naïfs : il paraissait inutile à notre époque de rappeler que l'idée révolutionnaire, et en particulier ce qui fut le *nihilisme* russe, procédât d'un profond désir de libération, d'un instinct tout évangélique de fraternité.

Mais enfin il ne s'agit pas tant de savoir si le meurtre du grand-duc Serge était utile ou non au bonheur de l'humanité, que de juger si Camus a choisi un bon sujet de tragédie et si ses personnages réussissent à nous émouvoir. La structure interne des *Justes* se définit ainsi : Kaliayev, Stepan, Dora *doivent* tuer le grand-duc ; ils reculent une première fois parce qu'ils n'ont pas prévu d'enfants dans l'idée de leur meurtre symbolique ; Kaliayev doit payer de sa vie son meurtre et sa fidélité à ses camarades ; Dora et, sans doute, les autres révolutionnaires subiront le même sort parce que l'idée révolutionnaire n'est pas morte avec un des leurs et qu'ils doivent assumer jusqu'au bout leur tragédie : tuer pour sauver la Russie de l'esclavage ; être tués pour expier des meurtres qu'ils condamnent individuellement.

Il n'y a de tragédie possible qu'à partir d'un certain paroxysme qui place l'homme en face de la mort des autres et de sa propre mort. La raison ou une raison quelconque peut armer le héros tragique, c'est la passion qui anime la tragédie. C'est elle qui nous atteint, nous trouble et nous fait participer de façon réelle au délire de ces personnages imaginaires. Nous n'avons aucune possibilité de prendre parti contre eux ; nous avons revêtu leur forme et parlons par leur bouche. En ce sens, la tragédie ne saurait être morale : elle a le visage de la nécessité et du désespoir

Albert Camus n'a pas triché avec ces règles impitoyables. Il ne montre aucune confiance en ce meurtre généreux que des hommes commettent pour les autres, même contre leur propre vie. Seule, la mort peut venir mettre fin à leurs doutes, à leur foi. Ce sont ces pensées qui du commencement à la fin des *Justes* animent les dialogues, mais c'est la mort qui se dissimule sous tous les gestes, sous toutes les paroles. La Russie, l'humanité, la révolution font vivre et mourir Kaliayev, Dora et leurs amis, mais ils n'en restent pas moins seuls avec leur angoisse, leur amour, leur haine, leur mort. A l'intérieur d'un drame plus vaste dont ils sont les premières victimes, les *Justes* nous montrent avant tout que, pour une cer-

taine catégorie d'hommes, le plus grand courage s'allie au plus grand désespoir. Il n'est pas utile de savoir si leur idée de la justice est valable ou non, mais, sachant qu'ils ont mis cette idée au-dessus de tout, de voir qu'ils ne peuvent s'en satisfaire, que leur fraternité véritable ne s'accomplira que dans la mort.

La femme qui est parmi eux, Dora, est à la fois engagée à Kaliayev par l'amour et l'amour de la révolution ; si elle excuse un instant son amant d'avoir faibli, elle ne peut admettre qu'elle demeurera, après qu'il ait été pendu, fidèle à sa mémoire en le pleurant ou en se tuant de désespoir : c'est en accomplissant le même acte, en subissant la même peine qu'elle sera unie non seulement à lui, mais à cette part si importante de lui-même pour laquelle il est mort. Si Kaliayev également refuse sa grâce, ce n'est pas seulement pour ne pas l'obtenir en trahissant ses camarades, mais parce qu'il se sent coupable de meurtre ; mais justicier à ses propres yeux, il meurt en paix avec lui-même — sans doute pour la première fois.

Ainsi le drame de la conscience politique n'est, dans *Les Justes*, que l'ossature d'un drame plus profond qui lui est subordonné certes, mais qui met en cause l'objet moral en question. En fait, c'est au désespoir qu'aboutit cette haute exigence morale. Quelque soit l'impératif qui pousse ces hommes à tuer, à mourir, dont ils ne contestent la validité que dans leurs extrêmes moments de faiblesse, ils savent qu'aucune vérité ne peut tenir devant la mort ou l'amour de la vie. A la lâcheté, à la résignation, ils préfèrent le désespoir. Parvenus au sommet de leur tragique résolution, après qu'ils aient proclamé leur espoir en un bonheur qu'ils ne verront pas (« La Russie sera belle... »), ils n'ont plus à souhaiter que la mort. Si l'on voulait apporter à la pièce de Camus une conclusion (qu'il s'est heureusement gardé de formuler), l'on pourrait dire que l'amour illimité des hommes ne peut se réaliser sans le sacrifice de l'homme en tant qu'individu. Mais si, préférant, à tort ou à raison, que s'exprime autrement cette fraternité, on refuse aux « justes » la nécessité de tuer, on les ôte à leur destin tragique, on refuse la tragédie.

Dans la pièce de Camus, les faits eux-mêmes n'ont qu'une importance relative. Il n'a même pas cherché à rendre pathétiques les moments où Kaliayev doit jeter sa bombe. Mais c'est qu'il s'agit de théâtre *parlé*. Des faits précis. Mais surtout des discussions théoriques autour de ces faits. Comme dans le théâtre classique, c'est seulement le langage qui est en cause, c'est lui qui est le support de la poésie ou de l'éthique exprimées. Aussi est-ce dans ce langage que l'on doit chercher les qualités de l'œuvre de Camus. Il s'y exprime tout entier. *Le Malentendu*, la seconde partie de l'*Étranger*, la *Peste*, les articles de *Combat* et le discours prononcé il y a un an à Pleyel, mais aussi *Noces*, tout nous préparait à entendre la voix de Camus. De ce point de vue, il serait vain de lui reprocher de manquer de psychologie, en se différenciant pas ses personnages, de les utiliser à la divulgation de ses propres opinions : c'est parce que *Les Justes* sont une pièce subjective que le ton en est si pathétique. Que Camus se soit appliqué, même que

dans les pièces précédentes, à respecter d'un bout à l'autre le même rythme, la même intensité, ne prouve pas seulement en faveur de son métier, mais de sa *sincérité*. Revenue au jour avec l'immense désespoir de notre temps à l'époque où un certain nombre de valeurs durement acquises sont mises en péril par l'abus qu'on en a fait, il serait bon que la *sincérité* ne fût plus considérée comme un expédient psychanalytique, mais comme preuve de la vitalité et de la profondeur de la pensée. Grâce à l'obsession de certains thèmes majeurs, par la rigueur de son affectivité, Albert Camus redonne au théâtre sa valeur de poème, de chant secret. Cette poésie qui s'exprime constamment dans *Les Justes* (principalement au cours du dernier acte lorsque Stepan fait le récit de l'exécution de Kaliayev suivi de l'admirable monologue de Dora) apparaît comme la floraison d'un arbre précis au milieu du désert. Le style de Camus est tout entier celui des paysages méditerranéens.

Peut-être est-ce à cause de cela que le quatrième acte rompt l'harmonie de la pièce. Il se passe dans la prison de Kaliayev : scène très cruelle du prisonnier qui se révèle être le bourreau, scènes avec le chef de la police (plus près d'un personnage de Kœstler que de Dostoïevski), avec la Grande-Duchesse (qui ne s'exprime pas suffisamment), autant de personnages qui, pour n'être pas étrangers à l'action, se situent hors du drame. L'on croirait que Camus a voulu nous distraire de la tension qu'il réussit à imposer tout au long de la pièce. Dès qu'il cherche à s'oublier lui-même, il devient un auteur de théâtre comme Montherlant, comme Sartre ; nous ne percevons plus sa passion.

Enfin, il est évident, pour qui connaît les idées de théâtre de Camus et son propre comportement dans la vie, qu'il a su imposer — sans ôter pour cela à Paul Œtly les mérites de la mise en scène — à ses interprètes un style parfaitement adapté à ses desseins. Maria Casarès domine la distribution. Sa voix, ses gestes, sa beauté en font la seule grande tragédienne de notre temps. Serge Reggidin a abdiqué la plupart de ses défauts d'acteur trop visiblement habile ; mais il n'est pas le personnage. Dans la description qu'en fait Dora à un certain moment, on ne reconnaît pas dans cette taille la légèreté qu'elle dépeint et je crains qu'il ne déforme, à beaucoup d'endroits, le sens de la pièce. A ses côtés, Michel Bouquet, révolutionnaire d'un type plus moderne, plus abstrait que les autres, est tout simplement admirable. Il est dommage que Camus n'ait pas conservé à ce personnage, jusqu'à la fin, sa dureté ; on ne comprend pas pourquoi il finit par s'attendrir avec les autres. Mais c'est, encore une fois, qu'emporté par sa propre vision des choses, il a voulu que son « hymne » ne comportât point de discordances.

Au fond, seule son extrême pudeur de sentiments n'en fait pas le romantique qu'il devrait être, dans un art où Corneille et Racine le furent en premier.

GUY DUMUR.

LE CINÉMA

UNE HISTOIRE DU CINÉMA

Ouvrez l'*Histoire du cinéma* (1) de Georges Sadoul. Dans sa brièveté, d'ailleurs remarquable, voyez l'appareil dont elle s'entoure, et le nombre de pages sur lesquelles s'étend déjà une bibliographie cinématographique. Admirez surtout la prudence selon laquelle procède l'auteur : « Malgré le soin apporté au présent ouvrage, il contient certainement des erreurs, surtout dans sa chronologie et ses filmographies. » Par ailleurs, Sadoul conteste toutes les dates de l'album consacré à Méliès par Bessy et Lo Duca. Erronées, si elles le sont, elles ne peuvent l'être que de quelques années, mais une erreur de deux ou trois ans sur un film de Méliès équivaut à une erreur d'un siècle ou deux sur le fragment d'un bas-relief égyptien. L'histoire du cinéma est déjà une science. Il faut déjà la disputer à l'ombre qui dévore toute histoire.

Le cinéma, grâce à Delluc, a très vite inventé sa critique. Grâce à Sadoul, il a mis au point son histoire avec une rapidité prodigieuse. (Songeons que personne n'a encore écrit une Histoire sérieuse de la IIIe République.) Sadoul a composé son livre, avec la partialité d'un communiste, mais avec le détachement et le recul d'un savant. Son *Histoire* est à celle de Brasillach et Bardèche, que j'appellerais plutôt la *Merveilleuse histoire du cinéma* ce qu'est la *Révolution* de Mathiez à une chronique de la Révolution par un de ses témoins. Brasillach se promena à travers le monde noir et blanc du cinéma — mais bleu pour lui — avec la désinvolture de Stendhal dans les musées italiens.

La précocité du cinéma à se juger et à se connaître, sa croissance aussi précipitée que celle des plantes quand il les observe, est un phénomène où Daniel Halévy, s'il avait consenti à s'y arrêter, aurait pu trouver une dernière preuve à l'accélération de l'histoire. Mais cette précipitation ne tient pas seulement au fait que le temps va plus vite. Sans passé, sans mémoire, sans famille (pour quoi les Américains et les communistes furent si prompts à déchiffrer ses lois), le cinéma bénéficia d'un passé adoptif, dont le poids, en France surtout, fut extrêmement lourd à ses épaules enfantines. Dans quelques siècles, si nous supposons qu'on ait gardé trace de ces deux œuvres, on refusera d'abord de croire, puis on s'étonnera que *l'Arroseur arrosé* soit exactement contemporain de *la Soirée avec Monsieur Teste*, mais on assignera par contre la même date à Zola et à la majeure partie du cinéma français. Qu'on songe aussi aux séculaires habitudes théâtrales, où s'empêtrent encore tant de nos comédiens qui ne savent pas ou savent mal passer de la scène à l'écran. Pourtant, alors qu'il se débattait

(1) Éd. Flammarion.

encore pour mériter l'existence, le cinéma était hanté par des thèmes, dérobés à un domaine public millénaire, qui le déniaisèrent et précipitèrent ses ambitions. Méliès tourne une *Damnation du Dr Faust.* Même les hâtifs progrès de sa technique, pour une bonne part, le cinéma en est redevable aux langages étrangers et antérieurs. Avant qu'il influence la littérature, la littérature l'a influencé. Avant d'inventer Caldwell, il a lu Stendhal. Il l'a lu mal. Il en a feuilleté les pages. Mais Stendhal et Balzac étaient dans son air. De même, c'est à sa place dans le temps qu'il doit de s'être acquis si vite une critique et une histoire.

Le public du cinéma est très éloigné d'avoir marché à ce pas. L'impossibilité où on se trouve de lui présenter d'anciens films avec quelque chance de susciter son intérêt ne vient pas de ce qu'il aurait une opinion si forte du progrès du cinéma qu'il refuserait de voir, ou de revoir des bandes âgées de quelques années. (Je ne parle pas des films archaïques qui rebuteraient le public pour les mêmes raisons qu'un texte en vieux français.) Au contraire il ne croit pas au progrès et refuse d'avoir une mémoire cinématographique. Revoir un film lui paraît d'un ridicule du même ordre que de demander à un orchestre de jouer un air sur lequel on ne danse plus (j'ai vainement demandé à des musiciens de jouer *J'attendrai le jour et la nuit...* On me répondit que la salle n'y prendrait pas de plaisir), ou, après un voyage, de ne pas abandonner sur la banquette journaux illustrés et romans policiers. Le cinéma, qui, dans le dessein de ses premiers ouvriers, devait être un musée du geste, un conversatoire des spectacles éphémères est par excellence ce dont on ne garde pas souvenir. Le promeneur qui visite le Louvre de la manière la moins savante et la moins historique qui soit, connaît au moins qu'il y a une histoire, une chronologie de l'art. Pendus les uns à côté des autres, les tableaux le montreraient à l'œil le plus ignorant. L'usager du cinéma — pour qui le cinéma est le moyen de transports du samedi soir — ne soupçonne pas, n'accepterait pas de soupçonner que les films qui le transportent puissent s'inscrire dans une suite. Mauvais ou bon, singulier ou banal, le film tombe, comme le journal, dans une mer Morte. Il n'en subsiste, pour une brève saison, dans les cas privilégiés, comme celui du *Troisième homme,* qu'un air de cithare. Or le poids de ce public est tel qu'il est impossible d'écrire une *Histoire du cinéma,* même lorsqu'on l'intitule *Histoire d'un art,* sans tenir compte d'un nombre considérable de films réalisés sous la pression et pour le seul, fugitif, plaisir de ce public, adversaire nº 1 dont il faut voler la complicité.

L'historien critique peut réparer des injustices, son échelle peut ne correspondre en rien à celle que l'on dresserait si on se fondait seulement, pour juger des films, sur le chiffre de leurs recettes et selon laquelle, par exemple, *Monsieur Vincent* serait incomparablement supérieur à *Dies Iræ,* il n'empêche qu'une *Histoire du cinéma* est beaucoup plus près de ressembler à ce que serait une histoire de la littérature du XIXe siècle où Alexandre Dumas aurait l'avantage sur Gobineau.

Georges Sadoul rappelle que Lénine, après la prise du pouvoir, proclama : « Le cinéma, de tous les arts le plus important. » C'est le mot du protecteur d'Eisenstein, c'est surtout le mot d'un homme de gouvernement. Cette proclamation n'aura été une prophétie, au point où nous en sommes parvenus, avec Sadoul, de l'histoire du cinéma, que lorsqu'une des deux conditions suivantes aura été satisfaite : ou le public, d'usager, deviendra amateur ; ou le cinéma, à la suite de progrès techniques, qui ne sont pas du domaine de la chimère, cessera d'être soumis à sa loi. Alors, le mot de Lénine ne sera plus celui d'un homme de gouvernement, le cinéma ne sera plus, dans le sens où il l'entendait, le plus *important* des arts.

Le livre de Sadoul fermé, on est pris du sentiment que le cinéma a mué et grandi si vite qu'il tourne maintenant tristement dans une grande cage. Sadoul parle du cinéma au passé, en bon historien. Voilà pourquoi nous nous sommes crus obligés de nommer l'une ou l'autre des conditions grâce auxquelles ce prisonnier pourrait sauter le mur, ou le faire sauter. Mais il demeure la ruse et le génie, qui ne peuvent pas appartenir aux perspectives du livre de Georges Sadoul. Orson Welles par exemple ruse avec le public. (Son interview récente à *Carrefour* est une confirmation de ce que ses meilleurs films laissaient espérer de lui. « Le Quattrocento et Mozart... ») D'autres ruseront après lui.

MICHEL BRASPART.

CARNET DU SPECTATEUR

The Window (Une incroyable histoire), de Ted Teltzaff, est un fort bon film de série, ressortissant à ce cinéma-divertissement envers lequel il ne faut pas céder à la tentation d'être injuste, sous prétexte que trop de gens (spectateurs ou critiques) voudraient ramener à ses dimensions *tout* le cinéma. L'histoire est ingénieuse et attachante, de ce petit garçon — fort bien incarné par Bobby Driscoll — qui, à force d'imaginer et de raconter d'abracadabrantes histoires, se heurte à l'incrédulité de tous le jour où il dit avoir assisté à un crime authentique, et manque payer de sa vie l'insistance qu'il met à en accuser les auteurs. On songe, malgré soi, à *The Fallen Idol*, de Carol Reed, mais c'est pour constater que la même distance sépare ces deux ouvrages qu'un *thriller* de la « Série noire » d'un roman de Graham Greene. Cette distance est toute *spirituelle.*



Et cela m'amène à reparler de ce *Troisième homme* qu'après trois visions je continue de tenir pour un admirable film. Je continue aussi à m'étonner de certains commentaires qu'il inspire, et de

l'espèce de snobisme à rebours qui en fait contester ou mépriser les *vrais* mérites. Tel critique voit en lui uniquement une « brillante réussite plastique », ce qui est bien sa moindre vertu, et s'extasie sur la poursuite finale dans les égouts de Vienne, qui en est la partie la plus conventionnelle. Tel autre lui oppose *Au delà des grilles* (!) et reproche à Carol Reed de n'avoir pas su tirer un parti plus « vériste » du décor de Vienne en ruine. A quoi l'on mesure le tort fait au cinéma par ce néo-réalisme italien qui réduit l'œuvre cinématographique aux dimensions d'un documentaire plus ou moins poétique. Jacques Tournier a excellemment souligné, ici même, que l'intérêt majeur du *Troisième homme* tenait moins à sa *forme* (qui n'en est pas moins brillante) qu'à sa *signification*. C'est évidemment pour donner à celle-ci toute sa force que Carol Reed s'est gardé de sacrifier complaisamment au pittoresque « noir » qui fait le (mince) intérêt d'*Au delà des grilles*. Mais si les images du film de René Clément se sont déjà estompées dans notre souvenir, n'est pas près de s'en effacer, par contre, l'apparition, sur l'écran, du visage du « troisième homme » Orson Welles, image même du défi jeté par la destinée à la « bonne conscience » du juste, — sur quelques obsédantes notes de cithare...



Le Serment, de Tchiaoureli, pseudo-biographie filmée de Staline, se situe allégrement à mi-chemin entre le discours de propagande pour lecteurs de *l'Humanité* et le conte de fées (ah ! Staline faisant sa petite promenade de digestion sur la place Rouge et aidant à régler les incidents de la circulation !...).

On en vient, après l'avoir vu, à partager l'admiration nostalgique des joyeux rédacteurs de *Saint-Cinéma-des-Prés* pour *King-Kong*, qui était, effectivement, beaucoup plus drôle, dans un genre assez voisin.



Parlant, dans *l'Écran français*, de la critique cinématographique française, Georges Sadoul nous assure à ce propos qu'elle s'est « particulièrement et tout spécialement approfondie depuis la Libération ». Ainsi sans doute qu'en atteste la disparition d'un Robert Brasillach et d'un François Vinneuil. Ainsi, également, qu'en fait foi la conception qu'a, de la critique, ledit *Écran français*, pour qui tous les films soviétiques sont des chefs-d'œuvre, la plupart des films américains des navets, et *le Serment* (voir plus haut) un sommet du septième art.



Rayon amusettes :

Passeport pour Pimlico, d'Henry Cornelius, est la meilleure du mois — et une chose charmante. Mais, l'avouerai-je? j'aimerais que l'on ne criât pas trop vite au chef-d'œuvre devant ce genre de « choses charmantes », le but et la raison d'être du cinéma, contrairement à ce que semblent croire pas mal de gens (et quelques

critiques), n'étant pas *uniquement* de faire passer un moment agréable aux foules du samedi soir. J'ai scrupule à parler ainsi, crainte d'être mal entendu. Ce que je veux dire, en bref, c'est que, parlant d'un art et d'un langage qui en sont encore à chercher, non sans peine, leur style et leur contenu spécifiques, il y a quelque danger à faire la part trop belle à ceux qui l'orientent dans le sens de la facilité — même brillante.

Amusette aussi que *Branquignol*, et l'un des premiers essais français dans l'ordre du burlesque pur. N'y cherchons pas encore le rythme d'un *Hellzapoppin*, ce feu nourri de gags en cascade ou en chaîne, ce *non-sense* explosif : la machine est encore mal rodée, il arrive qu'elle fasse long feu. Mais son départ force l'estime, tous ces joyeux garçons sont fort sympathiques, on rit — et Christian Duvaleix a l'étoffe d'un Danny Kaye français. Ce n'est pas si mal.

Amusettes encore que *Rendez-vous de juillet* et *Occupe-toi d'Amélie*. Je sais bien que Jacques Becker visait plus haut, comme, avec *Antoine et Antoinette*, il visait au « document social » — et n'y atteignait pas. Bon artisan, il ne saurait nous faire oublier que le grand bonhomme du cinéma français, c'est Clouzot, et — malgré le Prix Delluc — que *Manon* reste en France le meilleur film de 1949. Tout de même qu'*Occupe-toi d'Amélie* ne saurait nous faire oublier *le Diable au corps*, que, déjà, dans l'œuvre de Claude Autant-Lara, nous mettions un peu au-dessous de *Douce*, son chef-d'œuvre.

MICHEL DANCRET.

LA MUSIQUE

MATHIS LE PEINTRE
OU LE RETOUR A L'INSPIRATION

L'orchestre national de la Radiodiffusion française dirigé par l'excellent chef Jascha Horenstein vient de donner, en concert public, ce qui ne doit guère être plus que la deuxième ou la troisième audition d'un ouvrage composé il y a quinze ans, le *Mathis der Maler* de Paul Hindemith. A la veille même de ce concert, le hasard d'une tournée de conférences m'avait conduit au musée de Colmar où se trouve le rétable d'Isenheim de Mathias Grünewald, chef-d'œuvre qui servit de prétexte à Hindemith pour la composition de cette symphonie. Aussi gratuites et discutables que puissent paraître, au premier abord, des réflexions nées de ce rapprochement occasionnel, il n'est pas niable que celui-ci donne un éclairage singulier à la partition de Hindemith, permettant ainsi de fixer la position actuelle d'un tel musicien, de la situer non

seulement à l'égard de sa propre évolution, mais encore de déterminer la fonction de cet artiste dans l'évolution générale de la musique. Il ne me paraît pas inutile de tenter d'apporter quelques éléments à une mise au point que nécessitent les conditions présentes de notre petit monde musical : d'une part, en effet, on voit les musiciens qui se croient progressistes — et leur saint Jean-Baptiste en tête — clamer avec un dédain rageur que Paul Hindemith n'est qu'un pompier comme tant d'autres ; et d'autre part on ne peut que constater une fois de plus le divorce existant entre l'artiste novateur et ce qui devrait être son public, je veux dire ce grand public qui se trouve perpétuellement en retard d'une ou deux générations — le fait que la partition de Hindemith n'ait pas été plus souvent donnée en France depuis quinze ans est un nouveau témoignage, entre cent mille, de ce divorce.

On sait que Paul Hindemith est tout en même temps que le premier musicien de l'Allemagne contemporaine, l'un des maîtres les plus considérables de notre temps, de ceux que les doigts d'une seule main suffisent amplement à dénombrer depuis que Bela Bartok et Manuel de Falla sont morts. Ce qu'il y a de curieux chez lui, en tant qu'homme et en tant qu'artiste, c'est qu'il semble, au cours d'une carrière qui atteindra en 1950 sa cinquante-cinquième année, avoir voulu à tout prix effacer en lui l'empreinte de sa patrie et du génie de celle-ci ; et qu'ensuite, il paraît s'apercevoir que cela n'est pas possible, même en étant titulaire d'un passeport des U. S. A., même en s'efforçant de dire à tout propos : « Nous autres Américains... » Et c'est là ce qui, dans un certain sens, fait tout le pathétique d'un cas comme celui de Hindemith, pathétique qui vient s'ajouter au fonds constant d'angoisse métaphysique que ce compositeur possède en commun avec la plupart des grands artistes d'outre-Rhin. C'est ce que vient précisément illustrer l'histoire de son évolution personnelle dans laquelle la symphonie *Mathis der Maler* marque un tournant décisif.

A ses débuts, Hindemith est le jeune musicien remarquablement doué que hantent encore avec insistance le souvenir du sanglot romantique des trios de Schumann, la tendresse ardente des lieder de Brahms, et aussi la violence du Strauss le plus brutal. Quant à son langage, il est, à cette époque, assez cousin germain de celui du méditatif Bruckner. Tout cela constitue un héritage lourd à porter. Hindemith, qui se laisse dominer un moment, ne l'accepte même pas sous bénéfice d'inventaire. L'inventaire est tout fait pour lui. Et s'il profite quelque temps de cet héritage, en usufruitier honnête, c'est pour le mieux refuser ensuite, essayer du moins de le mieux refuser, le rejeter catégoriquement, et s'élancer aussitôt avec l'impétuosité de ses vingt-cinq ans, avec une ardeur toute révolutionnaire, vers un avenir qu'il entrevoit libre. Nous sommes alors au lendemain de l'autre guerre. L'époque se prête assez bien aux grimaces, aux hoquets, aux sarcasmes, aux négations. C'est justement la phase négatrice de l'évolution de Hindemith, époque de la *Kammermusik* opus. 24, de la suite pour piano « 1922 », phase de sadisme dans laquelle il tente de tordre définitivement son cou à une certaine forme agonisante de roman-

tisme et tout ce que celle-ci suppose de sentimentalité et de sensualité. Ce faisant, il ne rompt d'ailleurs pas complètement avec le passé. Il retrouve les formes classiques ; et un chromatisme particulier, qui, malgré tout, n'a pas absolument oublié avoir promené jadis ses contrepoints du côté de chez Wagner, libère son goût volontaire — et assez artificiel — pour l'instabilité tonale. Mais à ce moment, sa répulsion pour le point d'appui tonal sera compensé par la rigueur d'une rythmique implacable qui s'éclaire d'une instrumentation limpide, pleine de recherches et de trouvailles sonores audacieuses. Cette phase de « fauvisme » germanique, où l'on peut voir assez justement une manifestation renouvelée de l'éternel baroque allemand, va le mener à une troisième étape où il semble bien, cette fois, avoir tué le sentiment pour adopter une vigoureuse laideur, étape toute d'objectivité et dominée par ce que l'on appelle à l'époque en Europe centrale la *Motorik*, c'est-à-dire l'esthétique systématique du mouvement ; ce sont les années qui voient naître les œuvres portant les numéros d'opus 40 et suivants — *Félix le Chat, Pièces instructives, le Vol de Lindbergh, Neues vom Tage, Hin und zuruck* — qui appartiennent à ce que l'on désigne en Allemagne sous le nom de *Gebrauchsmusik*, terme difficilement traduisible et s'appliquant à une musique qui se veut pratique et de consommation courante, inspirée de Strawinsky et surtout de la « musique d'ameublement » d'Erik Satie. C'est là un instant de l'évolution de Hindemith qui ne donne guère d'ouvrages séduisants pour l'oreille, et dont le réalisme et le matérialisme volontaires demeurent au fond assez arbitraires. Cent ans après Schubert et Weber, le règne de la sensation épidermique a remplacé celui, déjà plusieurs fois séculaire en Allemagne, du sentiment, du discours intérieur.

Puis ce sont quelques années de production ralentie que suit, de 1933 à 1939, le splendide renouveau expressif qui caractérise les œuvres de la dernière manière du musicien, et dans laquelle Hindemith retourne tout droit à ses premières amours, à ce qui est sans doute sa véritable nature, aux méditations cyclopéennes du type brucknerien, à l'assise tonale d'un Strauss. Celui qui a été tantôt Siegfried, tantôt don Juan de l'esprit, et qui s'est efforcé avec une sorte de désespoir de fuir — non pas seulement sur le plan politique et social — le climat germanique pour tendre les bras vers « la pure certitude et l'infaillibilité gœthéenne d'un Strawinsky » ou des grands maîtres occidentaux, celui-là se retrouve un Wotan désarmé, proie métaphysique qui, tout compte fait, veut bien accepter maintenant de considérer avec ses sombres pères que « l'optimisme est la plus plate niaiserie qui ait été inventée pour consoler les hommes », et qui ne cherche plus à violenter les points d'interrogation qui hérissent l'âme germanique depuis Beethoven.

Il me semble que c'est là le déroulement et le sens de l'admirable et pathétique combat de ce créateur enchaîné, combat d'un artiste contre le destin inévitable que commande cet héritage d'inquiétude, et dont il sort vaincu peut-être, mais grandi. Ce champion de la liberté — liberté de la main de l'artisan, et de l'esprit de l'ar-

tiste — qui a su se mouvoir avec la plus souveraine aisance dans les cadres classiques en parlant un langage nouveau, se jouer de la contrainte que ces cadres sont toujours susceptibles d'imposer aux médiocres et aux vulgaires, n'est pas parvenu à secouer ses chaînes ancestrales que rive et renforce le vieux pessimisme germanique. « Allemand ! trop Allemand ! » a-t-il dû se dire avec lassitude en prenant conscience de cette dernière manière où il semble renier tout ce qui ne doit plus lui paraître maintenant que convulsions — mais convulsions dans lesquelles il s'est forgé un instrument de métier — pour laisser s'épandre à pleins bords un lyrisme chaleureux, vaillant ou simplement ému, mais dans la résignation de sa race et de son génie.

L'importance de *Mathis der Maler* tient au fait que cette œuvre se situe tout juste à la frontière de la troisième et de la quatrième manière de Hindemith, au moment où il passe de l'objectivité et du jeu abstrait, au sentiment et à l'expression inspirée. Importance qui vient de ce que cette partition à peu près inconnue, non seulement jalonne la production de l'un des plus grands maîtres de notre temps, mais encore revêt une signification particulière dans l'état actuel de l'évolution de l'art musical. Avec *Der Schwanendreher* (1936) concerto pour alto de sentiment profondément populaire, la *Trauermusik* (1936) pièce funèbre de circonstance, et *Nobilissima visione* (1937) ballet mystique sur la vie de saint François d'Assise, la symphonie *Mathis le Peintre* (1934) annonce une époque où Hindemith revient à ce qu'il est convenu d'appeler vulgairement et romantiquement l'inspiration.

Le compositeur a été longtemps hanté par la vie et l'œuvre de Mathias Grünewald, ce génie du XVIe siècle allemand qui, dans son vieil âge, témoin des révoltes paysannes et des troubles qui marquèrent les temps de la Réformation, renonçait à peindre en s'écriant : « Je ne puis plus ! La misère des hommes m'ôte bras et esprit ! » L'œuvre projetée tout d'abord par Hindemith fut un opéra qui ne vit le jour que quatre ans plus tard, ouvrage lyrique dont le musicien établit lui-même le livret : le peintre Mathias, rejetant ses pinceaux, fuyant son emploi à la cour du prince-évêque de Mayence, s'engage dans les rangs des paysans révoltés contre leur sort malheureux ; mais une vision soudaine sollicite à nouveau son génie : saint Antoine et saint Paul l'Ermite ; et il retourne à son chevalet pour peindre l'immortel rétable d'Isenheim. Cet opéra ne devait voir le jour qu'en 1938 à Zurich ; mais entre temps, une autre partition était née, inspirée celle-ci non plus par la vie, mais par le chef-d'œuvre lui-même de Mathias Grünewald, irrésistiblement commandée à la fois par le modernisme réaliste et la poésie mystique du peintre — et aussi par l'audace des moyens employés. Hindemith semble n'avoir pu attendre l'achèvement de son opéra, et avoir été poussé d'impérieuse façon vers la réalisation immédiate de l'évocation sonore de ce qui constituait le but de l'opéra. C'est cette symphonie, se rapportant à trois des parties du rétable : le Chœur des Anges, la Mise au tombeau, et la Tentation de saint Antoine.

Ce n'est ici ni le lieu, ni la place d'entrer dans les détails de com-

position et d'écriture d'une partition qui a été analysée ailleurs du point de vue technique, non plus que dans des considérations sur son esprit mystique. Mais ce qui frappe lorsque la vision du tableau et l'audition de la musique sont presque simultanées, c'est précisément la force d'inspiration qui a animé Paul Hindemith. Il ne s'agit d'ailleurs, dans sa symphonie, ni de musique, ni de musique impressionniste ou excessive d'impressions. Le musicien a reçu, semble-t-il, le choc du sujet, ce qui l'a déterminé à reproduire ce sujet en le traitant à sa façon, dans son langage, comme un artisan ou un artiste du moyen âge ou de la Renaissance traitait un sujet antique à travers sa sensibilité d'époque et avec ses moyens d'époque. Et ce n'est pas là le seul des mécanismes créateurs caractéristiques de la conception de cette œuvre qui rattachent étroitement l'auteur aux traditions constantes du passé artistique allemand, ce passé dont il a tenté de s'évader au début de sa carrière et jusqu'à cette partition qui inaugure sa quatrième et dernière manière. Allemand, cet ouvrage l'est aussi, et d'abord, par son objet et l'œuvre qui lui sert de prétexte en le reliant à un vieil âge d'or de ce passé artistique; mais il l'est également par les moyens employés, moyens qui s'appuient solidement sur ces traditions constantes : volonté de forme, équilibre de la structure, contraste des masses sonores, sens de la proportion, puissance et intensité d'une expression tour à tour violente et concentrée — expression qui ne rappelle en rien par sa couleur, si j'ose dire, celle du coloriste parfois délirant qu'est Grünewald, — parti pris d'une robuste polyphonie, enfin profonde unité interne provenant de la façon dont est conçu le travail thématique.

Dans cette œuvre-pivot qui fait transition entre deux conceptions opposées de la musique chez un même artiste, il y a ceci de particulièrement remarquable, c'est que la conception poétique, spirituelle, humaine appartient, pour l'auteur, à ce que sera sa manière actuelle, la mise en œuvre appartient encore dans une certaine mesure à son propre passé, ou plus exactement bénéficie des conquêtes de ses recherches passées : sobriété et clarté de style, dépouillement et ampleur des lignes mélodiques, expressionnisme direct qui devrait faire de cette œuvre une œuvre publique.

Pivot dans la production de Hindemith qui se convertit ainsi à l'expressionnisme, la symphonie dc *Mathis der Maler* me paraît aussi pouvoir marquer une date dans l'évolution générale de la musique à notre époque. Je ne dis pas qu'elle la marquera, mais seulement qu'elle le pourrait, le tout étant de savoir si la leçon sera entendue. Un compositeur peut être, dans un sens, le microcosme de son époque. Il se peut que ce soit le cas de Hindemith. C'est à souhaiter en un temps où la musique, épuisée par le goût des enrichissements d'ordre technique, ne sait plus très bien sur quelle voie s'engager. Les uns font du « néo », néo-classicisme, néo-romantisme, etc..., qui ne donnent qu'un art épigone de formules plaquées. Les autres se barricadent dans la rigueur dogmatique de systèmes revêches et moroses; ils se croient audacieux dans leurs déserts, et pensent sérieusement avoir choisi la liberté, alors que, suivant la phrase de M. Vuillermoz dans sa récente *Histoire*

de la Musique, ils s'asservissent à « une chinoiserie d'écriture aussi conventionnelle, aussi puérile et aussi arbitraire que celle de l'acrostiche ou des mots croisés ». Avec un recul de quinze années, le *Mathis der Maler* de Hindemith que l'on vient pour ainsi dire de révéler au plus vaste public, prouve, par la vigoureuse musculature de ses moyens, et sa charge d'humanité et de spiritualité, que l'inspiration et le tempérament demeurent jusqu'à nouvel ordre la seule façon de faire de la musique digne de ce nom.

Dans sa double actualité, touchant à l'art de Hindemith d'une part, et aux destinées générales de l'art sonore d'autre part, l'événement que constitue cette audition méritait, semble-t-il, d'être particulièrement souligné pour ce qu'il nous apprend ou nous rappelle, toute réflexion faite, sur un des plus grands maîtres contemporains, et pour ce qu'il nous apporte comme possibilité d'espérer en l'avenir.

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX-ARTS

UN MORT, DES OMBRES ET UN VIVANT

L'histoire aime simplifier. Elle l'aime à l'excès, et les idées qu'elle garde — ou qu'elle se fait — du passé en deviennent souvent partielles et partiales. Qu'est pour nous, par exemple, au point de vue pictural, le dernier tiers du XIXe siècle? L'époque des Impressionnistes, voire — le titre d'un ouvrage récent l'atteste — *l'époque impressionniste*, et nous oublions, avec une tranquille insouciance, toutes les autres tendances qu'a connues alors la peinture. L'académisme triomphant, ou plutôt les académismes — car il y en avait plusieurs en ce « bon temps » prodigue de ses richesses — sont tellement sortis déjà de nos mémoires que le livre spirituel et mordant de Francis Jourdain, *La Peinture officielle de Jules Grévy à Albert Lebrun*, nous fait aujourd'hui l'effet d'une révélation ; et il a fallu l'actuelle exposition de l'Orangerie pour nous rappeler cette nébuleuse qui traversa le ciel pictural de 1875 à 1900, et que l'on appelle du nom vague et impropre, mais pratique, de Symbolisme.

Nébuleuse aux contours incertains, et qui groupe des astres au vrai fort différents tant par la taille que par l'éclat, dont certains brillent encore, tandis que d'autres ont dès longtemps cessé d'émettre leur lumière. Mais nébuleuse qui ne laisse pas de ressembler à celle de la littérature symboliste, de sorte que, tout compte fait, son nom n'est pas si malheureux, qui met en évidence les analogies et les relations d'un certain art de peindre et d'un certain mouvement littéraire de la fin du XIXe siècle. Comme la poésie, la peinture symboliste a sa source dans le romantisme — celui d'Ingres et celui de Delacroix, celui de Chassériau, peut-être

davantage encore, qui, en rendant plus rares les élixirs ingresques et en énervant la force delacrucienne, avait transmué les métaux romantiques, si chargés de soucis, en une pierre précieuse, bien faite pour séduire les raffinés. La filiation est évidente de Chassériau à Puvis de Chavannes et à Gustave Moreau, coryphées des peintres qui appartiennent à ce que l'on pourrait appeler la première génération symboliste, celle, *grosso modo*, de 1875. Et c'est du Romantisme encore, du meilleur et du pire, qu'est issu l'art de Monticelli, tout plein de Delacroix, de Decamps, de Diaz ; ses *Fêtes galantes*, antérieures à celles de Verlaine, et ses tableaux inspirés de Faust — celui de Gounod, hélas ! plus que celui de Gœthe — font de ce Marseillais un symboliste indiscutable, encore qu'on ait omis de le faire figurer dans l'Aréopage de l'Orangerie. On y a oublié aussi Fantin-Latour, brave peintre — pourquoi ne dirait-on pas brave peintre comme on dit si bien brave homme ? — qui se rattache au Symbolisme non seulement par les portraits qu'il fit de Verlaine et de Rimbaud, mais par son wagnérisme encore et les tableaux que lui inspira la *Tétralogie*. Mélomane, lui aussi, Odilon Redon, l'aîné de Mallarmé, a pour pères spirituels Delacroix et Bresdin ; et, avec lui, la liste est close des peintres qui illustrèrent le premier mouvement pictural symboliste, celui qui correspond au mouvement de Verlaine, de Rimbaud et de Mallarmé.

Il en fut un second qui groupa des artistes nés aux environs de 1850 — Gauguin et Van Gogh — et d'autres peintres, beaucoup plus jeunes, mais que la précocité de leur talent amena à peindre leurs premières œuvres — leurs seules œuvres valables — également aux environs de 1889 : événement parallèle à celui que fut, en poésie, la formation de l'école symboliste proprement dite, et aventure, si je puis dire, que frappa la même fatalité. Tout comme les Moréas ou les Henri de Régnier, bon nombre de ces peintres — un Émile Bernard, un Louis Anquetin — abjurèrent rapidement et sombrèrent dans l'académisme, le pastiche, la superstition d'une tradition mal comprise. Aussi le fruit le plus glorieux de cette seconde montée de sève symboliste fut-il — outre l'œuvre de Gauguin et celle de Van Gogh — la production des peintres Nabis et de leur contemporain et ami Toulouse-Lautrec. Fécondée par l'art de Pont-Aven, la peinture des Nabis — de certains Nabis, tout au moins — devait, tout comme les écrits de Gide, de Claudel et de Valéry, faire passer jusqu'à nous le message libérateur apporté par le Symbolisme.

C'est donc une heureuse idée qu'ont eue les organisateurs de l'exposition de l'Orangerie en vouant pour quelques semaines cette salle à tant de peintres importants et dignes d'intérêt. Je les approuverai moins d'y avoir inclus Carrière — Carrière qui ne tient au Symbolisme que par des liens assez ténus et qu'il eût mieux valu laisser dans l'oubli légitime qui s'épaissit autour de son nom. Rien de plus inactuel, rien de plus creux que sa peinture. Laïcisations (très caractéristiques d'un certain esprit de la fin du XIXe siècle) du thème séculaire de la Vierge et de l'Enfant, trop de *Maternités* font ressembler sa production à ces églises désaffectées où le visiteur éprouve, dès l'entrée, une impression de froid,

de moisi, de tristesse, un sentiment affreux d'absence ; et les idoles les plus vaines auxquelles son temps sacrifia ont pris place dans ce temple vide, où la sentimentalité *(le Premier voile)* le dispute au pathos *(le Christ en croix)* et la sensiblerie du plus mauvais aloi *(l'Enfant malade)* à l'esthétisme le plus prétentieux et le plus frelaté (Portraits de Verlaine, de Daudet, de Seailles, etc...) Chez Carrière, Coppée et Sully Prudhomme s'ajoutent à Paul Bourget et à Anatole France — ceux de *Cruelle énigme* et du *Lys rouge* — ainsi qu'à Massenet et qu'à Charpentier. On demande grâce — grâce à tous ces fantômes qui surgissent, blêmes et informes et effrayants d'inanité, de brouillards artificiels à peine plus inconsistants. En bon contemporain de Monet et de Verlaine, Carrière aime le flou, le vague, et, chez lui, le dessin en pâtit autant que la forme : finalement, sur une sorte d'encre brune comme celle que les pieuvres émettent, de grosses larves flottent, blanchâtres, que giflent et dégonflent les rais d'une lumière fausse, qui plaque ici et là ses clartés arbitraires. Hanté de spectres, l'art de Carrière est mort.

Si l'exposition de l'Orangerie n'a pu le ressusciter, elle a, par contre, tel Ulysse au chant de la Nekuia, prêté une demi-existence, incomplète et éphémère, à d'autres peintres — et tout d'abord à Gustave Moreau. Il ne vivait plus parmi nous que par ses élèves et par ses idées : l'exposition nous a appris que toute une partie de son œuvre n'était pas caduque, les esquisses et les aquarelles. Celles-là ont un accent altier, une poésie même, que l'on apprécie à leur juste valeur lorsque l'on pense à ce que peignaient à la même époque les Préraphaélistes anglais ; et dans celles-ci il a atteint à une sonorité, une force intense de chromatisme, une puissance d'exécution qui n'y sont pas si communes.

Puvis me semble aussi un de ces fantômes qui n'est pas tout à fait un cadavre. Si son *Pauvre pêcheur* ne peut être défendu, en dépit des efforts prodigués bien à tort pour le réhabiliter, l'idée de son *Orphée* est belle, où le rythme est beau, lui aussi, et son *Enfant prodigue* renferme des morceaux d'une fermeté parfaite d'écriture et d'exécution. Le dépouillement du chromatisme — qui n'en demeure pas moins sensible — celui de la composition, qui, de ce fait, atteint à la grandeur, sont des qualités qui font rarement défaut à Puvis et qui compensent ce qui subsiste en sa peinture d'académique.

Anquetin — dont *le Faucheur* a servi de modèle à Van Gogh — Émile Bernard, qui a peut-être été l'inspirateur de Gauguin et dont le *Pardon en Bretagne* est la source indiscutable de la *Lutte de Jacob et de l'Ange;* Charles Laval, Meyer de Haan, Sérusier qui « gauguinisèrent » tous aux environs de 1830 et eurent alors leur heure — mon Dieu, oui ! — de génie, mériteraient d'être étudiés à loisir ; mais j'ai hâte d'arriver au prince du congrès qui se tient à l'Orangerie, à Odilon Redon. (Pour ses pairs, en effet, les autres maîtres de la peinture, Gauguin, Van Gogh, Lautrec, Bonnard, Rouault, ils n'y sont présents que par des cartes de visite, qui suffisent, du moins, à nous faire comprendre leur rôle — un rôle qui, pour les deux premiers, a été d'opérer une suite de synthèses entre l'Impressionnisme et l'art des Moreau et des Puvis de Chavannes).

Que Redon soit l'un de nos très grands peintres de la fin du XIXe siècle, infiniment supérieur à tel Impressionniste adoré aujourd'hui, c'est ce que cette exposition apprendra, je pense, au grand public qui persistait à l'ignorer. Un clavier étendu : il n'excelle pas moins dans le portrait (où il a donné des chefs-d'œuvre, comme celui de Mlle Gobillard) que dans la peinture d'histoire, la peinture sacrée, et la peinture décorative, qu'il renouvelle en leur infusant l'esprit du symbolisme ; paysagiste, mariniste surtout, (et là il l'emporte, à mon sens, sur Turner par l'acuité de son graphisme et la pression de sa forme), il livre toute sa mesure dans l'art visionnaire, qu'il ressuscite après plusieurs siècles de désaffection : exceptions, en effet, que la production d'un Blake, d'un Fussli, d'un Goya. Le lithographe, enfin, dépasse encore chez lui le peintre, voire même le pastelliste.

Ce domaine vaste, Redon le met en valeur grâce à des qualités diverses, peut-être même contradictoires. Dessinateur hors de pair, il sait aussi bien filer un trait précis, d'une élégance de médailliste, que faire moelleux, estompé, velouté : on pense tour à tour à Seurat et aux Florentins. Par contre, il compose d'éclatantes symphonies avec les tons les plus rares et les plus riches de résonance, qu'il a toujours soin d'enrichir et d'amplifier par de chaudes notes de noirs. La hardiesse de ses ordonnances, fondées souvent sur le contraste entre une figure très écrite et un fond assez incertain, va de pair avec la rareté subtile de ses rythmes : en une époque de japonisme universel, ses arabesques font penser à l'art chinois — qu'il fut le seul alors à regarder et où il découvrit les ressources d'un hiéroglyphe ferme et racé. Rien de plus parfait que sa technique.

Rien de plus voulu également. Il a acquis — nous le savons par son journal *A soi-même* — les qualités qu'il voulait acquérir, dont il jugeait la possession indispensable pour l'expression de son message. Et le cas de Blake, dont les visions nous paraissent risibles, faute d'être transcrites par un crayon assez savant, donne raison à Redon de s'être — malgré sa répugnance — attelé au dessin, dont l'acuité et l'abstraction peuvent seules dire les mondes imaginaires d'une façon adéquate. Art volontaire, l'art de Redon est conscient : il est caractéristique qu'il n'ait pas goûté Maeterlinck et rêvé d'illustrer les *Pensées* de Pascal. Il appelle à l'aide toute sa lucidité, toute sa raison, toute sa volonté, pour incarner les songes de sa vie mouvementée, et conférer aux images qu'il en donne le pouvoir suggestif, l'écho mystérieux, « l'aura » de leur origine.

C'était s'inscrire en faux — un demi-siècle d'avance — contre les prétentions du Surréalisme, dont il dénonce également une autre tare : le dédain de la belle technique. Ce n'est pas chez lui que le métier est académique pour mieux affirmer le caractère mystique de l'image. Il sait qu'un métier faible tue la peinture et que, plus le message est inspiré, mieux le tableau doit être peint : c'est la condition même de sa résonance, la raison, bien plus, de son efficacité. Précurseur des Surréalistes, il les dépasse, comme, précurseur des abstraits — Klu lui doit autant que Masson — il va plus loin qu'eux, en refusant de renoncer à tout élément humain et figuratif.

Que deux des principaux mouvements de l'art contemporain soient tributaires de Redon, voilà qui permet de mesurer son éminence. Mais cette importance historique ne compterait pour rien, si l'œuvre était désuète, inactuelle, loin de nous — ce qu'elle n'est pas, malgré certains caractères « 1900 ». Seul vivant parmi les fantômes et les morts qui peuplent l'Orangerie, Mallarmé de notre art de peindre, Redon donne tout son sens au Symbolisme pictural et toute sa portée à l'exposition, par ailleurs si prodigue en enseignements intéressants.

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

L'HOMME DE CENDRES

Je n'ai rien contre don Juan, sauf qu'il m'ennuie, et je suis reconnaissante à André Obey de m'avoir permis d'oublier pendant deux actes et demi, sur trois, que don Juan m'ennuyait. Richesse verbale et mouvement rapide d'une action dramatique, ne sont point de ces faveurs que vous octroie généreusement le théâtre contemporain, et quand par surcroît, une Espagne assimilée et allégée par le goût français, se reconstitue à la faveur d'un habile et poétique décor, on a l'impression d'un beau voyage qui se double en séduction d'être bref.

Pourquoi don Juan m'ennuie-t-il? (Je fais exception du singulier libertin de Molière.) Parce qu'il est monotone. Parce que c'est le rond-de-cuir de l'amour, et parce que s'il se convertit, ce fut comme se composent les traits du singe, fatigué de ses grimaces. Qu'est, au surplus, la conversion de ce fonctionnaire dévitaminé, à côté de celle de notre Rancé?

Il m'ennuie parce que, hommes, femmes, poètes, romanciers, auteurs dramatiques et cinéastes, ont suspendu à ce sépulcre blanchi leurs plus belles couronnes votives, sans penser que chacun d'eux pouvait aller plus loin que lui et faire mieux. Le grand art de la vie, à mon avis, n'est point d'aimer mille personnes, mais d'en aimer une, avec tout ce que ce que cela comporte d'invention, de courage, d'esprit de finesse, et d'imagination. Il y a, ce me semble, en amour, les gens qui écrivent les lettres et ceux qui n'en adressent que les enveloppes, c'est-à-dire tout ce qui sépare Cyrano, de Christian, et le véritable amant, du robot.

Voilà pourquoi André Obey remplissant des cendres de sa nullité, un mannequin houssé de velours, a touché au vrai du personnage. Ah ! que n'a-t-il, au lieu de crever cette vesce au troisième acte, emboîté le pas derrière le Grand Inquisiteur, et montré don Juan condamné à lui-même et à ses indigentes limites ; tournant pour l'éternité sur une place de Séville, trottant gâteusement derrière servantes et passantes, et recommençant, mais

d'une bouche édentée, ses boniments de bateleur. Pas un regard des femmes, pas un geste du Commandeur, vous voici dans votre enfer, don Juan.

Tandis que j'espérais vainement pour notre homme, cette forme de damnation, il me revenait à l'esprit qu'âgée de douze ans, j'entrepris d'écrire une comédie — je dis bien, une comédie — intitulée : *Don Juan*. Mon père me trouva plongée dans cette occupation dont il me demanda la nature. Je la lui confiai. Il m'écouta avec une bienveillance qui n'excluait pas la circonspection. Le sujet devait lui paraître prématuré. Je lui remis la distribution de la pièce. Il y lut le nom, ronflant comme il sied, d'une bonne douzaine de « jeunes seigneurs », de quelques barbons illustres et chevronnés, et d'un lot impressionnant de « belles ». Un seul manquait.

— Je ne vois pas don Juan, me dit-il.

— C'est, répondis-je, parce qu'il n'existe pas.

Et je développai mon idée :

— Tu comprends, tous ces jeunes gentilshommes, ils courent après les épouses d'une quantité de vieux birbes lesquels sont naturellement... (Et avec la pure sérénité d'une enfant qui a lu Molière, je lâchai le mot.) Et pour ne pas se faire pincer, ils racontent tous à ces dames qu'ils s'appellent don Juan, alors qu'ils s'appellent Rodrigue, Jaime, Alvaro, etc. Grâce à quoi ils passent au travers de la maréchaussée, du Saint Office, des représailles des duels, enfin, de tous les embêtements. Et du coup ça change toute la question. Don Juan, ce n'est pas un homme, c'est une légende, et voilà pourquoi dans ma pièce, il ne paraît pas.

Mon père réfléchit. Je le vois encore debout, pensif, puis il me remit mon cahier.

— Pense-le si tu veux, me dit-il, mais ne l'écris jamais !...

CINQUANTE ANS DE PUCES

Je crois que ce souvenir, éclos à l'ombre de « l'Homme de Cendres » d'André Obey, m'orienta vers la friperie de l'existence et les envers du décor, et m'amena fort naturellement à constater ceci :

Dans l'orgiaque délire d'évocations consacrées à cinquante ans de théâtre, de littérature, d'art, de sciences, de politique, d'urbanisme, et, gardons-nous de l'omettre, de guerres, je cherche en vain une allusion à ce « backstreet » de la vie contemporaine : Le Marché aux Puces. Depuis cinquante ans, puisqu'on a choisi ce chiffre afin de contenter un cartésianisme facile et de donner des rives au fleuve qui n'en a pas, l'existence d'une ville, d'une nation, se déverse par une pente naturelle vers le rebut glorieux où s'opère, en faveur de l'objet répudié, la transmutation du temps. Ce que le jour rejette, la postérité s'en empare, le goût le consacre, et l'éternité s'en nourrit. Vers Saint-Ouen, Bicêtre, Vanves, s'épanche le surplus des successions et des stocks, la lie des décès, la cendre de l'oubli, la lave de l'ignorance, de l'ingratitude et de la stupidité.

Et peu à peu, le rebut devient musée, la poussière devient

document... La petite histoire s'écrit avec des robes déchirées, des gants dépareillés, des bijoux de scène, des portraits de famille, des ustensiles de ménage, des reliquats de bibliothèques, des meubles sacrifiés à une mode, à la jalousie d'un second mari ou d'une seconde femme, à un départ pour les colonies, à un changement de situation.

On l'entrevoit entre les pages d'un album de cartes postales, parmi les photographies éparpillées, au fond des coffrets de burgau, de palissandre de Boulle, de cuir repoussé, d'étain artistique, tout pustuleux de fausses turquoises. Elle est dans le regard mort des bustes de plâtre, dans l'écritoire, dans le porte-parapluie, et dans l'écrin. Elle parle par la voix des violons, par le pavillon des premiers phonographes, par les plus récents pick-ups, par le balancier des pendules, par la grêle musique acérée des dessous de plat, par le grincement des ressorts de fauteuil et des charnières d'armoires. Elle s'exhale en bouffées, des malles ouvertes, des mannequins jaunis, des flacons débouchés, des boîtes d'épices, des étuis. C'est l'odeur de cinquante ans d'odeurs : du vétiver et du camphre, du musc et de la « Peau d'Espagne », du « Foin coupé » et de la bergamote, et c'est aussi l'odeur des penderies trop longtemps closes, des rideaux chauds encore de leurs soleils éteints, de l'andrinople arrachée au mur de la tour, et du linge isabelle dérobé aux tiroirs des commodes bancales dans les derniers greniers.

Les étés morts, l'ennui, l'abandon, la négligence, les départs, se confondent en cette haleine poivrée, vinaigrée par Bully, vaguement astringente, et qui reconstitue pour qui sait voir, respirer, et se souvenir, les boudoirs laqués, et les coussins tango, et par-dessus une première guerre, Paul Poiret tendant la main à Van Dongen.

Aux Puces, les dossiers de l'Affaire Dreyfus, et les numéros des magazines de luxe consacrés aux visites des souverains, à l'Exposition, au trottoir roulant et à la Tour Eiffel. Aux Puces, les kaléidoscopes et les vérascopes, et Sada Yacco, souriant asiatiquement au portrait de Mme Tchan-kaï-Tchek. Aux Puces, le képi du tourlourou de caf'conc', les épaulettes rouges, les pistolets des grands duels, la quincaillerie scénique de Mata Hari, les gants d'Yvette Guilbert, le parapluie de Forzanne, les chaînes de perles d'Edmonde Guy, et le lit de repos de Fernande Cabanel. Aux Puces, et pêle-mêle dans des caisses, les Hortensias bleus, la Petite Cady, la Garçonne, et le Parfum des îles Borromées. Et aussi les photographies de Blériot, de Lindbergh, et de tous les soi-disant pionniers de la paix future.

Que de fantômes encore, dans les travées dont l'orientation, en vertu d'un urbanisme plutôt hagard, s'est modifiée. Car le Marché aux Puces s'est déplacé, qui, au début du siècle s'étendait, dès la Porte de Clignancourt franchie et les casernes dépassées, sur la droite de l'Avenue Michelet (en descendant) et recouvrait un vaste cloaque, au sol consolidé par des couvertures de l'Intendance, des descentes de lit en mouton façon tigre, et des tapis qu'aucune Impératrice n'avait foulés. C'est là qu'à même les loques, la boue, la sciure, et les épluchures, on pouvait ramasser pour quelques sous, voire quelques francs, des camées et des

théières, des bijoux de pomponne et des tabatières de corne, et de ravissants encriers sans godets.

En ce temps-là qui était celui de Robert de Jouvenel et de Louis-Louis Dreyfus, de Colette et d'Annie de Pène, d'Henri Duvernois et de Marguerite Moreno, la grande aventure consistait à obliquer ensuite sur la gauche par la rue des Rosiers, vers le terre-plein serti de masures qui a nom « Vernaison », et qui depuis s'est mué en village, et a pris corps et bouquet comme un estimable cru.

Biron n'était point né, dont le nom décidément est affecté aux conquêtes. Il vint plus tard avec les pittoresques échoppes de deux transfuges du théâtre, Mlle Lindet et le charmant Puylagarde, et avec dès sa naissance, l'étoile du succès en ascendant, parmi des vapeurs de frites. Cette « rue de la Paix », des Puces, essaime à son tour, avec les grandes succursales de *Paul Bert* et de *Jules Vallès*, succursales ambitieuses, un brin littéraires, où la loque papillonne, où la dentelle frissonne, et où la lampe-lotus, contemporaine de l'Affaire Steinheil, détrône peu à peu la lampe d'opaline contemporaine de l'Affaire Lafarge.

Les grands restaurants de plein-air ont disparu, frangés sur l'avenue, de leurs bassines bouillantes, où de vigoureux serveurs puisaient des pommes de terre dorées, et de délicieux petits poissons nommés orphies, qui terrifiaient les néophytes lesquels se croyaient déjà morts quand ils apercevaient l'arête médiane, d'un joli vert de poison. Sur les tables briquées, flanquées de bancs et dans une atmosphère de guinguette, de fête foraine, et de vacances, chacun étalait les trésors d'une pêche miraculeuse. Après l'autre guerre, le goût était aux presse-papier de verre, aux gibus Louis-Philippe, aux opalines bleues, aux sulphures, et cependant Henri Duvernois, don Quichotte sans moulins, y poursuivait des objets chinois, dont il m'expliquait avec sa douce voix mélancolique, la valeur et la provenance. Henry de Jouvenel se fût contenté, lui, hautainement de n'importe quelle authentique et rarissime faïence persane. Colette m'apprenait à chérir les sortilèges du verre et à fuir les objets qui n'ont pas « une bonne forme ».

Plus tard, la mode vira vers les portulans, les bateaux en bouteille, et Germaine Dulac acheta aux échoppes de « Vernaison », tous les éléments de son cabinet de travail de la rue du Général Foy. Puis il y eut un déluge de masques nègres, et le marché tout entier devint dahoméen. Les premiers capitons Second Empire firent ensuite leur douillette apparition. Et maintenant, en ce demi-siècle proclamé à son de trompe, c'est le début-de-siècle qui fait prime, avec ses mauves et ses guimauves, et la bénédiction de Jacques Damiot. Si je m'attarde, je déjeune chez Alphonse, et c'est chez Jean Simo que je m'arrête, au préalable, en priant le ciel de n'être tentée ni par les corbeilles à ouvrage en paille tressée, ni par les enfants de quatre ans, peints dans des prairies vers 1860, et qui ressemblent tous, inexplicablement, à Henri VIII.

Cinquante ans de Puces. O mes fantômes... ô mes amis...

GERMAINE BEAUMONT.

GRAHAM GREENE

A quelques jours d'intervalle ont paru deux livres consacrés à un écrivain étranger, vivant de plus, qui loin d'avoir achevé son œuvre se trouve en pleine possession de ses moyens et nous donne toutes raisons d'espérer le voir fournir encore une longue carrière. Le premier (1) à vrai dire n'a d'autre intérêt que de contenir les dissertations de l'auteur sur toute espèce de sujets ; le second (2) en revanche, rassemble ce que le dépouillement des volumes parus peut apprendre à un lecteur méthodique. Ce n'en sont pas moins deux témoignages irréfutables de l'audience conquise en moins de cinq ans auprès du public français par Graham Greene. Aucun des deux critiques n'étudie d'ailleurs un facteur important de cette soudaine popularité. A une conférence de presse qui réunissait à Paris des courriéristes littéraires, la moitié des questions auxquelles Graham Greene eut à répondre visaient son activité cinématographique. Avec une sincérité évidente, il la tient pour négligeable par rapport à sa littérature. Il ne peut pourtant faire qu'en dépit de toutes les trahisons, l'écran n'ait joué pour ses idées et pour sa personnalité le rôle d'un agent de diffusion extraordinairement efficace.

Le catholicisme des écrivains anglo-saxons, qu'ils appartiennent à la génération de G. K. Chesterton et d'Hilaire Belloc ou à celle de T. S. Eliot, d'Evelyn Waugh ou de Graham Greene, présente une saveur, inattendue pour les continentaux, de non-conformisme. Non certes au sens théologique, car de leur œuvre ne se dégage pas le faible relent d'hétérodoxie que certains décèlent, par exemple, dans le courant qui va en France de Barbey d'Aurevilly à Bernanos. Au contraire, s'ils prennent le contrepied des opinions reçues en matière artistique, scientifique ou sociale, ils invoquent la rigidité de leur foi pour justifier leur isolement : réflexe de défense chez les membres d'une infime minorité, longtemps opprimée, encore suspecte et toujours ridiculisée ou sublimation métaphysique de sensibilités qui ne s'adaptent pas à leur milieu.

Par intention délibérée et non simple coïncidence, Chesterton et Greene choisissent pour s'exprimer par préférence chacun

(1) *Graham Greene témoin des temps tragiques*, par Paul ROSTENNE (Éd. Julliard).

(2) *Graham Greene*, par Jacques MADAULE (Éd. Temps présent).

une variété d'un genre populaire, mais décrié par les écrivains de leur classe : le premier, le roman policier ; le second, le *thriller* c'est-à-dire (le mot manque en français) la formule moderne du roman de cape et d'épée, où les inspecteurs remplacent les mousquetaires, les mitraillettes les colichemardes, les avions les destriers, mais où enlèvements, identités supposées, conspirations, trésors secrets, poursuites, violences et exécutions sommaires demeurent aussi nombreux et aussi inévitablement inattendus. Graham Greene n'a pas été attiré dans cette voie par une aptitude exceptionnelle, bien que certains critiques la lui attribuent. Il ne possède ni l'invraisemblable truculence de Peter Cheyney et de ses épigones, ni l'impeccable mécanisme des Dashiell Hammett et des James Cain.

Les intrigues parallèles d'*Orient-Express* réagissent à peine l'une sur l'autre. Pour amener la péripétie finale de *Mère Angleterre*, il faut amener *in extremis* un nouveau personnage et des mobiles mal préparés. Dans *Tueur à gages*, l'assassin pénètre chez le milliardaire grâce à un artifice à peine admissible pour des enfants. Après le verdict de mort naturelle, le Gamin n'a aucune raison de réduire au silence des témoins qui ne peuvent plus le gêner, sauf le bon plaisir du romancier *(Rocher de Brighton)*. *L'Agent secret* est une série de rencontres accidentelles, de moins en moins plausibles. L'asile d'aliénés de *Chantage* est une histoire de fous et la technique des espions relève de la plus aimable fantaisie sans parvenir à être drôle. En règle générale, Graham Greene préfère escamoter les explications, sans tirer parti soit de l'ingéniosité de leur vraisemblance, soit du romanesque de leur invraisemblance.

Aussi, de très loin ses meilleurs romans, c'est-à-dire *L'Homme et lui-même*, *La Puissance et la gloire*, *Le Fond du problème*, conservent uniquement de cette formule de quoi appâter la curiosité du lecteur et lui imposer des situations ou des psychologies qu'il admettrait difficilement dans un cadre réaliste. Faulkner a recouru aussi à cette astuce dans *Sanctuaire :* les conventions du genre exigeant qu'un procès criminel n'aille pas sans coup de théâtre, personne ne se demande pourquoi l'héroïne fait condamner un innocent par une fausse déposition qui ne s'explique que par la misogynie de l'auteur. La nécessité de se jeter dans la gueule du loup définissant le héros du roman d'aventures, le prêtre de *La Puissance et la gloire* tombe dans le piège qui lui est ostensiblement préparé sans que l'auteur doive expliquer qu'un oint du Seigneur ne peut agir autrement sans manquer à son caractère sacré.

Plutôt qu'à l'habileté de ses constructions romanesques ou à la qualité de son style, le succès de Graham Greene est attribuable à la vision du monde que ses livres reflètent. Une réplique de Méphistophélès à Faust la résume : « L'enfer est ici-même et nous n'en sommes pas sortis. » L'image la plus saisissante qu'il en ait donnée est celle d'une cellule de prison obscure et encombrée : « Cet endroit ressemblait beaucoup au monde : regorgeant de luxure et de crime, et d'amour insatisfait ; sa puanteur montait jusqu'au ciel ; mais le prêtre avait conscience qu'après tout on y pouvait trouver la paix quand on était tout à fait sûr que la fin était proche. » *(La Puissance et la gloire.)* Ce sentiment que la vie terrestre est la véritable géhenne remonte chez lui à une impression d'enfance, décrite dans le prologue de *Routes sans lois*, et l'expérience de l'âge mûr l'a confirmée. A défaut de tortures physiques (qui ne manquent d'ailleurs pas de s'y ajouter), l'homme souffre ici-bas d'une peine équivalente à celle du dam : comme le réprouvé est privé de Dieu après sa mort, lui est privé d'union avec ses semblables ; il lui est aussi impossible de les aimer que d'être aimé par eux ; depuis sa naissance jusqu'à sa mort, il est condamné à une solitude affreuse et désespérée.

Les héros de Graham Greene n'ont pas de famille ou souffrent de celle qu'ils ont. La mort de son père ne désarme pas la haine qu'Andrews lui voue *(L'Homme et lui-même.)* Scobie traîne le sentiment qu'il est responsable de la mort de son enfant *(Le Fond du problème)*. Kate Farrant intervient dans la vie de son frère avec l'obscure conscience qu'elle le pousse à sa perte. L'amitié est un sentiment inconnu, tout autant que la simple camaraderie. Les rapports professionnels sont par définition mauvais, aussi bien entre malfaiteurs *(Rocher de Brighton)* qu'entre hommes d'affaires *(L'Agent secret)*. Quand des êtres humains se groupent pour une activité désintéressée, le résultat est encore plus pitoyable : ils deviennent ridicules. Spirites, espérantistes, associations charitables servent automatiquement de couverture à des desseins criminels. Seul le désir sexuel apparaît comme une tentative qui ne soit pas dérisoire pour établir un contrat entre deux êtres, encore qu'il ne s'accompagne jamais de plaisir et encore moins d'affection. S'il menace de se transformer en amour, la mort dissocie aussitôt le couple *(L'Homme et lui-même)*. Néanmoins, ceux qui refusent de courir cette aventure vouée à l'échec y semblent poussés par une incapacité de sympathie plus que par des scrupules moraux et s'interdisent tout accès à la réalité du monde, avec les conséquences tragiques ou ridicules qui en découlent : tels le mystérieux

Minty de *Mère Angleterre*, Buddy l'impuissant de *Tueur à gages*, le Gamin fier de sa virginité du *Rocher de Brighton* et le lieutenant athée de *La Puissance et la gloire*. Ainsi s'éclaire la situation paradoxale dans *Le Fond du problème* : la pitié que Scobie éprouve pour une fille laide et abandonnée (sur qui il reporte son amour pour une enfant qu'il ne se console pas d'avoir perdue) le pousse à en faire sa maîtresse ; leur liaison, qui précipite la perte de l'homme, se justifie parce qu'elle préserve la femme contre sa propre faiblesse qui la livrerait à des passades sordides.

L'attitude de l'auteur vis-à-vis de l'amour physique reste fondamentalement ambiguë. Il le dépeint à un endroit : « Si facile, si bref, si agréable, si peu satisfaisant. » Mais s'il se refuse au pharisaïsme qui n'y voit que laideur, aucun sentimentalisme ne l'incline à y trouver un gage de bonheur, ou simplement de durée.

Exception faite pour *Tueur à gages*, le maximum d'optimisme que Greene réserve d'ailleurs à ses ouvrages qualifiés de « Divertissements », réunit dans *L'Agent secret* et *Chantage*, deux êtres également brisés par le destin, dépourvus de passion, n'ayant aucune illusion, qui se condamnent à vivre ensemble et à s'épier comme des ennemis.

Autant que de ses semblables, l'individu est apte à souffrir du monde extérieur : là encore, l'auteur prête sa psychologie à ses personnages. Ses voyages au Libéria et au Mexique sont l'occasion de changer de griefs : du coup l'Angleterre, pour laquelle il n'avait pas assez d'amertume, lui paraît préférable par comparaison, quitte à la décrier dès son retour. C'est un supplicié qui se retourne sur son lit de charbons ardents et gémit de plus belle. Les mêmes accents passionnés lui servent à maudire le confort victorien et l'inconfort tropical, la civilisation et la sauvagerie, l'absence et la présence de pittoresque. A son image, ses héros sont révoltés par leur milieu, qu'ils y vivent depuis leur naissance sans velléité de le quitter ou qu'ils y soient transplantés contre leur gré. L'accoutumance leur est aussi pénible que le dépaysement. Peu importe que le républicain espagnol de *L'Agent secret* soit marxiste et athée, il devient le porte-parole de l'auteur du moment qu'en préférant la faim à la satiété, la pauvreté à la richesse, la guerre à la paix, il a le droit d'être amer à l'égard du Londres paisible d'avant 1939.

Ces personnages ne porteraient-ils pas en eux-mêmes le tourment qu'ils projettent sur le monde? Ils ont tous un complexe de culpabilité, qu'il ait une cause physique comme le bec-de-lièvre du tueur à gages et l'origine juive de Myatt *(Orient-Express)* ou morale : Andrews, le Gamin, l'agent secret, le prêtre, Rowe et Scobie

partagent également la conviction que leur conduite est indéfendable et impardonnable.

Aussi s'offrent-ils aux souffrances comme à un châtiment mérité. L'épisode où l'agent secret se laisse battre sans riposter et sans fuir est significatif. *Routes sans lois*, qui explicite souvent ce que les romans se bornent à suggérer, décrit de misérables Indiens qui s'infligent une mortification religieuse : « Semblables aux saints, ils se mettent en quête du seul bonheur de leur vie et l'ayant trouvé, en extraient une douleur supplémentaire. » En dernière analyse reste le recours du suicide, à la fois le plus grand mal que l'être puisse s'infliger à lui-même et la certitude d'une éternité de supplices après la mort. Scobie *(Le Fond du problème)* n'a véritablement pas d'autre bonne raison de se tuer ; celles qu'il invoque sont inexistantes : sa femme est au courant de ce qu'il veut lui cacher, sa maîtresse est sauvée des dangers qu'elle courait et ses manquements professionnels sont couverts par sa promotion. A cet égard, il est préfiguré par Rose *(Rocher de Brighton)*, déjà éperdue de damnation.

Ce qui est d'ailleurs exceptionnel chez Graham Greene, où les sexes sont séparés par bien plus qu'une différence physiologique. Les hommes seuls sont l'objet de cette angoisse métaphysique ; les femmes l'ignorent et du coup ne sont pas intéressantes, sauf à un moment de leur évolution : lorsqu'elles sont l'objet de désirs ou possèdent une expérience, même théorique, qui les souillent alors que physiquement elles demeurent des adolescentes et que leur cœur conserve une extraordinaire pureté. Ce personnage ne se représente pas moins de six fois, identique à lui-même. Élisabeth, après avoir enterré le père adoptif qui la battait et la désirait, sacrifie sa vie pour sauver un inconnu *(L'homme et lui-même)*. Coral, vierge, malade de peur, se donne au voyageur qui lui a payé une couchette parce qu'elle ne connaît pas d'autre moyen de prouver sa reconnaissance *(Orient-Express)*. Rose veut aller en enfer parce que le Gamin y sera *(Rocher de Brighton)*. Else se fait tuer pour le premier client de l'hôtel, où elle est femme de chambre, qui ne l'ait pas traitée comme un chien *(L'Agent secret)*. Coral (encore !) bien qu'ayant perdu la foi sauve contre la volonté de ses parents le prêtre proscrit *(La Puissance et la gloire)*. Enfin, la lettre d'Hélène au retour de la femme de son amant est la plus déchirante preuve d'affection qu'un être puisse donner *(Le Fond du problème)*.

Ces rapprochements évidents ont été faits par les critiques et montrent que le registre de Graham Greene n'est pas étendu : peu

importe, d'autres grands romanciers ont repris inlassablement les mêmes thèmes et les mêmes personnages. Aussi ses détracteurs préfèrent-ils concentrer leurs attaques sur un autre point. Sa psychologie ne serait valable qu'en fonction de sa religion. Ses héros « fabriqueraient eux-mêmes leur fatalité ». Ils n'auraient d'intérêt qu'en tant que fidèles d'un Dieu auquel ils poseraient des cas de conscience extraordinairement épineux.

Ce reproche n'est pas sans fondement. *Le Fond du problème* repose sur un paradoxe théologique. Comme Pascal, mais en sens inverse, Scobie fait avec Dieu un pari, le plus aléatoire de tous les paris : « Puisque Tu m'as donné le sentiment de ma culpabilité, Tu T'es refusé le droit de me sauver et je vais Te le prouver en commettant le péché pour lequel il n'est pas de rémission, le suicide. » Ce calcul se déjoue lui-même. (En effet, si Graham Greene refuse de préjuger quel sera le jugement divin, il a eu soin de rendre l'absolution théologiquement possible puisque la dernière parole que Scobie prononce : « Seigneur bien-aimé... » est le symbole même de la contrition parfaite qui suffit à racheter tous les péchés.) L'égoïsme n'a dicté aucun des actes de Scobie, même les plus critiquables. S'il a péché, la pitié qu'il éprouve pour autrui en fut toujours la cause. Il a aimé son prochain plus que lui-même et son seul crime est d'avoir pris la charge d'une compassion et d'une responsabilité qui dépassaient ses forces et ne relevaient que d'un Rédempteur.

S'agit-il là d'un cas pathologique dont il serait vain de généraliser la signification? (On l'a soutenu pour combattre ceux qui égalent Graham Greene à Dostoïevsky. Mauvaise raison puisqu'il y a trente ans encore, Raskolnikov et Stravroguine passaient pour des monstres et le mystère slave ne suffisait pas à les rendre acceptables. Au reste, du seul point de vue littéraire, Greene ne possède ni la variété, ni l'ampleur, ni la puissance de Dostoïevsky. Il supporte mieux la comparaison avec Joseph Conrad, ce qui n'est pas si mal, encore qu'il se défende d'avoir subi d'autre influence que celles de Flaubert et d'Henry James.) Il n'est pas du tout nécessaire d'être catholique, me semble-t-il, pour se trouver en face de pareils problèmes. Combien d'athées pour qui le monde est un enfer et dont la conscience est aussi exigeante, susceptible et irrationnelle que la théologie élaborée par vingt siècles de christianisme? L'homme n'a pas besoin de se référer à un idéal religieux pour être mécontent de ce qu'il fait au moment où il se surpasse. Sans révélation surnaturelle, il arrive parfaitement à se reprocher avec la dernière rigueur d'avoir

commis des actes qui paraîtraient anodins à tout autre qu'à lui. Il ne faut pas être un personnage de roman pour se trouver incapable du geste qui assurerait la fortune, le bonheur, l'amour ou qui permettrait de se soustraire à un danger mortel : le démon de la perversité et le goût du malheur ne sont pas des inventions de littérateurs.

Les civilisés se sont moqués des totems et des tabous des sauvages jusqu'au jour où la psychanalyse leur a révélé qu'ils avaient les leurs. En tant que catholique, Graham Greene donne — ou suggère — une interprétation catholique au comportement de ses créatures. Mais en tant que bon romancier, il leur prête un comportement qui satisfait également bien d'autres interprétations.

DENIS MARION.

LES LIGNES DU MOIS

LE BUDGET DE 1950. — LES POSTES CRITIQUES : CHARGES MILITAIRES. — RECONSTRUCTION ET DOMMAGES DE GUERRE. — INVESTISSEMENTS. — LES SERVICES CIVILS.

Le Budget de 1950. — Par une tradition déjà ancienne, malheureusement, en France et que la IVe République n'a pas instaurée le budget est discuté chaque année dans des conditions défectueuses ; présenté trop tard à la commission des finances, à plus forte raison à la première assemblée, il est débattu avec précipitation, exposé à des amendements mal étudiés, inspirés quelquefois par une démagogie à courte vue, qui dérangent la construction plus ou moins harmonieuse, mais tout au moins aménagée avec souci d'équilibre par le ministre des Finances. On a noté que l'opposition qui s'est manifestée lors des derniers débats avait un caractère plus politique que financier. Si cette constatation veut être une critique, elle est mal fondée. La loi de finances annuelle a un caractère politique tout autant que financier. Elle est conçue en fonction d'une politique, elle lui fournit ses moyens. Dans notre pratique constitutionnelle il est admis que le pouvoir législatif contrôle le pouvoir exécutif. Quelle meilleure occasion pour exercer ce contrôle que le vote des crédits qui vont permettre au gouvernement d'exercer son action dans des domaines militaires, colonial, économique qui font aujourd'hui l'objet des plus âpres controverses? Il n'est pas pour le présent de question où un accord de principe existe entre les citoyens, encore moins entre leurs représentants.

Il n'y a donc pas de quoi surprendre si les débats de fin d'année

ont fait apparaître une fois de plus et plus clairement que jamais la nature du malaise politique et combien la stabilité d'un gouvernement est précaire dans l'état des opinions en France.

On sait le développement effrayant que n'a cessé de prendre le budget national, budget auquel il faudrait ajouter pour mesurer exactement l'effort du contribuable français les budgets locaux (départements et communes) et les prélèvements d'organismes qui assurent, comme la Sécurité sociale de véritables services publics. Le seul budget de l'État s'élève, selon les prévisions pour 1950 à plus de 2 200 milliards pour un revenu national évalué très approximativement à 6 000 milliards. La part des services civils y est de 1 098 milliards, celle des services militaires de 420; 329 milliards sont affectés aux dommages de guerre, 398 aux investissements. Pour financer tout cela il n'y a pratiquement pas d'autre ressource que l'impôt. Si en 1949 la contrepartie du plan Marshall a pu procurer quelques 260 milliards on sait qu'il faut s'attendre pour l'année à venir à une réduction très sensible que beaucoup estiment au quart.

Crédits militaires. — Quatre cent vingt milliards, 7% du revenu national. Chiffre énorme à la sortie d'une guerre. Énorme surtout quand on considère le maigre résultat qui est obtenu. En Europe, la France n'a qu'un nombre infime de divisions modernes, incapables semble-t-il, si jamais une guerre éclatait, de la moindre action, ne fût-elle que retardatrice. La sécurité française ne repose actuellement que sur des secours étrangers. Il est vrai que 115 milliards sont destinés à l'armée d'Indochine, auxquels il faut ajouter une vingtaine de milliards pour l'aviation et la marine. C'est le poste qui a été soumis aux plus violentes critiques par l'extrême-gauche. Il y a là un problème extrêmement grave et urgent mais aussi très difficile. Ces données échappent presque complètement à l'opinion publique et même à l'opinion parlementaire. Les arguments que fait valoir l'extrême-gauche sont inspirés non par l'intérêt français, non par la raison et la justice, mais par des idéologies abstraites, quand ce n'est pas par des consignes extérieures. Il faut cependant reconnaître que de plus en plus s'affirment des avis favorables à la paix. Un fait nouveau vient au surplus d'intervenir : quelques jours après la proclamation de l'indépendance indonésienne, la France vient de signer avec Bao-Daï un accord qui reconnaît au Viet-Nam (formé des trois Ky, Tonkin, Annam et Cochinchine) une indépendance à peu près complète dans le cadre jusqu'ici théorique de l'Union française et moyennant certaines dispositions destinées à sauvegarder les intérêts communs aux différents États de l'ancienne Indochine française. Ce traité sera sans doute prochainement ratifié par l'assemblée. Il sera vraisemblablement suivi de la reconnaissance du gouvernement de Bao-Daï par les gouvernnemets étrangers à commencer par l'Angleterre et les États-Unis. L'insurrection Viet-Minh prendra-t-elle fin pour cela? C'est peu vraisemblable, encouragée qu'elle sera par la présence aux frontières du Tonkin des troupes de Mao Tse Toung. Mais le caractère de cette insurrection ne sera

plus le même à notre point de vue. Nous pourrons ne plus la considérer comme étant dirigée contre nous mais contre un gouvernement indépendant. Ce gouvernement indépendant à son tour pourra solliciter et obtenir une assistance américaine. Les États-Unis dont on sait l'intérêt qu'ils portent à l'Indonésie et le rôle prépondérant qu'ils viennent de jouer dans l'éclosion du nouvel État ont les mêmes motifs pour ne pas abandonner l'Indochine. Le nouveau statut juridique va-t-il permettre une sorte de transfert des charges militaires dans cette région? Tout au moins il autoriserait une retraite en sauvant la face à défaut des intérêts. Si cette démission en Extrême-Orient apparaissait comme nécessaire il faudrait alors en tirer parti en renforçant dans l'ordre économique et de toutes manières nos positions sur le continent africain où le maintien de notre puissance est pour nous une nécessité vitale.

Dommages de guerre et reconstruction. — Leur prix d'ensemble est évalué aujourd'hui aux environs de 4 000 milliards. C'est dire que les crédits qui leur sont alloués pour l'année en cours (329 milliards qui ne vont pas intégralement à la reconstruction) sont faibles et que sur cette base il faudrait quinze ans pour que les dommages matériels de la guerre soient réparés. Aussi a-t-on pu se demander s'il ne conviendrait pas de prévoir des crédits plus importants et de les financer par l'emprunt. Le gouvernement a estimé que non; il a d'excellentes raisons. La réparation des dommages de guerre est une obligation à assumer par la nation envers les sinistrés, ce n'est pas une avance qu'elle leur fait; il ne lui doivent donc ni intérêt ni remboursement, ce qui distingue essentiellement la reconstruction des investissements dont il sera question ensuite. D'ailleurs la reconstruction elle-même, au moins pour la part très importante qui correspond aux habitations, n'est pas rentable. Le prix pour une période encore indéfinie n'en peut être couvert par des loyers. Le montant de ceux-ci tel qu'il pourrait être déterminé par analogie avec les règles de la loi Claudius Petit du 1er septembre 1948 reste très loin du coût réel de la construction au moins dans les régions dévastées. La reconstruction est donc une œuvre indispensable, d'un intérêt national urgent, même si des considérations d'équité ne l'imposaient pas, et qui par nature excède les possibilités d'entreprises particulières orientées par un but lucratif; mais cela précisément parce qu'elle est faite pour partie à fonds perdu.

Autre considération tendant à la même fin. L'État, disions-nous, ne prête pas aux sinistrés. En réalité il leur emprunte. C'est à eux en effet individuellement ou groupés en coopératives de faire l'avance des frais. Au fur et à mesure de l'avancement des travaux l'État leur en rembourse une partie sur les crédits dont il dispose, et pour le reste leur remet des titres à échéance plus ou moins éloignée. Grâce à ce procédé on peut espérer que la reconstruction ne demandera pas les quinze ou vingt ans qui seraient nécessaires si chaque année elle n'utilisait que les crédits ouverts au budget. Mais aussi voit-on que ceux-ci sont destinés moins à

payer directement les travaux de reconstruction que les annuités des avances par les sinistrés. Couvrir par l'emprunt des annuités d'emprunt serait d'une déplorable méthode financière.

Enfin dernière raison et qui suffirait à elle seule, le crédit de l'État est trop bas pour lui permettre d'emprunter encore, sinon à court terme ou pour un montant très limité. Il est donc nécessaire de réaliser par l'impôt les crédits destinés à la reconstruction et on ne peut guère songer à limiter encore ces crédits. Ce n'est pas que la reconstruction se fasse, bien loin de là, au prix théoriquement le plus bas. Les séries de prix sur lesquelles sont calculés les coûts de reconstruction à l'identique des immeubles détruits sont très avantageux pour les entrepreneurs : les soumissions au plus fort rabais le révèlent et aussi la différence entre les conditions faites par les entreprises selon qu'il s'agit de travaux faits ou non au compte des dommages de guerre. Les experts sont assermentés et contrôlés mais leur rémunération est calculée au prorata des estimations qu'ils établissent ; ainsi leur intérêt personnel se trouve contredire directement celui de la collectivité.

De pareils abus sont-ils évitables quand il faut improviser une œuvre énorme avec des hommes sujets aux infirmités et aux faiblesses de la nature humaine? On peut toutefois les combattre et les limiter et sur ce point le gouvernement et le Parlement devront se montrer vigilants.

Les investissements. — Nous entrons ici dans un domaine plus sérieusement controversé. Trois cent quatre vingt dix-huit milliards sont prévus pour les investissements que l'État doit financer et qui intéressent avant tout les transports, les houillères, l'énergie électrique, c'est-à-dire les entreprises nationalisées. Il est inévitable qu'à cette occasion le procès des nationalisations soit fait à nouveau.

En fait, que les nationalisations aient eu lieu ou n'aient pas eu lieu, des investissements, et d'un chiffre considérable, n'en auraient pas été moins nécessaires. La France était mal équipée en 1938, les destructions de la guerre ont aggravé cette infériorité. Les nationalisations devraient permettre une meilleure coordination des investissements. Néanmoins les chiffres avancés, l'ampleur de l'effort que représente l'exécution du plan Monnet ont suscité quelques inquiétudes. On s'est demandé s'il ne risquait pas d'entraîner une surproduction dans quelques branches. Le péril cependant ne paraît pas très prochain et c'est plutôt sur la nécessité de financer ces investissements par l'impôt et non par l'emprunt que des doutes se sont élevés.

Il s'agit d'investissements qui doivent être productifs si les recettes des entreprises qui en profitent sont calculées sur le prix de revient. Les sociétés privées auxquelles les nouvelles entreprises nationales ont été substituées faisaient des bénéfices et trouvaient des capitaux. On voit l'argument que l'on peut en tirer contre les nationalisations, contre leur principe ou tout au moins contre son application puisqu'il en résulte une augmentation écrasante de la fiscalité. Les nationalisations ont lié le crédit d'entreprises qui

pourraient être prospères à celui de l'État qui est fort dérangé. Les actionnaires ont été réduits à la situation d'obligataires exposés à tous les risques de dévaluation. On s'est refusé jusqu'à présent à suppléer à la garantie que représentait une part dans la propriété par celle qui résulterait d'emprunts libellés en valeurs réelles telles que des kilowatts. Ce procédé eut-il permis de réunir des capitaux importants? Il séduisait certainement une partie des usagers notamment parmi les gros utilisateurs qui auraient trouvé là une garantie contre des relèvements ultérieurs de tarifs. Pourquoi n'a-t-il pas été essayé? On a fait valoir que ce serait là un exemple dangereux, de nature à instaurer des méthodes qui iraient directement contre le rôle qui appartient à la monnaie, à ébranler la confiance que l'on doit mettre en elle. Argument qui n'a pas beaucoup de portée puisque le fermage en « valeur culturale » est aujourd'hui général dans l'agriculture ; on ne voit pas pourquoi les entreprises industrielles ne pourraient prendre des engagements libellés dans les produits qui sont de leur spécialité alors que pour les entreprises agricoles cela paraît être dans la nature des choses ; le respect de la monnaie nationale n'est d'ailleurs pas mieux observé dans des emprunts libellés en monnaies étrangères comme celui que l'Électricité de France a contracté en Suisse et qui nécessiteront pour le paiement des intérêts des transferts de devises de nature à compromettre notre balance des comptes. Il existe aussi une autre objection : un emprunt stipulé par exemple en kilowatts s'il porte sur des chiffres élevés bloquera le prix de vente d'une partie importante de la production. Celle-ci sans doute doit être fonction des installations, des outillages créés grâce aux emprunts. Mais sa valeur dépend aussi des salaires, et les incidences dépendant des augmentations éventuelles de ceux-ci ne se répercuteraient plus qu'incomplètement sur le prix du courant. Objection théorique forte mais presque uniquement théorique quand il s'agit d'installations hydro-électriques pour lesquelles le prix de revient résulte presque exclusivement de l'amortissement des installations et pour lesquelles les fournitures et les salaires ne représentent que très peu de chose.

De toute façon ces investissements sont nécessaires. Qu'ils soient obtenus par l'épargne volontaire ou qu'ils soient imposés par le fisc ils ne peuvent être que prélevés sur le revenu national, sur la production courante. Cependant entre le prélèvement fiscal et le placement volontaire la différence, pour être psychologique, ne s'en traduit pas moins dans le rendement. On apportera beaucoup plus volontiers de l'argent dont on attend un revenu ou une plus-value qu'on ne le décaissera sous la contrainte pour des fins mal connues. En France notamment où le fisc a mauvaise presse. Hélas ! ces considérations sont peut-être périmées : l'épargne française a subi depuis trente ans une telle saignée qu'elle ne constitue plus une des forces du pays. La dévaluation au deux centième, la ruine des classes moyennes, la perte des placements à l'étranger, la généralisation des systèmes de sécurité sociale, autant de facteurs qui ont joué dans le même sens. Il est extrêmement douteux dans ces conditions que l'esprit d'épargne puisse

survivre. Or on estime que les investissements devraient représenter environ un dixième du revenu national soit aux alentours de 600 milliards chaque année.

Les obtenir par l'emprunt fondé sur l'épargne volontaire supposerait un changement de climat économique et moral qui demanderait des années. Provisoirement il est donc nécessaire de les couvrir pour une grosse partie par l'impôt et si demain l'évolution socialiste devait s'accentuer, l'épargne collective obligatoire serait la seule solution. Mais la France, avec la multitude des petites entreprises agricoles et commerciales qui font le caractère propre de sa structure sociale, se révèle présentement hostile au socialisme, au moins quand il se montre sous la forme du dirigisme. Le réveil du radicalisme qui redevient de plus en plus le moteur de notre politique, le caractère qu'ont pris les récents débats sur le budget le montre. Or investissements libres et investissements obligatoires ne se cumulent pas. Une fiscalité lourde, rognant et amputant les bénéfices de l'industrie et du commerce décourage ou du moins freine les investissements privés : on a vu avec le présent budget le gouvernement demander et l'assemblée se résigner à accorder une taxe de 10 % sur les bénéfices non distribués des sociétés.

Les dépenses civiles. — Les charges militaires, les investissements, la reconstruction ne représentent malgré tout qu'un peu plus de la moitié du budget. Il reste un peu plus de 1 000 milliards de dépenses pour les services civils. La charge de la dette si lourde après la guerre de 1918 n'en représente plus qu'une faible partie. Les dévaluations successives l'ont presque anéantie. Mais il reste une très lourde machine administrative. Les économies n'y sont pas faciles car c'est un remaniement complet de la structure et des méthodes qui serait nécessaire. Il y a peu de services inutiles. Mais presque tous les services sont lents, pesants, coûteux. La surcharge des contrôles finit par ne plus rien contrôler. La responsabilité se dilue au point de disparaître.

Tous les partis reconnaissent la nécessité d'entreprendre un effort de réformes moins idéologiques que pratiques et cependant rien n'est fait. C'est une des manifestations de cette paralysie du corps politique à laquelle il faut toujours revenir comme au symptôme le plus redoutable quand on considère le destin présent de la France.

FRANÇOIS NICARD.



L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE — 1949. 61197.




TR
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
PÉRIODIQUES

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE



Rédaction et Administration :
8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50



Prix de vente au numéro pour la France : 125 fr.



TARIF DES ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
France et Union française............	700 fr.	1 350 fr.
Étranger. Union postale..............	820 fr.	1 600 fr.



On peut s'abonner, soit chez les libraires, soit à la LIBRAIRIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE, PARIS (6e). Le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, par chèque bancaire au nom de la Librairie Plon, ou par chèque postal Paris 4379.



Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse, et un timbre pour la réponse pour toute demande de renseignements.



La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



Rédacteur eu chef : JEAN LE MARCHAND.